

Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde = Indicateur d'antiquités suisses
Herausgeber: Schweizerisches Landesmuseum
Band: 3 (1876-1879)

Teilband

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

ZÜRICH.

NEUNTER JAHRGANG.

1876.



ZÜRICH.

Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.

1876.

Inhaltsverzeichnis

vom Jahrgang 1876.

I. Vorgeschichtliches, Pfahlbauten, Steindenkmäler, Erdwerke, Keltisches, Etruskisches.

	Seite
Die neue Pfahlbauansiedlung im Krähenried bei Kaltenbrunnen, Kt. Thurgau, von B. Räber	654
Pfahlbau Heimenlachen im Thurgau, von Obigem	655
Les tombes lacustres d'Auvernier, par le Dr. Gross	663
Geräthe aus Hirschhorn, v. Dr. Lanz	671
Schmelztiegel für Kupfer aus der Steinzeit, von Dr. F. Keller	680
Riemen aus Birkenrinde, von Obigem	682
Bronzefunde in thurgauischen Torfmooren, von B. Räber	683
Antiquités lacustres du lac Léman, par le Prof. F. A. Forel	699
Etruskische Grabalterthümer im Kt. Tessin, von C. P. von Planta	650
Geräthe aus Kieselstein, von Dr. F. Keller	679
Tables de rochers à Bure et à Grandgour, par A. Quiquerez	652
Die „Alte Burg“ von Bülach, von J. Utzinger	684
Der Bühel bei Zunzgen, von Ingenieur Fr. Røediger	701
Die Schanze bei Rucheptingen, von Obigem	703
Grabhügel zu Lunkhofen, von Dr. F. Keller	689
Retranchements et lieux fortifiés dans le Ct. de Fribourg, par le Baron de Bonstetten	705
Note sur le travail de la pierre ollaire aux temps préhistoriques dans le Valais, par Alph. Baux	651
Grabalterthümer aus dem Oberwallis, von Dr. F. Keller	654
Objets antiques trouvés à Brigue, Valais, par Henri Carrard	654
Rätischer Helm, von Dr. F. Keller	686

II. Römisches.

	Seite
Bromagus, par le Baron de Bonstetten	706
Fund bei Soglio im Bergell (Bregaglia), von P. C. v. Planta	657
Note sur une inscription de Genève, par Ch. Morel	707
Die Inschriften von Amsoldingen, von Prof. Dr. H. Hagen	713
Trésor de la Deleyse à Martigny (Valais), par H. J. Gosse	647
Nachtrag zu dem Bronzehenkel von Martigny, von Prof. Dilthey	670
Römische Inschrift von Brügg, von J. Amiet, Advokat	690
Die römische Ortschaft Tasgaetium am Bodensee, von Prof. J. J. Müller	672
Nochmals Tasgaetium, von Ch. Morel	695
Ueber die Ausgrabungen auf Grünegg, Gemarkung Eschenz, Kt. Thurgau, von B. Schenk	656
Empreintes de quelques fabricants de poterie trouvées à Aventicum, par A. Caspari	658

III. Mittelalterliches, Neueres.

Iscrizione scolpita su una pietra presso la chiesa di S. Biagio presso Bellinzona, da E. Tanner	668
Alamannischer Begräbnissplatz in Ermatingen, von Dr. F. Keller	694
Letzi am Inn zu Schuls, von Prof. G. Meyer von Knonau	658
Eine Thalletzi in Graubünden, von Demselben	714
Zur Statistik der schweiz. Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn.	

II. Basel 660, III. Bern 660, 676. IV. Freiburg 678. V. Glarus 678. VI. Genf 695.
Graubünden 695, 715.

ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde. INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 1.

ZÜRICH.

JANUAR 1876.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 255. Trésor de la Deleyse à Martigny (Valais), von H. J. Gosse. S. 647. — 256. Etruskische Grabalterthümer im Kanton Tessin, von P. C. von Planta. S. 650. — 257. Note sur le travail de la pierre ollaire aux temps préhistoriques dans le Valais, von Alphonse Baux. S. 651. — 258. Tables de rochers à Bure et à Grandgour, von A. Quiquerez. S. 652. — 259. Grabalterthümer aus dem Ober-Wallis, von Dr. F. Keller. S. 654. — 260. Objets antiques trouvés à Brigue, Valais, von Henri Carrard. S. 654. — 261. Die neue Pfahlbauansiedlung im Krähenried bei Kaltenbrunnen, Kanton Thurgau, von Burkhard Ræber. S. 654. — 262. Pfahlbau Heimenlachen im Thurgau, von Burkh. Ræber. S. 655. — 263. Ueber die Ausgrabungen auf Grünegg, Gemarkung Eschenz, Kanton Thurgau, von B. Schenk. S. 656. — 264. Fund bei Soglio im Bergell (Bregaglia), von P. C. von Planta. S. 657. — 265. Letzi am Inn zu Schuls, von Prof. M. v. K. S. 658. — 266. Empreintes de quelques fabricants de poterie trouvées à Aventicum, von A. Caspari. S. 658. — 267. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn. S. 660. —

255.

Trésor de la Deleyse à Martigny (Valais).

(Découvert en Mars 1874.)

Dans un minage fait en Mars 1874 à Martigny dans le champ de la Deleyse, on rencontra des anciens murs, se rapportant à l'ancienne ville romaine d'Octodurum. Pour les détruire le minage dû être plus profond qu'à l'ordinaire et fût la cause de la découverte du petit trésor dont je vais avoir l'honneur de vous dire quelques mots.

Le nombre des découvertes d'antiquités faites dans cette localité n'a pas été jusqu'ici considérable, mais cela tient au fait que l'ancienne colonie a été recouverte à plusieurs reprises par des dépôts provenant des inondations de la Dranse. Aussi n'est-ce qu'à 5 pieds de profondeur que les ouvriers trouvèrent des tuiles placées à plat, lesquelles enlevées laissèrent voir un espace vide circulaire dont les parois latérales étaient maintenues par un rang de tuiles à rebord placées de champ.

Ces tuiles étaient jointes les unes contre les autres, mais sans ciment. Au centre de cette excavation était un chaudron en bronze rempli de petits objets et entouré de vases et d'ustensiles de plus grandes dimensions. Le chaudron lui-même reposait sur deux vases en pierre ollaire, placés l'un dans l'autre et contenant les deux plaques en argent dont nous vous entretiendrons plus loin. C'est les différents objets composant cette trouvaille dont je vous ai envoyé les croquis.

J'ai dit plus haut que c'était un petit trésor, le mot est vrai au point de vue archéologique, en ce sens qu'il est très-intéressant de trouver réuni un aussi grand

nombre d'objets antiques, mais pour parler plus exactement, je devais dire une batterie de cuisine.

En effet sur 35 des objets trouvés, 28 d'entre eux sont des ustensiles culinaires. Ils n'en offrent pas moins un grand intérêt surtout pour notre pays où des découvertes semblables ont été jusqu'ici très-rares.

Nr. 1. Un *Ahenum*. Chaudière en bronze, on s'en servait pour faire bouillir l'eau et pour y cuire les aliments en le tenant au-dessus du feu, au moyen d'une anse. Les poètes opposent la chaudière à la broche (*ahenum* aut *verulus*) comme nous opposons le mot bouillir et rôtir. L'anse en fer a presque disparu.

Nr. 2. Un *Lebes* ou *Cortina*. Marmite en bronze servant à faire bouillir de la viande ou d'autres substances alimentaires, elle différait de l'Olla parcequ'elle n'était pas faite de terre, mais de métal, elle différait de celui-ci ainsi que de l'*Ahenum* par ses dimensions plus petites. L'anse en bronze est ornée de stries faites au burin qui rappellent, sous certains rapports, les ornements de l'âge du fer. Il servait aussi à transporter l'eau et de là vient souvent son emploi pour recevoir l'eau lustrale qu'un serviteur versait au commencement et à la fin des repas sur les pieds et les mains des convives.

Nr. 24. Une *Cortina* en bronze mais sans anse. Utilisée probablement comme réchaud.

Nr. 3. Un *Calix* en bronze, sorte de plat à potage ou à légume, dans lequel les aliments liquides et plus particulièrement des légumes étaient cuits et apportés sur la table. Elle présente une anse d'un seul côté.

Nr. 4. Un *Sartago*. Ustensile de cuisine en bronze qu'on croit être notre poêle à frire. Celui-ci avait dans l'origine un manche en bois fixé au récipient en bronze par une espèce de douille et un clou en fer.

Nr. 5. Un *Curabus* en bronze, ou casserole où l'on faisait cuire la viande ou les légumes.

Nr. 6. Un *Lanx* ou un *Catinum*. Large plat en bronze, circulaire quelquefois en argent et souvent relevé en bosse. Il était employé dans les grands banquets pour servir de la viande ou des fruits. Une palme faite au repoussé d'une grande élégance orne ce vase.

Nr. 7. Un *Collum*. Passoire en bronze avec manche.

Nr. 8. Un *Collum* et probablement un *Collum nivarium* Passoire à vin en bronze pour rafraîchir, délayer et mêler le vin avec de la neige. On s'en servait de la manière suivante. Après qu'un morceau de neige avait été mis dans la passoire et que celle-ci avait été mise sur la coupe à boire, on versait le vin sur la neige avec laquelle il se mêlait et se filtrant à travers les trous de la passoire tombait dans la coupe pur de tout dépôt et de toute impureté.

Nr. 9. Un *Infundibulum*. Entonnoir pour transvaser les liquides. Celui-ci présente un détail intéressant, c'est un double tube qui devait avoir pour but de décanter le liquide, en effet les parties les plus pesantes devaient rester au fond de l'entonnoir. Il présente une anse d'un seul côté.

Nr. 10. Un *Alveus* en bronze. Bassin propre aux ablutions, espèce de cuvette, (peinture des thermes de Titus). Quelquefois cependant il paraît avoir été utilisé pour les fruits ou les hors-d'œuvres, en particulier pour les olives. On ne le plaçait pas sur la table mais on le faisait seulement passer à tour de rôle aux convives.

Nr. 11. Un *Discus* ou *Circulus* en bronze. Plat circulaire et peu profond dans lequel on apportait les mets que l'on plaçait sur la table. Le pied manque; mais on aperçoit distinctement à la partie inférieure la place qu'il occupait.

Nr. 12. Un *Epichysis* en bronze. Vase avec un bec petit et étroit, servant à verser le vin dans la coupe. Les Romains l'adoptèrent sous l'empire au lieu du *Guttus* moins élégant dont ils se servaient auparavant pour le même usage. Cependant la largeur de la base de celui-ci pouvait-elle en faire un *sinum* ou une *tina*, lesquels avaient à peu près les mêmes usages?

Nr. 13. Un vase en bronze qui se rapproche par sa forme de ceux appelés *Cupis*, dans ce cas il aurait servi à transvaser le vin.

Nr. 14. Un *Gutturnium*. Vase servant à verser l'eau lustrale. Des vases de ce genre étaient souvent donnés comme prix dans les jeux et les ornements ciselés sur l'anse ne laissent aucun doute, que celui dont nous occupons ait dû avoir une semblable origine. En effet nous voyons outre des attributs divers, Masque, *Guttus*, *Annulus*, une scène représentant un lutteur vainqueur. Ce dernier tient la palme de la main droite levée tandis qu'avec le bras gauche il soutient le vaincu qui s'affaisse. Ce vase le plus beau de tout ceux que nous venons de mentionner est vraiment extrêmement remarquable par la finesse de la ciselure et je regrette que mon croquis ne puisse vous en donner qu'une idée imparfaite.

Nr. 25. Un grand vase en bronze en assez mauvais état, n'a pas été je crois fait pour être mis sur le feu, mais pour servir de récipient.

Nr. 34 et 35. Deux grands vases en bronze, l'un avec un rétrécissement en forme de col, l'autre avec un pied évasé; mais tous les deux en fragments et tout déformés comme si on les avait fait entrer de force dans un espace trop restreint. Je ne vous en ai pas envoyé de croquis.

Nr. 15 et 15 bis. Deux fibules en bronze, l'une à ressort et l'autre à spirale.

Tous les objets dont je vous ai parlé jusqu'ici sont en bronze et à peu près tous remarquablement conservés, il a été également trouvé un certain nombre d'instruments en fer, c'est une boucle Nr. 16, une tige ornée d'une boucle Nr. 16 bis qui probablement faisaient partie de l'anse du Nr. 1. — Six crémaillères Nr. 28, 29, 30, 31, 32, 33 pour soutenir les vases sur le feu et une barre en fer un peu recourbée, ayant environ m. 0,01 d'épaisseur, m. 0,06 de largeur et m. 0,80 de longueur qui servait peut-être à retenir les cendres.

Une hache Nr. 17, un couperet Nr. 26 avec manche à douille est une espèce de petite hachette, en fer Nr. 18 avec soie pénétrant dans le manche en bois lequel était serti par une virole. Elle remplaçait assez probablement notre hachoir moderne.

Une tige en fer ronde et pointue qui présente une douille pour un manche, c'est un veru, autrement une broche à rôtir que l'on plaçait au-dessus du feu sur des chenets et que l'on tournait à la main. Enfin une pelle en fer Nr. 27.

Deux vases en pierre ollaire Nr. 20 et 21. Ceux-ci étaient, je crois, propres au pays où a été faite la découverte. Ils sont, si je ne me trompe, rares en Italie tandis qu'ils sont assez fréquents dans les Alpes, à l'époque Gallo-Romaine. Enfin deux plaques en argent Nr. 22 et 23 qui ont dû servir d'applique à une boîte et peut-être même à un reliquaire. Leur travail et leur ornementation au repoussé est certainement de beaucoup plus récente que les autres objets que nous venons de vous indiquer. En tous cas elles ne sont pas antérieures au V^{me} siècle de notre

ère, et ont une singulière analogie, avec les entourages de pages de missels de l'époque Carlovingienne. En tout cas, ils appartiennent certainement à l'art chrétien et ce n'est pas sûrement un de leur moindre mérite.

Ces deux objets serviront, en tous cas, à fixer la date de l'enfouissement de notre petit trésor au V^{me} ou VI^{me} siècle, indication qui n'aurait pas été donnée par trois monnaies en bronze faisant partie de la découverte et qui se rapportant à Auguste et à Antonin nous aurait ainsi fait croire que notre batterie de cuisine appartiendrait au milieu du II^{me} siècle.

H. J. GOSSE.

256.

Etruskische Grabalterthümer im Kanton Tessin.

Im Monat August d. J. stiess man bei Molinazzo (unweit Bellinzona) am Ufer des Ticino bei Nivellirung eines zu kultivirenden Grundstückes auf zwei aus grossen Steinen gebaute und mit Platten gedeckte Gräber, wovon das eine leer war, das andere aber verschiedene Schmuckgegenstände, die freilich beim Anfassen und beim Zutritt der Luft grösstentheils auseinanderfielen, nebst zwei Thongefässen enthielt. Von menschlichen Ueberresten war, ausser den Kronen der Stockzähne, nichts mehr vorhanden.

Die Schmucksachen waren alle aus Bronze und zeigten meist die nämlichen Formen, wie diejenigen aus Arbedo, worüber ich in dem „Antiquarischen Anzeiger“ des Monats Juli 1875 Mittheilung machte, so dass es wohl keinem Zweifel unterliegt, dass auch diese beiden (ganz gleich, wie die in Arbedo gebauten) Gräber nebst ihrem Inhalt altetruskischen Ursprungs sind.

Von den Schmucksachen sind bemerkenswerth:

Vorab mehrere Reife von verschiedenem Durchmesser aus Bronzedraht, an welchen ein paar Dutzend Bernsteinkorallen hingen (Taf. VII, 1). Es waren dies wohl Arm- und Handreife, wovon auch in Arbedo eine Menge Exemplare verschiedener Formen, immerhin nicht als blosse Drähte zum Vorschein gekommen waren. Der Fund in Molinazzo lehrt nun, dass diese Drähte dazu bestimmt waren, die noch an denselben hangenden Bernsteinkorallen als einen damals ohne Zweifel sehr kostbaren Schmuck zu tragen.

Ferner hebe ich noch hervor ein pfriemartiges Geräth (Fig. 2), dessen Hackenansatz aber annehmen lässt, es habe zum Einhängen gedient. Fig. 3, eine der in Arbedo gefundenen ähnliche, jedoch nicht unversehrte Fibula, Fig. 4 und ein mit fünf Hacken versehenes bronzenes Blech, welchem ein zweites ähnliches, jedoch schlechter erhaltenes entspricht, das wohl mit jenem ein Ganzes und zwar vielleicht eine Art Gurtschloss bildete.

Die beiden Thongefässe waren ganz unbeschädigt. Sie bestehen aus grobem rothem, wie es scheint, braun überfirnisstem Thon. Das eine ist eine sehr gut geformte, 21 Centimeter hohe und an ihrem bauchigen Umkreis 55 Centimeter messende Urne, welche bloss durch dicke schwarze, regelmässige Felder bildende Linien geziert (quadrillirt) ist.

Das andere Gefäss, ebenfalls wohl geformt, 8 Centim. hoch und im Diameter seiner Oeffnung 7 Centimeter messend, also ungefähr in der Grösse eines grossen

Trinkglases, lag neben der Urne umgekehrt (mit der Oeffnung nach unten) und war augenscheinlich ein Trinkbecher, welcher nebst der Urne, aus welcher derselbe gefüllt zu werden pflegte, dem Todten auf seine Reise in das Jenseits mitgegeben wurde.

Diese Gegenstände befinden sich nunmehr in unserer Churer Alterthumsammlung; leider wurde aber die schöne Urne in Folge ungeschickter Verpackung auf dem Transport gebrochen.

Dr. P. C. von PLANTA.

257.

Note sur le travail de la pierre ollaire aux temps préhistoriques dans le Valais.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 8 ct. et je m'empresse de satisfaire à votre demande, en vous donnant, ci-joint, les dessins que vous me demandez des objets trouvés à Zermatt et dont voici l'historique.

Un touriste se trouvait à Zermatt en 1868. On travaillait à l'agrandissement de l'hôtel du Mont-Rose. Des fouilles de fondation creusées pour cela mirent à découvert, à plus d'un mètre de profondeur, les restes d'une fabrique de vases qui avait dû avoir une certaine importance, puisqu'on a trouvé une assez grande quantité de ces cylindres de pierre enlevés dans l'intérieur des vases. Il savait qu'il y avait aussi des vases brisés ou des ébauches de vases, comme celle que je possède. Ayant moi-même une collection et m'intéressant vivement à tout ce qui a trait à l'homme primitif, j'obtins du touriste les deux objets dont je vous envoie les dessins. Je ne pus avoir d'autres indications que celles que je vous donne. J'écrivis au propriétaire de l'hôtel du Mt-Rose qui me répondit qu'il n'avait eu aucune connaissance de ces trouvailles. Il me promit de s'informer et de répondre à mes questions; mais il ne m'a plus écrit, j'ignore donc le résultat de son enquête.

Ce qui est parfaitement avéré par moi, ce sont les détails que je vous donne sur les circonstances dans lesquelles ces deux objets ont été trouvés. A quel âge appartiennent-ils? Je possède, provenant d'une station lacustre du lac de Bienne, âge de la pierre, deux fragments de vases qui sembleraient trancher la question. L'un est un morceau du bord d'un vase qui a dû avoir la même forme que mon ébauche. L'autre est un morceau qui a pu appartenir au fond du vase. Il porte les mêmes cannelures indiquant l'imperfection du travail de l'instrument employé au creusement.

La nature de la pierre est la même, pour les fragments que pour mes deux objets. C'est une de ces roches si caractéristiques du Mont-Rose, sorte de talcschiste d'un gris verdâtre, contenant des cristaux de fer oxydulé. C'est évidemment une roche de Zermatt et il y a eu là un atelier assez important puisque, d'après les affirmations de celui qui a vu et trouvé les objets, le nombre des débris était assez considérable.

J'ai toujours projeté de voir à Bienne la collection Schwab pour savoir si elle ne contient pas quelques vases de ce genre, la chose me paraissant possible puisque je possède 2 fragments de cette provenance. Je n'ai jamais pu réaliser mon projet. J'ai seulement parlé, en Suisse, des vases de Zermatt sans trouver jamais personne

qui les connut ou qui put en dire quelque chose. Je serais bien heureux si vous pouvez éclairer la question de l'âge de ces objets.

Mes dessins vous donneront-ils une idée suffisante? (Pl. VII, Fig. 5 et 6.)

Le vase n'est qu'ébauché. Il a, en hauteur, 10 centimètres et $\frac{1}{2}$, le diamètre supérieur $11\frac{1}{2}$, l'inférieur 9. Epaisseur du vase au bord 1 cm., largeur du noyau $5\frac{1}{2}$. A l'extérieur comme à l'intérieur le vase a été tourné au moyen d'un instrument primitif très grossier qui a laissé ses traces dans les ondulations et les cannelures des surfaces, j'ai essayé de les reproduire dans mon dessin. Le trou qui se trouve au centre du noyau recevait le pivot qui soutenait le silex qui devait creuser le vase. Après avoir creusé de 3 centimètres le vase, l'ouvrier s'est arrêté et le vase a dû être abandonné. Est-ce peut-être que les bords du trou recevant le pivot s'étant brisés, le pivot n'avait plus la fixité nécessaire à un bon travail?

Le deuxième objet, le noyau central, montre encore plus les imperfections du travail. Le noyau une fois isolé jusqu'au fond du vase, devait être brisé pour le détacher du fond, c'est ce qu'indique bien la partie inférieure du noyau. Les dimensions sont $11\frac{1}{2}$ c. de long, $4\frac{1}{2}$ c. de diamètre.

Le roche n'est pas une pierre ollaire ni une serpentine, c'est bien un schiste talqueux.

Ces détails seront-ils suffisants? S'ils ne le sont pas, je suis à votre disposition. Je vous serais bien reconnaissant en échange d'avoir votre opinion sur mon vase.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de toute ma considération.

Marseille 12 octobre 1875.

ALPHONSE BAUX.

258.

Tables de rochers à Bure et à Grandgour.

En 1860 l'Indicateur, dans son numéro trois a rapporté quelques lignes que je lui avais fournies sur des pierres levées et autres monuments préhistoriques parmi lesquels se trouve la Table de Bure. Ce monument signalé dans les actes du moyen âge et qui a laissé son nom à un territoire voisin, a été détruit dans des temps récents; mais son origine a été ensuite contestée. Pour s'assurer des faits nous nous sommes rendus à Bure, le 5 novembre, avec un amateur d'antiquités et nous avons fait une enquête sur la place même où avait existé le monument. Le village de Bure était le chef-lieu d'une des deux grandes mairies d'Ajoie, ou du pays de Porrentruy, dès avant le 13^e siècle. Les plaids généraux de la mairie se tenaient au milieu du village, près d'une table de pierre ombragée de deux grands tilleuls déjà mentionnés au 14^e siècle et qui n'ont été abattus que de nos jours, 1815 et 1830. La table s'appelait la Pierre de Côtay ou la table de justice (Pl. VII, Fig. 7). Elle a été détruite peu avant 1860; mais la pierre supérieure a été employée alors comme pavé devant une maison. Elle a 2 mètres de longueur, 1 de large et 28 centimètres d'épaisseur. Les deux faces sont brutes et les bords ont été un peu régularisés au marteau quand on l'a convertie en pavé. Auparavant ils étaient irréguliers ou bruts comme les deux pierres ou roches qui la supportaient et qui étaient hautes d'environ 75 centimètres. On pouvait se procurer des pierres pareilles dans la localité même. Les hommes qui ont enlevé ce monument, plusieurs vieillards et autres personnes se

sont accordés sur les détails précédents. Tous ont reconnu l'exactitude d'un dessin que je leur ai présenté et qui avait été fait par une personne de la localité, à l'époque où la table avait été enlevée. Ce monument était-il un dolmen ou seulement un travail d'époque plus récente? Nous ne saurions le décider. Il faut cependant remarquer que la mairie de Bure faisait partie de la Séquanie, et qu'elle avait un sanglier sur sa bannière. Les traditions locales sont celles ordinairement attachées aux monuments préhistoriques, qui sont restés des objets d'un culte superstitieux. Les plaids généraux d'autres localités du pays se tenaient tous auprès de pierres levées : Celui d'Alle à côté de la Pierre-Percée de Courgenay; celui de la Prévôté de Moutier à côté de la Roche de St-Germain, devant le portail de l'église abbatiale de Grandval; celui de Courrendelin, près d'une autre roche consacrée au même Saint dans un cimetière, etc. Toutes ces roches étaient brutes et avaient été transportées et dressées par la main des hommes.

Grandgour.

A une petite lieue de Bure, sur la voie ferrée de Porrentruy à Delle, l'ancien Prieuré de Grandgour est voisin d'un autre monument. A quelques pas de la route s'ouvre une petite vallée appelée la Favergeatte du latin *Faber*, *Fabrica*, nom qui dans le Jura est un indice certain de l'existence de forges primitives. La vallée est fermée à l'ouest par une paroi de rochers stratifiés horizontalement. Au pied du rocher jaillit une source abondante sortant d'une crevasse et formant de jolies cascades entre des roches moussues. Nulle source du Jura ne présente un tableau plus pittoresque et en même temps plus sauvage. — Tout à côté de la source, mais à plus d'un mètre au-dessus, on remarque une roche informe longue de 2 m. 60 c., et large de 2 m. 30 c., sur 60 centimètres d'épaisseur (Pl. VII, Fig. 8). Elle repose, un peu inclinée, sur trois roches dont deux pointues ou arrondies au sommet, laissant un vide de 1 m. 50 c. sous la grande pierre. Ce n'est point le ruisseau qui a creusé le vide. Il a toujours coulé bien au-dessous. La pierre n'a pu se détacher de la roche voisine et tomber juste sur ses trois supports, dont deux auraient été écrasés par le poids énorme de cette masse de près de 6 mètres cubes. Il a donc fallu la main de l'homme pour pousser cette roche à force de bras et de leviers jusque sur ses supports. Et encore cette pierre devrait-elle se trouver tout près de là, car on n'aurait pu la faire mouvoir sur les pentes ardues qu'il l'environnent. Les traditions locales font attribuer ce monument au culte des fontaines ou des sources, culte très répandu et même persistant dans la contrée. Le nom de Grandgour provient d'un gouffre que formait en ce lieu la rivière d'Alle. Il était à côté de la caverne dans laquelle on a trouvé des objets des temps préhistoriques. — Non loin de là, près de Bonfol, on vénère encore le chêne et la fontaine de St-Tromont, et bien d'autres lieux du Jura indiquent la persistance du culte des rochers, des fontaines et des arbres.

Nous avons déjà indiqué ailleurs le monument de Grandgour; mais nous ne l'avions pas vu. Aussi ce n'est qu'après l'avoir visité et mesuré, comme celui de Bure, que nous venons le décrire, sans vouloir lui donner le nom de Dolmen, le seul cependant qui lui soit applicable.

Bellerive, le 5 novembre 1875.

A. QUIQUEREZ.

Grabalterthümer aus dem Ober-Wallis.

(Siehe Tafel VII, Fig. 9—14.)

Der als Alterthumsforscher und Numismatiker wohlbekannte J. H. Sharman hat vor einiger Zeit Gelegenheit gehabt, bei einem Besuche des Ober-Wallis die auf Taf. VII., Fig. 9—14 abgebildeten Gegenstände zu erwerben, von denen die vier erstern wegen ihrer eigenthümlichen Form in den Sammlungen unsers Landes zu den Seltenheiten gehören. Diese Dinge, Schnallen, Heftnadeln, Ringe, bestehen aus Bronze und sind mit Ausnahme von 12 und 13 auf der untern Seite ganz platt. Von Fig. 14, mit schlangenartigem Hacken, ist ein Analogon, das aber noch einmal so gross ist, bei Partenkirchen in Oberbayern nahe der österreichischen Grenze gefunden worden und befindet sich in der Sammlung des Herrn Major Würdinger in München. Nach der Versicherung des Verkäufers sind alle diese Gegenstände im Jahr 1875 im Zehnten Gombs (Conches) in einem Grabe zum Vorschein gekommen. Fig. 9 stammt gleich den andern Dingen ohne Zweifel aus der gallo-römischen Periode, ist aber desshalb bemerkenswerth, dass es mit einer schwer zu entziffernden Inschrift versehen ist.

Dr. F. K.

260.

Objets antiques trouvés à Brigue, Valais.

Monsieur,

J'ai acheté à Brigue, pour le musée cantonal de Lausanne auquel ces objets appartiennent maintenant, un bracelet et une fibule, en forme de croix. Je vous les adresse pensant que vous pourrez peut-être en faire l'objet d'une communication dans votre intéressant „Anzeiger“. (Pl. VII, Fig. 15 et 16.)

On m'a assuré que le bracelet et la croix ont été trouvés ensemble; mais il va, sans dire, que je ne saurais garantir le fait.

HENRI CARRARD.

261.

Die neue Pfahlbauansiedlung im Krähenried bei Kaltenbrunnen, Kanton Thurgau.

Bei der systematischen Durchforschung der thurgauischen Torfmoore, soweit es während des kurzen hiesigen Aufenthaltes in meinen Kräften lag, widmete ich ebenfalls dem Krähenried zwischen den Dorfschaften Kaltenbrunnen, Haghof und Eppenstein, zwei Nachmittage. Hier wurden meine Bemühungen mit der Entdeckung einer neuen Pfahlbauansiedlung belohnt, wie die nachfolgenden Zeilen deutlich beweisen werden. Von den umliegenden Höhen nehmen viele Quellen ihren Abfluss nach dem Krähenried, das stellenweise unter Wasser liegt. Ein nie versiegender starker Bach verlässt beim Dörfchen Eppenstein das Moor, durchzieht mehrere Ortschaften und mündet schliesslich bei Amlikon in die Thur.

Wo es immer möglich war, besichtigte ich offene Gruben. An einer solchen unfern von Kaltenbrunnen gelegenen Stelle erlaubten es die Umstände, die 5—6' tief sich befindende, mit Kohlen, Topfscherben, Haselnüssen, Pfählen untermischte Kulturschicht zu untersuchen. Noch im Wasser stehende und offenbar zu einem Pfahlwerk gehörende Pfähle zählte ich mehrere, ohne mir jedoch ein genaues Bild ihrer Anordnung verschaffen zu können. Ausgegrabene Pfahlspitzen, an denen sich die Hiebe der Steinaxt erkennen liessen, wiesen mir die Torfgräber vor. Von den Topfscherben zeigen mehrere in Reihen geordnete kleine Vertiefungen als Verzierung. Es stammen diese Scherben von schon ziemlich vervollkommenen Geschirren, indem sie eine geglättete Oberfläche zeigen und den in der Regel eingestreuten weissen Quarzsand nicht enthalten. Ein an dieser Stelle gefundenes 4" langes, 2" breites Serpentinbeil zeugt von der Geschicklichkeit des Verfertigers.

Was ich an Nachrichten von den Torfgräbern erfuhr, ist kurz Folgendes: Seit vielen Jahren beutet man hier Torf aus und ist an verschiedenen Stellen auf Pfahlwerk gestossen. Steinbeile, Topfscherben, Haselnüsse, Kohlen, Knochen sind keine seltenen Erscheinungen; weil man aber diese Sachen „zu Nichts brauchen konnte“ und sich Niemand dafür verwendete, wurden sie in die alten Gruben geworfen oder vernichtet. Das gleiche Schicksal theilten mehrere bronzene Gegenstände. So u. A. ein Dolch, den mir ein Mann ganz genau beschrieb, den er für Messing hielt und wegwarf.

Während des Herbstes wird kein Torf gegraben, wesshalb man bis nächsten Sommer auf keine neuen Fünde rechnen darf. Um sich einen genauen Einblick in die Ansiedlung zu verschaffen, ist es nothwendig, ein Stück Torfland sorgfältig auszugraben. Ich würde dieses sofort gethan haben, träte nicht das viele Wasser überall hindernd entgegen. Ich behalte mir vor, diese Station bei einer nächsten Gelegenheit wiederholt zu besuchen, um die Entdeckung zu vervollständigen.

BURKHARD RAEER.

262.

Pfahlbau Heimenlachen im Thurgau.

Wie ich im Sommer 1875, nach 3½-jähriger Abwesenheit, die Pfahlbauansiedlung Heimenlachen wieder besuchte, überzeugte ich mich, dass in Beziehung auf die Ausdehnung derselben ein Nachtrag zu dem früher in diesen Blättern Gesagten (Anzeiger 1870, pag. 167 und 1871, pag. 286) nöthig sei.

Meine neuesten Untersuchungen beweisen, dass der ehemalige Torfsee grössere Dimensionen besass, als ich bisher annahm. Als nördliche Fortsetzung des Moores sehen wir nämlich grosse, von Erlengebüsch durchzogene Sumpfwiesen mit einer Humusbodenunterlage von 3—4 und mehr Fuss Dicke, unter welcher sich aber die 10—12' Mächtigkeit haltende Torfschicht fortsetzt. Auch die nördlichsten Torfgrabungen förderten noch Pfahlbaureste zu Tage; so dass die Vermuthung nahe liegt, es seien noch weitere Fünde der Zukunft vorbehalten.

Diesen Sommer (1875) stiess man beim Torfgraben am linken Rande des Moores, gegenüber den früher beschriebenen Pfahlresten, nachdem die 4' dicke Humusschicht entfernt war, auf einen ganz deutlichen Pfahlbau, wobei eine ziemliche Anzahl Werkzeuge aus Serpentin, Feuerstein etc. nebst vielen Topfscherben zum

Vorschein kamen. Die Anordnung der Pfähle stimmt mit den früheren Angaben überein. Vom eigentlichen Baue aus verfolgte man in gleicher Tiefe zwei etwa 4' auseinanderliegende, parallele Balken, die mit je in zwei Hälften gespaltenen, einige Zoll dicken Stammstücken quer überdeckt ganz sicher den an's Land führenden Steg darstellten. An zwei Stellen, etwa 6 Fuss auseinander, ruhten die zwei Längsbalken auf einem von je zwei Pfählen unterstützten Querbalken, der vermittelt Löchern über die oben etwas zugespitzten Pfähle angetrieben war. Grosse Festigkeit besass allerdings ein solcher Steg nicht, um so leichter aber konnte man, um sich besonders bei der Nacht gegen Ueberfälle zu schützen, wahrscheinlich einen zusammenhängenden Theil davon auf den Pfahlbau ziehen.

Es steht nun fest, dass die Wohnungen den Torfsee zu Heimenlachen zu beiden Seiten oder im Norden wohl durchweg überdeckten. Nach den Aussagen glaubwürdiger Personen fand man seit mehr als 20 Jahren bis in die Mitte des Moores (der Länge nach gerechnet) viele unbeachtet gebliebene Werkzeuge und Pfähle. Die ungefähre Länge der Wohnungen betrüge also 80—100 Meter; ob in zusammenhängender Reihenfolge, ist nicht ermittelt.

Durch die langjährige Ausbeutung des Torfes ging natürlich ein grosser Theil der Fundstücke verloren oder wurde zerstreut. Die vielleicht noch vorhandenen Stellen der Kulturschicht aber entziehen sich durch ihre bedeutende Tiefe der Durchforschung.

BURKH. RAEBER.

263.

Ueber die Ausgrabungen auf Grünegg, Gemarkung Eschenz, Kanton Thurgau.

Die Ansiedlung auf Grünegg liegt etwa 1800' über Meer, auf einer rauhen, dem Nordwinde sehr ausgesetzten, jetzt der Kultur unterworfenen Anhöhe, die eine freie Aussicht auf den Rhein und Untersee darbietet. Die Trümmer dieser Villa sind schon vor etwa 40 Jahren entdeckt worden; — (vergl. Mitth. der Ant. Gesellsch. Zürich, Bd. XV, Heft 3).

Mein hauptsächlichstes Bestreben war, die früheren Beobachtungen zu ergänzen, indem ich erwartete, dass noch mehrere Räumlichkeiten sich vorfinden würden, welche über die ganze Anlage dieser Villa Aufschluss geben könnten. Leider aber wurden meine Erwartungen nur schwach erfüllt, indem es sich heraus stellte, dass von Zeit zu Zeit, je nach Bedarf, von den betreffenden Eigenthümern Mauerwerk ausgegraben und als Baumaterial verwendet wurde.

Ich hatte somit eine schwere Aufgabe, den Plan der Räumlichkeiten zu ermitteln. Kaum zeigte sich ein Anhaltspunkt, so schwand wieder alle Sicherheit, indem man meistens nur auf zerstörtes Mauerwerk stiess. Es erforderte viel Geduld und Ausdauer, um nur auch einige Räume mit Bestimmtheit aufzeichnen zu können. Zwei derselben liegen genau nach der Himmelsrichtung.

Die Mauern mit 2½' Durchmesser waren mit der grössten Sorgfalt aufgeführt, das Material bestand in kleinem Gerölle und in Tufbrocken, ohne irgend eine Beimischung von Ziegelfragmenten.

Der eine Raum mag ein Keller gewesen sein, es fand sich kein Boden von Gusswerk, sondern die anstehende Ackererde wie ausserhalb des Raumes; indessen waren Ziegelfragmente, Heizröhren und bemalter Bestich hier nicht selten. Das Gleiche gilt auch von dem andern Raume (Fig. 19), es müssen demnach bequemere und wohnlichere Räume vorhanden gewesen sein, oder noch zu Tage kommen.

In diesem Raum, der schon vor zirka 40 Jahren durchwühlt wurde, waren die Mauern noch zum grössten Theile vorhanden, so dass ich den Raum mit Bestimmtheit aufzeichnen konnte. Nach der Versicherung eines Mannes, der als Dienstknebe diesen Raum durchgrub, um Steine für seinen Meister zu suchen, soll dieser Raum in kleinere Räume abgetheilt gewesen sein, ähnlich den Zellen eines Gefängnisses, etwa 6 □' Inhalt, wobei der Boden theils mit Gusswerk, theils mit kleinen Backsteinen belegt (Opus spicatum) war. Obgleich ich aber stellenweise 7'—8' tief nachgegraben habe, so konnte ich nichts mehr, weder von der Eintheilung noch von den Böden auffinden.

Ausserhalb der westlichen Mauer dieses Raumes verfolgte ich bis auf 20' einen Raum, dessen Boden mit kleinen Geröllsteinen gepflästert war. Da ich aber in demselben weder zur rechten noch zur linken Seite Mauerwerk entdecken konnte, so stellte ich die Nachgrabungen ein, indem sich auch keine Fundstücke mehr zeigten. Uebrigens habe ich die meisten Fünde ausserhalb nächst der Mauer gemacht.

In der Nähe der Stelle soll vor Jahren rundes Mauerwerk herausgebrochen und an einer andern Stelle noch vor einigen Jahren loses Mauerwerk und Ziegelstücke von zirka 40—60 Wagenladungen abgetragen worden sein.

Dies und der Umstand, dass der Acker mit Esparsette angepflanzt war, veranlassten mich, die Ausgrabungen nicht weiter fortzusetzen.

An Funden ist leider nicht viel zu verzeichnen, ausser einer grösseren Zahl von Topfstücken, und einer kleinern von Glas:

Ein Topf, eine Platte, vier Spinnwirtel, ferner kleinere Backsteine, einige Ziegelfragmente von eigenthümlicher Form, mit Eindrücken, wahrscheinlich für Zirkulation von warmer Luft; Reste einiger sehr grossen Amphoren, ein Meissel, ein Hufeisen, eine Pfeilspitze, ein Haken, einige Nägel, zwei Stücke Erz, Stücke von bemaltem Bestich, verschlacktes Eisen und Steine, Fragmente eines Schädels von einem ganz kleinen Kinde.

B. SCHENK.

264.

Fund bei Soglio im Bergell (Bregaglia).

Im Monat August 1875 wurde beim Bau der Strasse von Soglio nach Spina (im Bergell) in einer Geröllhalde 2 Meter tief unter einem grossen Stein zwei bronzene, vom Grünspan gar sehr zerfressene Gefässe gefunden, nämlich:

1. Eine Art Kessel, an welchem noch ein vollständiger Henkel mit Nägeln befestigt war und mit rundlich gefalztem Rand. Derselbe ist 20 Centimeter hoch und an der Oeffnung ca. 17 Centimeter weit, die Bauchung ist getrieben und der Boden mit den Wänden nicht durch Löthung, sondern durch Falzen verbunden (Taf. VII, Fig. 17).

2. Eine Kanne von kleineren Dimensionen, übrigens aber ganz gleich konstruirt (Fig. 18). Beide Gefässe haben nicht ungefällige Formen, sind aber, wie sich aus Obigem ergibt, von primitiver Konstruktion und haben unzweifelhaft sowol nach ihrem Fundort als nach ihrer Beschaffenheit ein sehr hohes Alter. Römischen Ursprunges scheinen sie nicht zu sein, nachrömischen noch weniger; ich muss es also dahin gestellt sein lassen, ob sie keltisch oder etruskisch sind. Gewiss ist, dass das Bergell eine uralte Bevölkerung hatte, denn schon eine von Kaiser Claudius (aus dem Jahre 47 n. Ch.) herrührende eherne Tafel erwähnt der (damals wahrscheinlich bis an den Comer-See hinab reichenden) „Bergalei“ als Grenznachbarn des Stadtbezirks Como. Es dürfte aber schwer sein, aus diesem Namen einen Schluss auf die Abstammung dieser Völkerschaft zu ziehen, welche, so viel wir aus der vorrömischen Geschichte Oberitaliens entnehmen können, ebenso wohl gallisch als etruskisch sein konnte. Für die letztere Abstammung könnte indess der Umstand sprechen, dass durch den Einfall der Gallier in das Po-Thal die Etrusker in die angrenzenden rhätischen Thäler getrieben wurden, wogegen die Gallier sich in der fruchtbaren lombardischen Ebene Städte bauten.

Dr. P. C. v. PLANTA.

265.

Letzi am Inn zu Schuls.

Als Letzi, von Dr. Nüscher in Bd. XVIII, 1. Mittheilungen unserer Gesellschaft nicht erwähnt, ist wohl der die Jahreszahl 1661 (mit einer zum Theil zerstörten, wegen Mangels an Zeit und vorgeschrittenen abendlichen Dunkels von mir nicht gelesenen Inschrift) aufweisende niedrige Thorthurm anzusehen, welcher am untern Ende der untern Dorfhälfte von Schuls unterhalb der Pfarrkirche am linken Innufer steht. — Die jetzige Brücke führt einige Schritte oberhalb des Thores, höher jedenfalls als jene alte Brücke stand, deren Zugang der Thurm zu schützen hatte, über den Inn. Doch ist, ganz abgesehen von dem Thordurchgang, der ohne Brücke gar keinen Zweck gehabt hätte, aus den Resten der unter dem Thurme noch sichtbaren Landfeste am linken Flussufer auf das frühere Vorhandensein einer solchen ältern tieferliegenden Brücke zu schliessen. — Die Existenz einer den Zugang zum linken Innufer wehrenden Besatzung hatte hier bei dem ansehnlichsten Dorfe des untersten Theiles des Engadin seine vollste Berechtigung. Bis 1815, wo Oesterreich die fürstlich Dietrichstein'sche Herrschaft Tarasp förmlich abtrat, war das zunächst oberhalb Schuls gelegene Stück rechten Innufers, gegenüber Fettan, Tarasp nebst Vulpera nicht bündnerisches Gebiet, sondern eine österreichische Enclave, so dass es für die Schulser gerathen war, ihre Flussgrenze zu verstärken.

Möchte ein bündnerischer Leser des Anzeigers gelegentlich die Entzifferung der dem Dorfe zugewandten Inschrift vornehmen.

M. v. K.

266.

Empreintes de quelques fabricants de poterie trouvées à Aventicum.

Dans un champ près du Cigognier, le même d'où proviennent les belles amphores trouvées en 1832, on découvrit cette année une grande quantité de tessons

de poterie fine et ordinaire. Il y avait là des amphores, des écuelles, des lampes de terre ordinaire; des urnes en terre jaune et noire; des bols, des jattes, des assiettes, des plats, des soucoupes de grandeur et forme diverses, en belle terre rouge dont plusieurs étaient estampillés.

Malheureusement, tous ces vases n'ont pu être reconstruits, soit que les précédentes fouilles eussent écorné cet endroit, soit qu'il y ait eu négligence de la part de nos ouvriers qui travaillaient au gros de l'hiver, bien des fragments ne se sont plus retrouvés.

Les pièces intactes ou reconstruites plus ou moins complètement sont:

deux grandes écuelles en terre jaune, à larges rebords, marquées SABINI,
un plat en terre rouge de 27 cm. de diamètre,
une assiette en terre rouge de 24 cm. de diamètre,
trois grands bols, forme soupière, avec des figures en relief,
deux douzaines petits godets de lampe,
une urne lacrymatoire,
une tuile légionnaire, marquée L. XXI. C. Voir Pl. VII, Fig. 20.
dit. " "

Les tessons estampillés sont:

un rebord d'écuelle en terre grise, marqué ATVRVSF

dit. " MÔQ-DD

dit. " POSTMV

dit. " RVSOS

un fond de vase en terre rouge, marqué I.IVLAE M

dit. " CERIALI M

dit. " OFFSARIN

dit. " MSCIVS

dit. " OF. MONTO

dit. " IANVARIVS

dit. " OF. ARDACI

dit. " OF. MASC

dit. " TERTIV

dit. " ALAVCI M

dit. " PRIMISC O

dit. " OFFCER

dit. " BANOLVCCI

dit. " MONTAN

dit. " C. RC. IR. O. OF

et deux ou trois autres indéchiffrables,

anses d'amphores RELSIL

dit.

C A M I L I
A E L I S S

dit.

PR. ZAENI

A. CASPARI.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

II. Canton Basel.

Oberweil, Bez. Arlesheim. Kirchthurm rom. ungegliedert, viereckig mit Satteldach. Im oberen Stock je 2 auf einer mittleren Säule gepaarte Rundbogenfenster. In der Sakristei angeblich rom Bestandtheile. (Mitthlg. des Herrn Chorherrn Dr. A. Lütolf in Luzern.)

Schönthal. Ansicht der ehemaligen Klosterkirche (Seite 326 oben) im Basler Neujaarsblatt von 1853.

III. Canton Bern.

Allmendingen besitzt keine Kirche; die Mittheilung von einer Chorgruft (Seite 327 oben) ist irrthümlich und beruht wohl auf einer Verwechslung mit:

Amsoldingen. Ehemal. Chorherrenstiftskirche aus dem XII. (?) Jahrh. Dreischiff. Pfeilerbasilika ohne Querschiff. Dem MSch. schliesst sich östlich in gleicher Breite ein M. 3,₁₇ tiefes Altarhaus an, das mit einem halbrunden, ungefähr der Höhe des Mittelschiffes entsprechenden Tonnengewölbe bedeckt ist. Ebenso endigte jedes der Nebenschiffe ursprünglich in einem quadratischen Raume, der mit einem rippenlosen Kreuzgewölbe bedeckt war, worauf wie im Mittelschiffe eine halbrunde Apsis folgte. Das Hauptschiff, M. 21,₈₃ lang und 7,₁₅ breit, ist von den Abseiten durch 2×5 viereckige Pfeiler in Abständen von durchschnittlich M. 2,₃₀ getrennt. Diese Stützen sind, da der ursprüngliche Fussboden (wie man am östlichen Ende des N. SSchs. sehen kann) mindestens M. 1,₂₅ tiefer lag als der gegenwärtige, M. 3,₁₅ hoch und durch ungegliederte Rundbögen mit einander verbunden. Basen und Gesimse fehlen, an die Stelle der letzteren tritt, da die Archivolten auf allen 4 Seiten hinter der Flucht des Pfeilers anheben, ein bald rechteckiger, bald schräger Absatz. Die Oberwände, ohne Gurtgesimse, sind von kleinen Rundbogenfenstern durchbrochen, deren Zahl derjenigen der Archivolten entspricht, worauf eine flache Holzdielen das MSch. bedeckt. Die ebenfalls flach gedeckten SSche. sind M. 4,₁₆ hoch und M. 3,₁₅ breit, die Fenster an den Langwänden erneuert. Ähnliche Veränderungen fanden später in den östlichen Theilen statt: die dem Chore zunächst befindlichen Archivolten des Hauptschiffes wurden vermauert und neben dem letzten Pfeiler des nördlichen Seitenschiffes eine Querwand emporgeführt, worauf der vorliegende Theil nebst der Apsis durch ein Tonnengewölbe in zwei Etagen getheilt wurde, von denen die obere als Archiv, die untere, wo sich vor der Apsis der Zugang zur Krypta öffnet, als Keller benutzt wird. Das südliche Nebenschiff blieb unverändert bis zum Altarhaus, über dem sich nachträglich ein schmuckloser Thurm erhob. Man verstärkte dazu die Umfassungsmauern, zerstörte das Kreuzgewölbe (dessen rechtwinkelige Dienste theilweise noch vorhanden sind), entfernte die Apsis und spannte, wie im nördlichen Seitenschiffe, ein tiefer gelegenes Tonnengewölbe ein, unter welchem auch hier ein Eingang zu der Krypta besteht. Die Krypta, die sich in halber Höhe über dem ursprünglichen Fussboden des Langhauses erhebt und den ganzen Raum unter dem mittleren Altarhaus und der vorliegenden Apsis einnimmt, wird durch zwei Stützenpaare in 6 gleich hohe, annähernd quadratische Joche getheilt. Daran schliesst sich innerhalb der östlichen Apsis ein siebentes, gleichfalls quadratisches Joch, begleitet von 2 seitlichen dreikappigen Gewölben, die an der halbrunden Umfassungsmauer von freistehenden Säulen getragen werden. Die Länge der Krypta ohne die halbrunde Nische, die sich an der Westseite in der ganzen Breite und Höhe des mittleren Schildbogens vertieft, beträgt M. 6,₈₀, die Breite 6,₂₀. Die beiden westlichen Pfeiler sind aus römischen Inschriftsteinen gemauert. Die folgenden Stützen und diejenigen in der Apsis sind Säulen, Monolithe, vielleicht ebenfalls aus römischen Gebäuden entnommen. Nur eine derselben ist mit einem unvollkommenen Würfelkapitäl versehen, die übrigen tragen plumpe viereckige Deckplatten, auf denen die rippenlosen, 3 M. hohen Kreuzgewölbe mit ihren viereckigen Gurten in ungeschickter Lösung anheben; als Basamente dienen schlichte kreisrunde Sockel. Die Wanddienste, rechtwinklig mit doppeltem Vorsprunge gebildet, entbehren sowohl der Basen als der Gesimse. Das Aeussere des Langhauses ist völlig kahl, nur die drei Apsiden sind mit dünnen Lesenen gegliedert, die unterhalb der Bedachung zwei kleine Rundbögen zwischen sich haben. An der Hauptapsis umschliesst jeder dieser Kleinbögen eine halbrunde Nische, einem Fenster mit glatten Wandungen vergleichbar, das sich aber nach hinten zu nicht öffnet, sondern konisch schliesst. Diese eigenthümliche Gliederung, die an dem Hauptchor der Kirche zu Spietz wiederkehrt, ist auch an der Südseite der Apsis im Innern des Thurmes sichtbar, ein Beweis mithin, dass dieser erst

später erbaut wurde. Der Taufstein im Chor zeigt romanische Formen, scheint aber, nach dem Charakter der Bildwerke zu schliessen, bedeutend später als die Kirche, vielleicht erst im XIII. Jahrhundert, entstanden zu sein. Auf einem achteckigen Fusse, der mit romanischen Blattornamenten geschmückt ist, erhebt sich das Bassin, ebenfalls ein Octogon mit steil gebauchten Wandungen. Jede derselben weist ein in Relief gearbeitetes Medaillon zwischen Blattstengeln, welche die Ecken begleiten. Ein einziger dieser Kreise enthält ein biblisches Motiv, das Agnus Dei, die übrigen sind mit Thierfiguren (Löwe, Adler, Hase, Hund, Einhorn und Hirsch) geschmückt. **R.**

Boncourt. Amt Pruntrut. Kirchthurm rom. (Vautrey, le Jura Bernois. Notices sur les villes et les villages du Jura bernois, Tome I. Porrentruy. 1863 p. 21.)

Burgdorf. Schloss. Der aus Backsteinen gemauerte Hauptthurm, im Grundrisse ein langgestrecktes Rechteck bildend, enthielt im oberen Geschosse einen geräumigen Estrich und dahinter eine kleine Kapelle. Beide Theile, mit flachen Balkendielen bedeckt, waren durch einen schmalen Quergang getrennt, der in eine erkerartig aus dem Thurme vorgebaute Wendeltreppe führte. (Mittheilung des Herrn Fürsprech Haas in Bern). Jetzt sind die Quermauern entfernt und beide Räume zu einem Ganzen verschmolzen. Die Kapelle in dem rückwärts, nach dem Hofe zu, gelegenen Theile erhält ihr Licht durch ein romanisch profilirtes Rundfenster und war in ihrer ganzen Ausdehnung mit Wandmalereien, wie es scheint aus dem Ende des XIII. oder Anfang des XIV. Jahrhunderts, geschmückt. Einzelne Reste derselben sind noch erhalten. Man erkennt auf der Stadtseite die Auferstehung Christi und den Besuch der 3 Marien beim Grabe, an der Schmalwand (gegen den Schlosshof) die Kreuzigung, die Enthauptung Johannis des Täufers oder der hl. Katharina (?) und das Martyrium einer weiblichen Heiligen. — In dem vorderen Theile, dem frühern Saal oder Estrich, sieht man an der einen Langwand die Reste eines mächtigen Kamms. Der Rauchfang (nicht mehr vorhanden) wurde von 2 Säulen mit eleganten Knospenkapitälern und attischen Basen mit Eckblättern getragen. An der Schmalseite öffnen sich 2 Doppelfenster, jedes aus zwei inwendig rechtwinkelig und aussen wulstförmig gegliederten Rundbögen gebildet, die von einem viereckigen Zwischenpfeiler getragen und im Innern gemeinsam von einer tiefen rundbogigen Blende umschlossen werden, in welcher die Fenstersitze angebracht sind. Am Aeussern ist dem Zwischenpfeiler und den beiden Wandpfeilern eine Dreiviertelssäule mit attischer Basis und einem romanischen Würfelkapitälchen vorgesetzt. Weiter, zwischen den Rundbögen, öffnet sich eine kleine Rosette mit einem Dreipasse ausgesetzt. **R.**

Charmoille. Amt Pruntrut. Kirchthurm rom. Vautrey a. a. O. pag. 86.

Courrendelin. Amt Münster. S. Germain auf dem Feld. Romanische Kirche mit Apsis. (Mitthlg. des Herrn Chorherrn Dr. A. Lütolf in Luzern).

Damphreux. Amt Pruntrut. Thurm und Chor romanisch. XI. (?) Jhd. Vautrey a. a. O. 371.

Einigen am Thunersee. Kleine einschiffige Kirche mit halbrunder Apsis. Das Langhaus (M. 10,65 : 6,20) ist flach gedeckt. Daran schliesst sich, durch zwei schmucklose, rundbogige Pfeilerarcaden getrennt, ein ebenfalls flach gedeckter Vorraum von derselben Breite aber nur 1 Meter tief, östlich gegen die M. 5,45 breite Apsis geöffnet und südlich von einem hölzernen Thurme überragt. Fenster und Thüren modern, nur an der Apsis ist noch ein winziges Rundbogenfensterchen in seiner ursprünglichen Gestalt erhalten. Die Langseiten am Aeussern schmucklos. Die Westfronte über dem rundbogigen Portale durch drei Compartimente von Lesenen und Kleinbögen gegliedert, ebenso die halbrunde Apsis. **R.**

Faulensee, „Glumenkapelle“ (cf. Seite 327 oben) XII. Jhd. (?) Einschiffiges, ehemals flachgedecktes Langhaus (ca. M. 6,75 : 4,40). Die Langseiten M. 5,10 hoch, das Ganze mit einem Satteldache bedeckt. An der Ostseite befand sich eine M. 4,10 breite Apsis. Der Rundbogen, mit dem sich dieselbe nach dem Schiffe öffnete, ist jetzt zugemauert, doch sind am Aeussern noch die Ansätze der aus Tufsteinen gewölbten Conche sichtbar. Die Kapelle ist später zu einem Wohnhause eingerichtet und in 2 Stockwerke getheilt worden, von denen das obere jetzt noch ein Zimmer mit gothischen Fensterposten und einer kielbogigen Thüre enthält. Die südliche Langseite aus Bruchsteinen gemauert und am Aeussern in 3 Compartimenten zwischen breiten Eckstreifen mit Lesenen gegliedert, die unterhalb des Daches durch Kleinbögen auf spitz zulaufenden Consölen verbunden sind. In dem westlichen Compartimente, wo die Lesene und der Eckstreifen erst in beträchtlicher Höhe anheben, eine 2 M. hohe Thüre, der Bogen aus einem doppelten Halbkreise von Tufsteinen gewölbt. Die Westseite schmucklos aus demselben Materiale gemauert. In der Mitte wieder eine M. 1,80 hohe Pforte. Ansätze eines Giebels über dem Rundbogen derselben lassen vermuthen, dass hier ein

„Vorzeichen“ gestanden. Die Nordseite ebenfalls kahl, aus Bruch- und Kugelsteinen erbaut. In der Mitte ein kleines M. 0,90 hohes Rundbogenfensterchen. Der Bogen aus Tufquäderchen gemauert. Weiter östlich die Reste eines spätern (?) viereckigen Anbaues, vielleicht einer ehem. Sakristei. **R.**

Gottstatt. Ehemalige Prämonstratenserabtei unweit Brügg. Die Conventgebäude grösstentheils erneuert, die kleine, um 1295 erbaute Kirche (v. Zeerleder, Urkunden für die Geschichte der Stadt Bern, II, 429, Nr. 885) ist in ihrer ursprünglichen Gestalt erhalten geblieben. Chor und Schiff, der Erstere geradlinig geschlossen, haben dieselbe Höhe und Breite; sie bilden zusammen ein Rechteck von M. 24,80 Länge und M. 6,58 (von Wand zu Wand) Breite, das in 4 annähernd quadratischen Jochen mit spitzbogigen Kreuzgewölben bedeckt ist. Als Träger derselben dienen an beiden Langseiten kräftige Halbsäulen, in den Ecken dünnere Dreiviertelssäulen wie jene auf kreisrunden nach oben zu einfach abgeschrägten Basamenten. Sie sind M. 3,80 hoch, einschliesslich der kelchförmigen Kapitäle, deren einziger Schmuck in zwei aufrechtstehenden Voluten besteht. Darüber, auf einer schwachen Hohlkehle, ruht die hohe mit 2 Wulsten verzierte Deckplatte. Die Quergurten, Schildbögen und Diagonalrippen zeigen die einfachste Profilierung, bestehend aus einem viereckigen Körper und zwei auf einem platten Bande zusammentreffenden Hohlkehlen. Von den Schlusssteinen ist ein einziger mit dem neuenburgischen Wappenschilde geschmückt, die übrigen enthalten einfache Rosetten. Von den hochliegenden Fenstern haben nur diejenigen an der Südseite (der sich der jetzt zerstörte Kreuzgang anschloss) ihre ursprüngliche Form bewahrt. Es sind kleine einfach geschmiegte Rundbogenfenster. Die übrigen, ebenfalls mit glatten Wandungen versehen, zeigen den Spitzbogen, der in dem einzigen Chorfenster der Füllung entbehrt, während die Fenster der nördlichen Langseite durch einen mittleren Pfosten getheilt und jeweilig mit einem offenen Kreise oder einem sphärischen Dreiecke geschmückt sind. Die spitzbogige Westthüre ist mit Hohlkehlen und birnförmigen Rippen gegliedert, die sich in Einem Zuge von dem Boden bis zum Scheitel fortsetzen. Schöne gothische Thürbeschläge. Das Aeussere, wo nur die Nordseite mit kräftig vorspringenden Strebpfйлern versehen ist, entbehrt jeglichen Schmuckes. Der viereckige Thurm an der nordwestlichen Kante des Schiffes wohl später angebaut. **R.**

Grandval. 1 St. von Moutier an der Strasse nach Ballstal. Kirche theilweise rom. (Mitgeth. von Herrn Chorherrn Dr. A. Lütolf in Luzern.)

Interlaken. 1291 Stiftung einer Capella cum altari, ad honorem omnipotentis Dei beate Marie virginis matris ejus et omnium sanctorum juxta nostrum monasterium Interlacense. Zeerleder a. a. O. II. 368 n. 831.

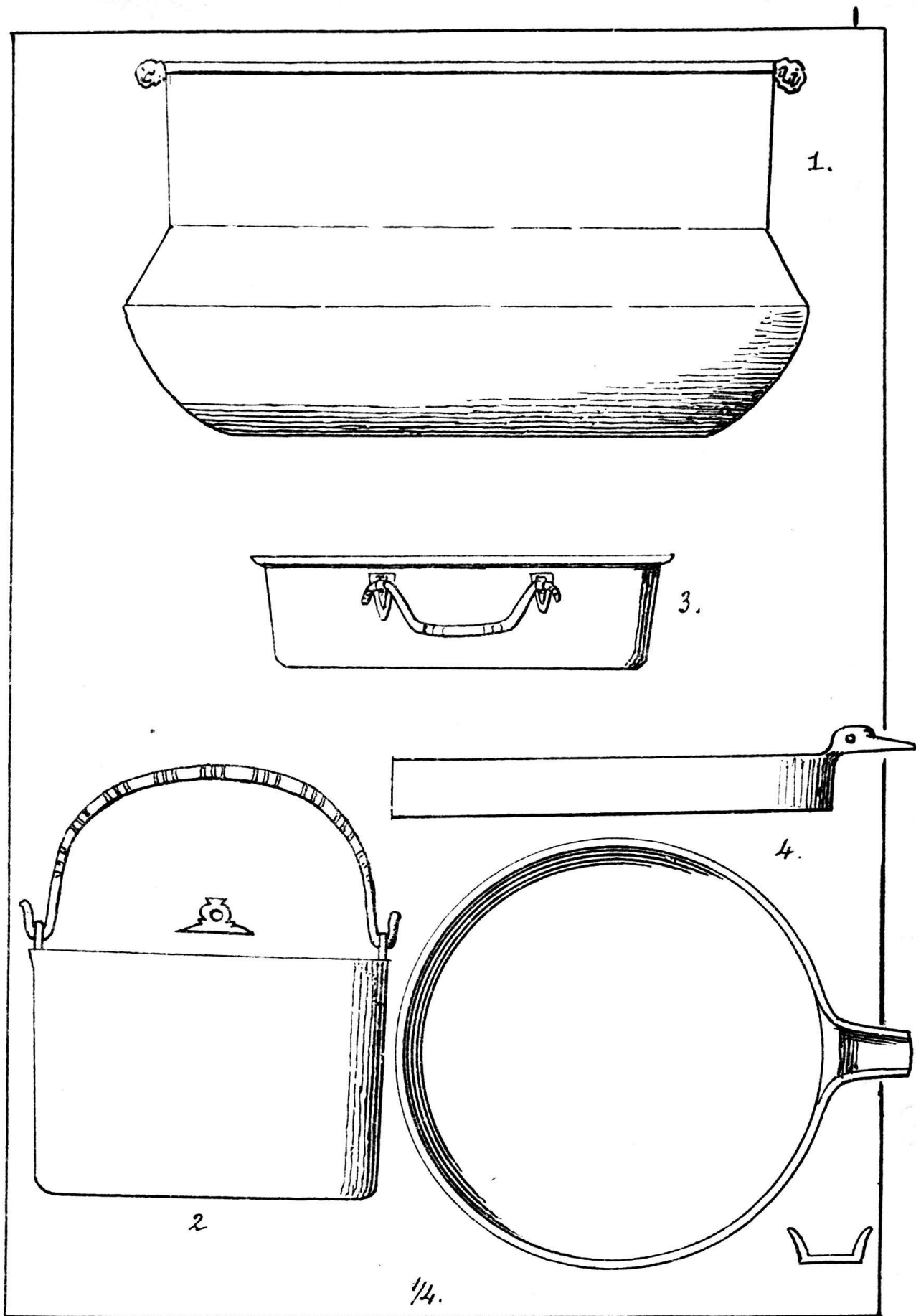
Könitz bei Bern. Ehem. Propstei regulirter Augustiner-Chorherren.

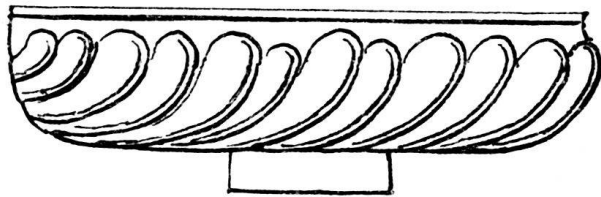
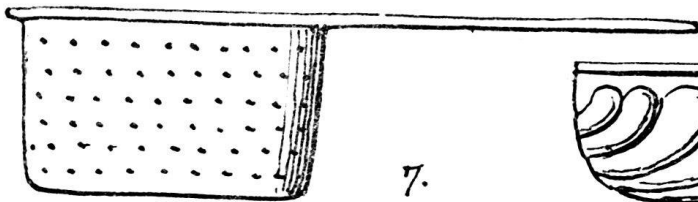
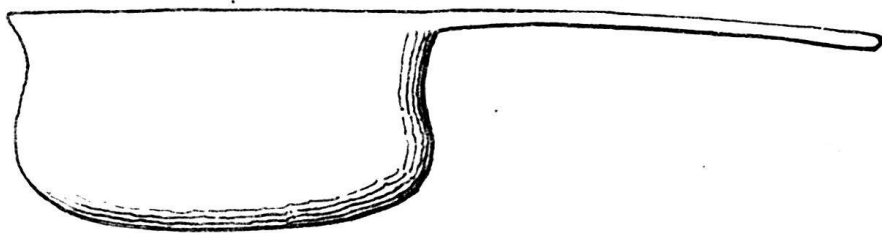
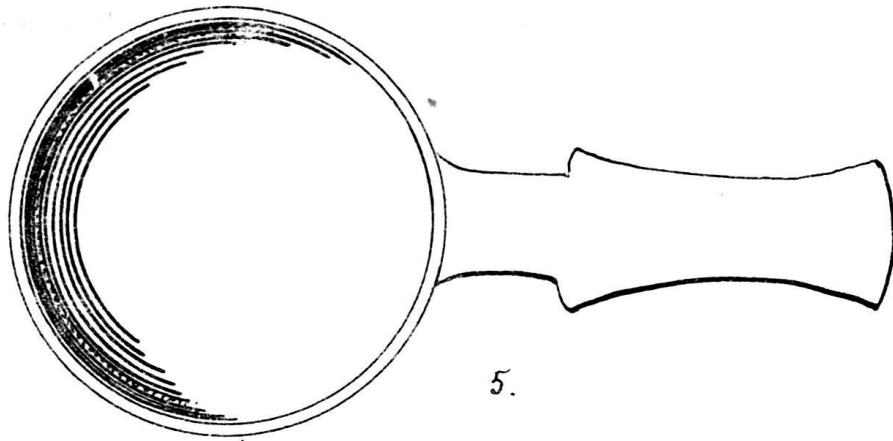
Das Langhaus, von dem goth. Chor durch einen M. 5,60 weiten Spitzbogen getrennt, stammt aus roman. Zeit. Einschiffiger, flachgedeckter Bau von M. 10,63 Breite, 24,60 Länge und M. 7 hoch. An der Südseite M. 4,55 über dem Boden 3 winzige Rundbogenfenster, die übrigen durch spätgothische Maasswerkfenster ersetzt. Die flache Holzdecke, welche das Langhaus bedeckt, ist mit reichen spätgoth. Schnitzereien — Ornamente, Wappen und Heiligenfiguren — geschmückt. An dem mittleren Querstreifen liest man die Inschrift: da man zalt nach der geburt Jhs. xps. MCCCCC und III jar ward das waerk gemacht vom alten maister niclas weierman. Amen. Am Aeussern der südlichen Langseite Reste der alten Gliederung mit schmalen Lesenen und Rundbögen. **R.**

La Chalière bei Moutier-Grandval. Kleine Kirche mit halbrunder Apsis und winzigen, einfach geschmiegten Rundbogenfenstern. (A. Lütolf, in den Blättern für Wissenschaft, Kunst und Leben in der kathol. Schweiz, 1869.)

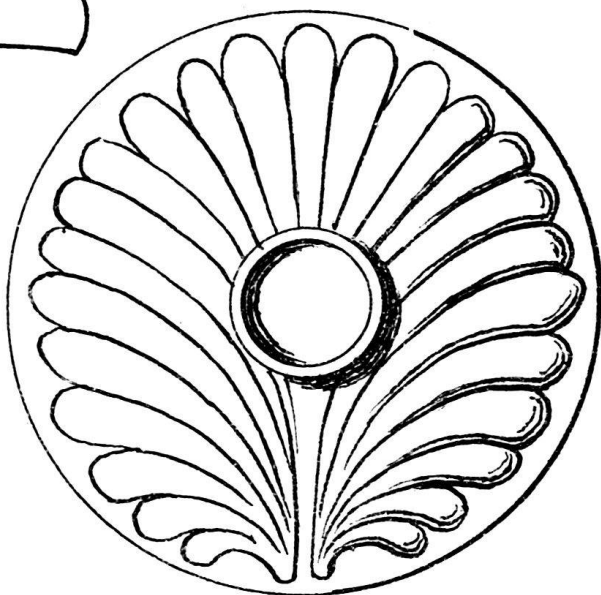
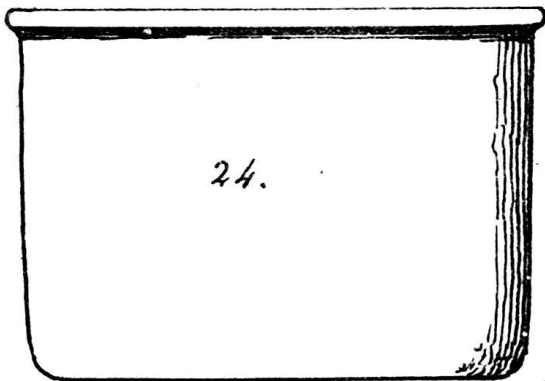
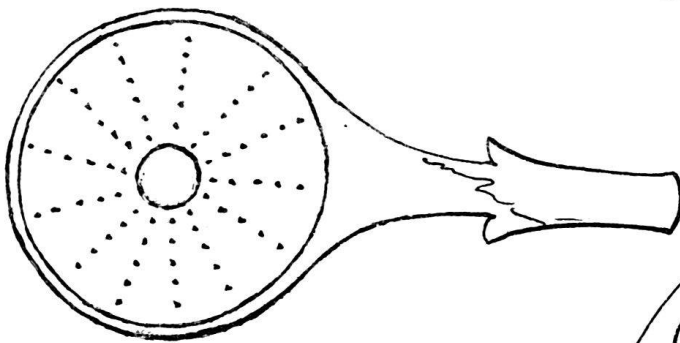
Moutier-Grandval (cf. S. 343 oben). Ausgrabung von Sarkophagen in der Pfarrkirche. Anzeiger 1874, S. 499 u. ff.

Mühleberg, zwischen Murten und Bern. Thurm romanisch. (Mitgeth. von Herrn Pfarrer Bülsterli in Cordast.)

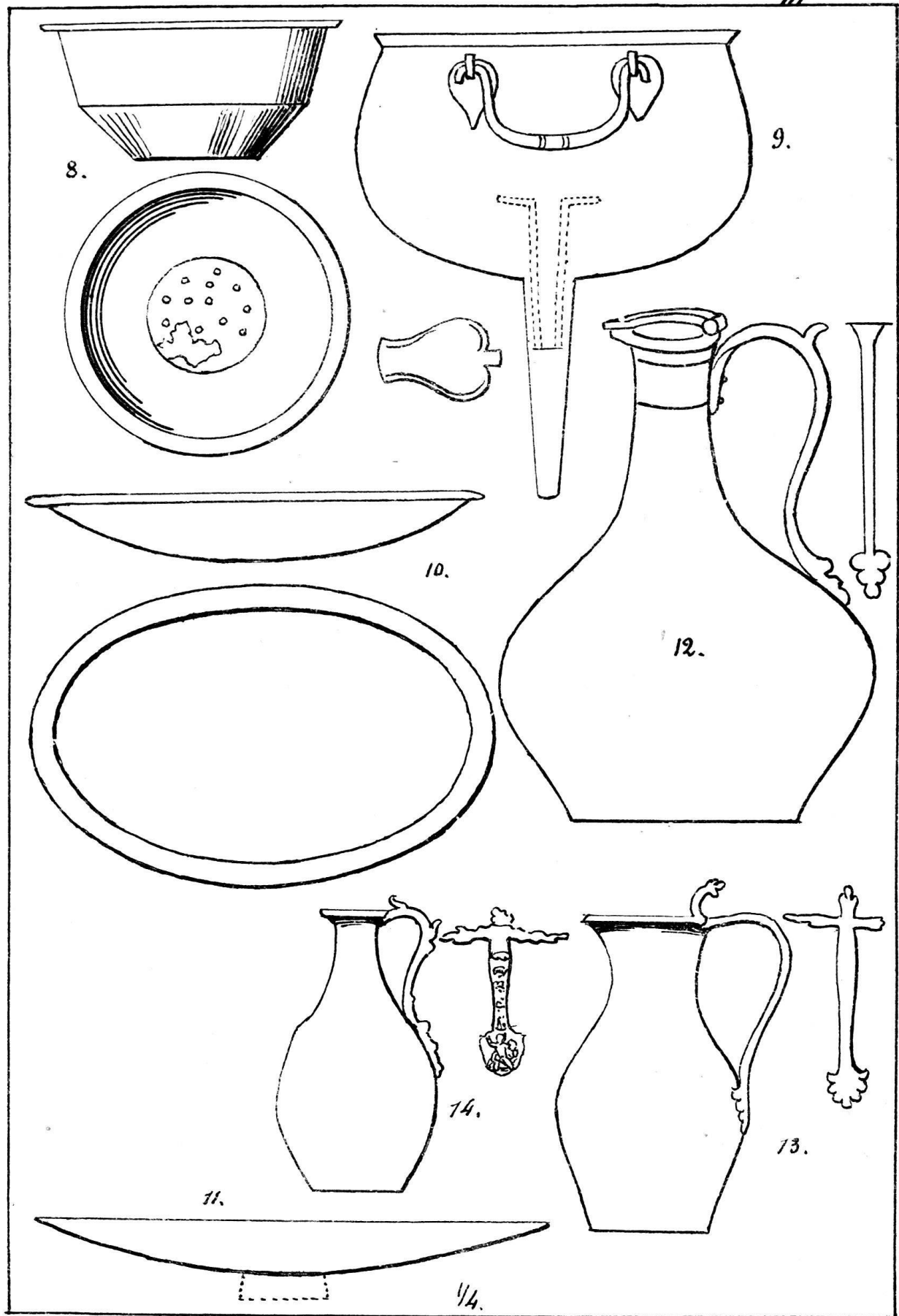


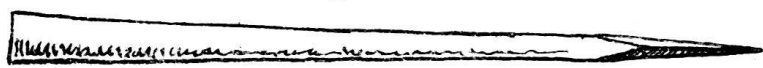
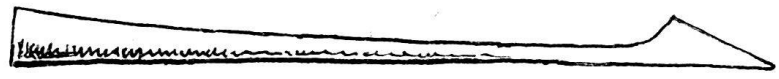
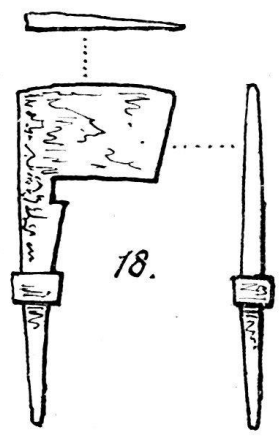
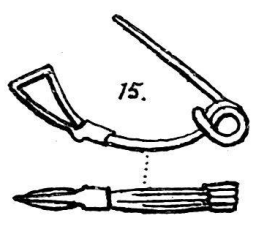
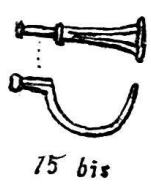
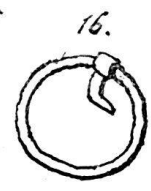
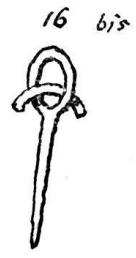
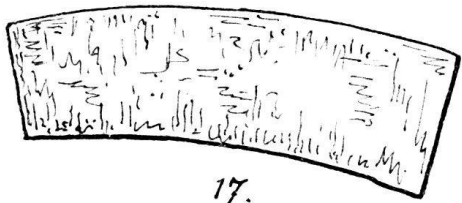
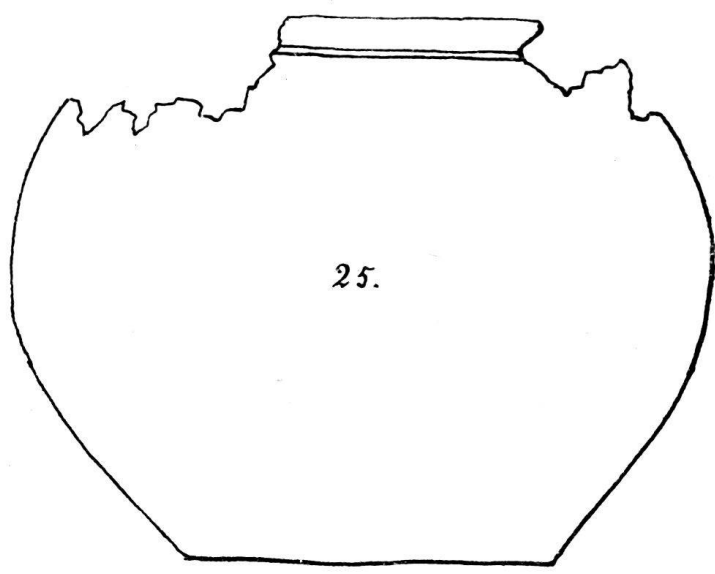


6.

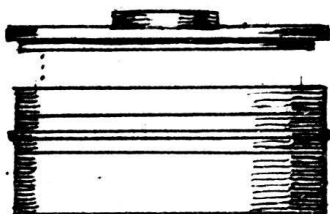


1/4.

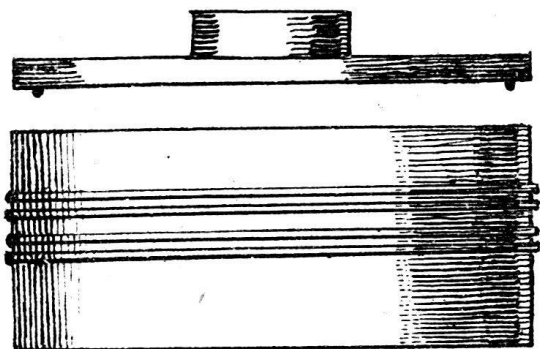




20.



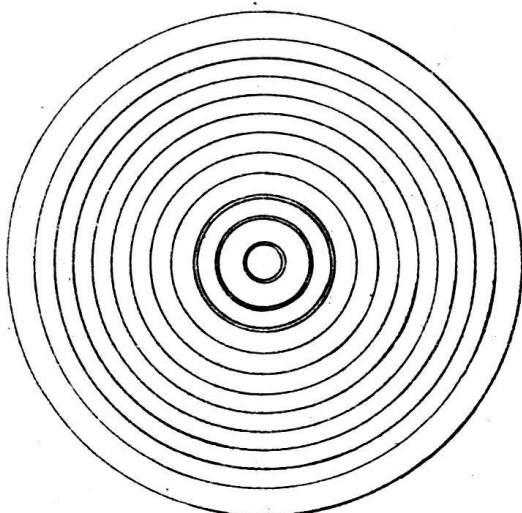
21.



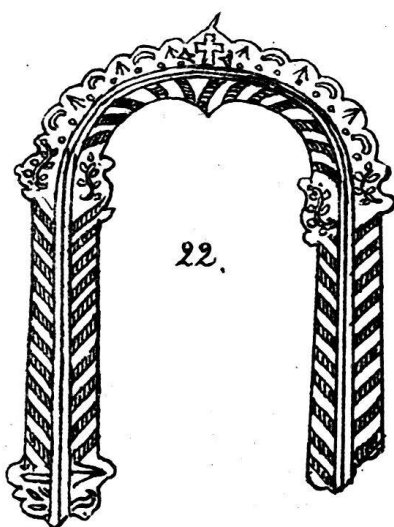
23.



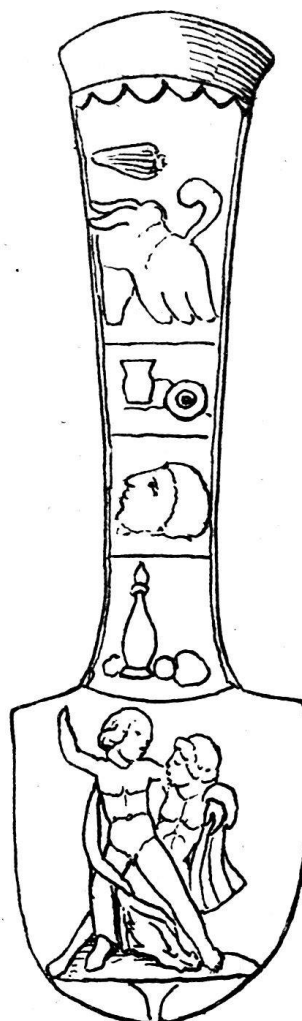
21.



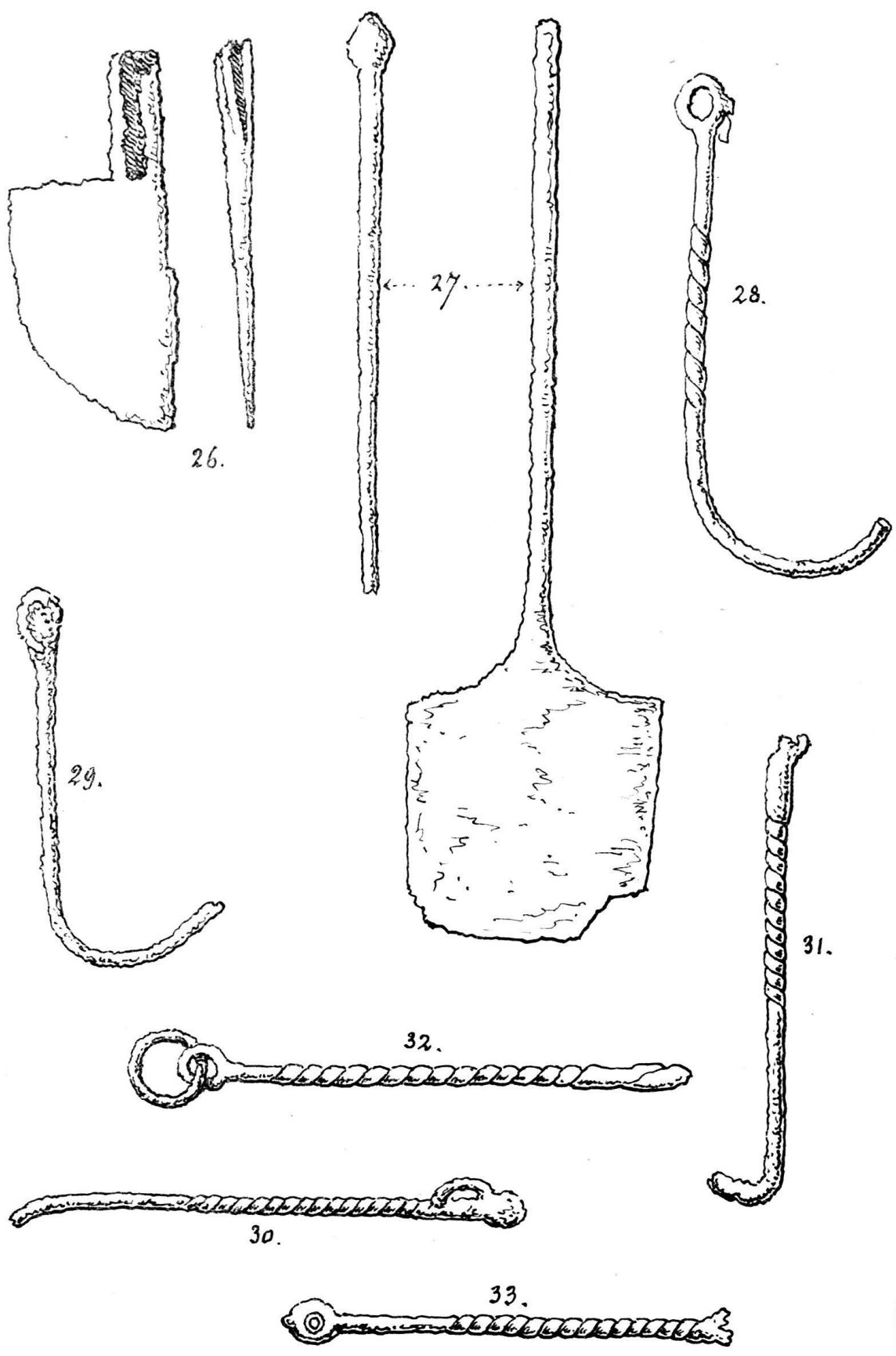
22.

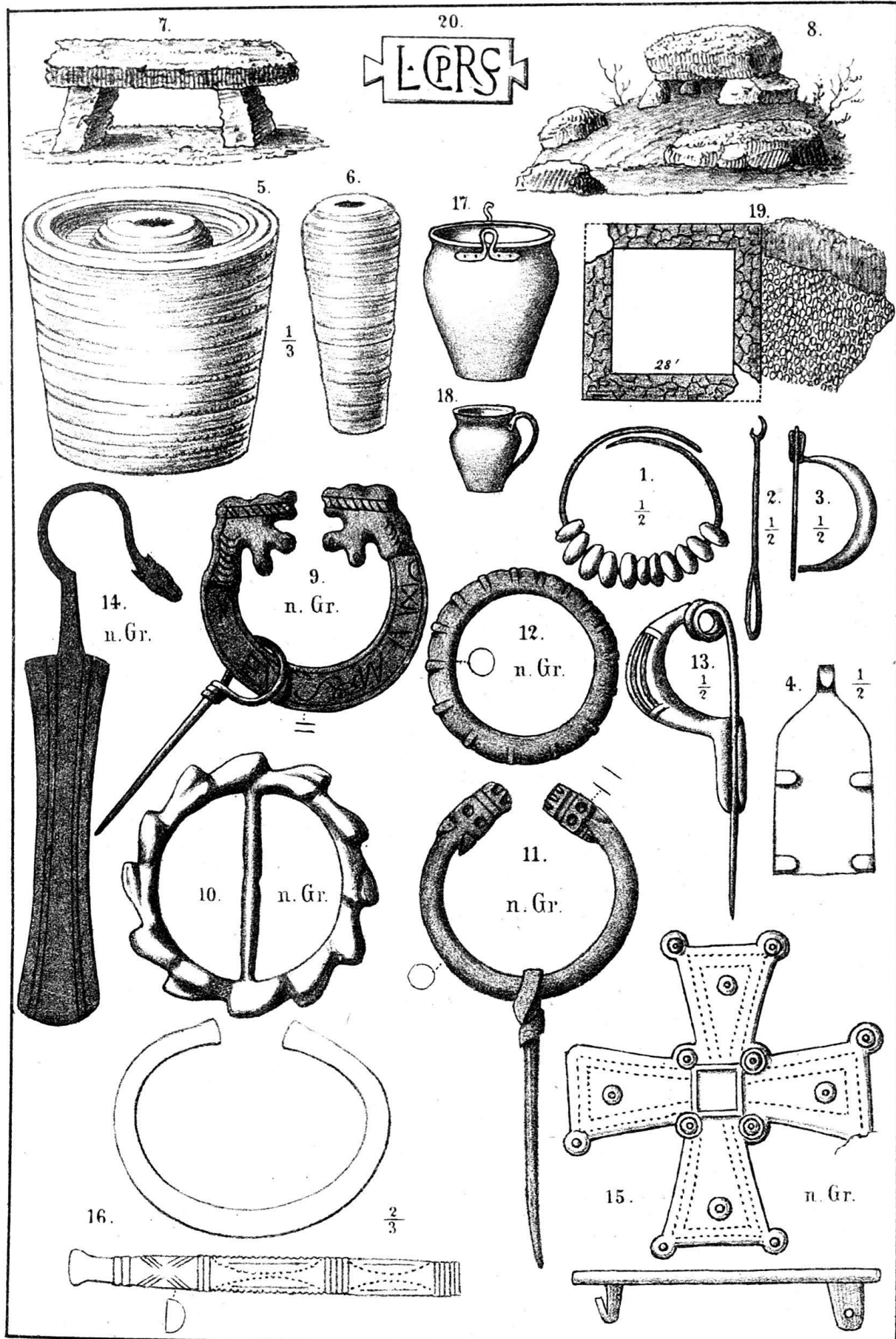


14. a.



1/4.





ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 2.

ZÜRICH.

APRIL 1876.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 268. Les tombes lacustres d'Auvernier, par M. le Dr. Gross. S. 663. — 269. Iscrizione scolpita su una pietra presso la chiesa di S. Biagio presso Bellinzona, da E. Tanner. S. 668. — 270. Nachtrag zu dem Bronzehenkel von Martigny, von Prof. Dillthey (Siehe No. 255). S. 670. — 271. Geräthe aus Hirschhorn, von Dr. Lanz. S. 671. — 272. Die römische Ortschaft Tasgetium am Bodensee, von Prof. J. J. Müller. S. 672. — 273. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn. S. 676.

268.

Les tombes lacustres d'Auvernier.

Malgré le développement considérable apporté aux études préhistoriques par les recherches actives et suivies, exécutées pendant ces dernières années dans les établissements à pilotis de nos différents lacs, un problème était toujours resté inexpliqué et il le serait resté peut être longtemps encore sans l'heureux hasard qui fait le sujet de cette notice.

L'on n'avait en effet jusqu'ici que des idées vagues et confuses sur la manière dont les habitants de nos stations lacustres se débarrassaient de leurs morts et l'on en était réduit à des conjectures plus ou moins admissibles.

Quelques auteurs¹⁾ supposaient, et avec raison, que le mode de procéder d'alors était déjà celui d'aujourd'hui et que les lacustres avaient dû posséder, dans le voisinage des palafittes, des endroits appropriés à la sépulture, où ils déposaient les restes de ceux qui les avaient quittés. Ceci n'était qu'une supposition, car jusqu'à maintenant l'on n'avait constaté, ni sur le bord de nos lacs, ni sur les collines voisines des stations, des lieux de sépulture remontant à une époque si reculée.

D'autres pensaient que la crémation des corps avait peut être été en usage aussi bien pendant toute la période de la pierre, que pendant la fin de l'âge de bronze. Mais dans ce cas là, nous devrions aussi en retrouver des vestiges dans le voisinage des stations, ce qui n'a pas été le cas jusqu'ici.

Il restait enfin l'alternative peu admissible, que les lacustres jetaient tout simplement

¹⁾ Voir E. Desor: Le Tumulus de Favargettes. pag. 2.

leurs morts à l'eau¹⁾, manière de procéder qui n'a été usitée chez aucun peuple et qui est en contradiction directe avec le respect religieux, que manifestaient pour les défunts tous les peuples de l'antiquité.

Aujourd'hui la question est tranchée et il est constaté, par la découverte d'un tombeau collectif situé à proximité de la palafitte d'Auvernier, que les lacustres enterraient leurs morts sur terre ferme dans le voisinage de leurs demeures.

Voici l'histoire de cette découverte, si importante par les données qu'elle révèle sur l'histoire de nos populations préhistoriques.

Le dimanche 23 Janvier de cette année, je reçus de Mr. Chautems d'Auvernier, la nouvelle que des ouvriers, occupés à creuser les fondements d'une maison, dans une vigne située en face des pilotis lacustres entre Colombier et Auvernier, avaient mis à découvert, à une profondeur de m. 2,0 environ, de grandes dalles sous lesquelles se trouvaient des ossements humains. (Voir Pl. IX.)

Curieux de vérifier, de visu, le contenu de cette missive, je me rendis immédiatement sur les lieux et je constatai en effet l'existence d'un tombeau²⁾ limité par de larges dalles posées de champ, et rempli à l'intérieur d'une terre glaise, mélangée d'ossements et de grosses pierres. La grande dalle servant de couvercle (mesurant m. 1,60 de long et m. 1,30 de large) avait déjà été enlevée et l'on avait évidé la fosse jusqu'à une profondeur de m. 0,40 environ, sans rencontrer autre chose que des ossements humains, pour la plupart brisés, mélangés de terre et de cailloux, de sorte qu'il n'était pas encore possible de déterminer l'époque approximative à laquelle cette tombe remontait.

Comme le propriétaire du terrain ne me paraissait pas disposé à recueillir ces débris et à faire déblayer la tombe avec toutes les précautions nécessaires, je lui offris de m'en charger et dès le lendemain des ouvriers, sous la direction de Mr. Chautems, se mirent à l'oeuvre et au bout de trois jours eurent achevé leur travail.

Le déblaiement de la chambre sépulcrale dut être exécuté avec beaucoup de soins; car les squelettes se trouvaient au milieu d'une couche de terre durcie et résistante, et les diverses ossements (les crânes surtout) étaient tellement fragiles, qu'ils tombaient en morceaux au moindre attouchement un peu brusque.

La tombe, une fois évidée, se présente sous la forme d'une fosse de m. 1,80 de profondeur, m. 1,60 de longueur et de m. 1,13 de largeur, entourée de chaque côté par de grandes dalles, composées de blocs alpins erratiques (granit et gneiss) et grossièrement travaillées. La plus grande de ces dalles mesure m. 1,90 de long, m. 1,85 de large et m. 0,28 d'épaisseur. Le fond de la fosse, reposant non sur une dalle comme cela s'observe quelquefois, mais sur un simple lit de gravier, se trouve être à environ m. 0,60 au dessus du niveau actuel du lac.

Quant à la direction de l'axe de la tombe, il est dirigé perpendiculairement à

¹⁾ Nous avons bien recueilli dans diverses de nos stations à pilotis (entre autres à Locras, Moerigen, Auvernier et Sutz) des squelettes isolés qui sans aucun doute remontent à l'époque lacustre. Mais leur présence au milieu des pilotis est évidemment accidentelle et la conséquence naturelle des drames nombreux (combats et incendies) qui ont dû se dérouler à diverses époques sur ces emplacements.

²⁾ Il se trouve situé dans une vigne appelée, plantée de rive, à m. 15,0 de la route qui longe le lac, et à m. 50,0 du rivage. Son axe de direction est perpendiculaire à celui de la route.

celui du lac (du N.E. au S.O.) de telle manière que si l'on se représente un cadavre qui y aurait été couché, il aurait eu la figure tournée du côté de la palafitte.

L'ouverture antérieure de la tombe est close par une grande dalle unique posée en hauteur; il en est de même pour l'ouverture postérieure. Les dalles, formant la partie latérale au contraire, sont maintenues en place par une seconde rangée de dalles juxtaposées garnies à l'extérieur de grosses pierres de soutènement. — L'une de ces dalles (placée du côté occidental) en granit du Montblanc et mesurant m. 2,0 de long, m. 1,80 de large et m. 0,28 d'épaisseur est entièrement désagrégée et tombe en poussière, ce qui fait supposer un très long séjour dans la terre.

La grande dalle, en gneiss, qui ferme l'entrée du caveau sépulcral du côté du Sud et qui mesure m. 1,70 de haut sur m. 1,15 de large, présente une particularité digne de remarque. Elle est en effet munie à l'un de ses angles supérieurs (du côté oriental) d'une ouverture plus ou moins carrée, paraissant avoir été faite de main d'homme et qui m'a paru suffisamment grande pour livrer passage à un corps humain. Au moyen de cette ouverture, il existait donc une communication libre entre le caveau et le couloir antérieur dont je vais parler.

J'ai constaté en effet, outre la chambre (médiane) principale, renfermant la majeure partie des squelettes, l'existence de deux espèces de chambres accessoires disposées l'une au Nord l'autre au Sud de la chambre principale et faisant suite à cette dernière.

La chambre postérieure (côté du N.) adossée à un grand bloc de granit et recouverte de deux petites dalles, présente une longueur de m. 0,60 sur m. 1,13 de largeur. Elle était entièrement comblée de terre et de pierres, et contenait deux crânes et quelques ossements épars.

La chambre antérieure (Sud) précédant l'entrée principale, n'est pas recouverte de dalles, et se présente sous la forme d'un couloir de m. 1,60 de long, destiné à conduire à la chambre sépulcrale. Le couloir est limité latéralement par deux grandes dalles placées de champ, et son entrée n'est limitée que par un petit bloc de calcaire entouré de quelques grosses pierres. L'on n'y a pas découvert de restes humains.

Les trois chambres ainsi que les interstices des dalles, étaient comblés de terre et de gros cailloux.

Quant au contenu de la chambre sépulcrale, je ne crois pas me tromper en évaluant à quinze ou vingt le nombre des squelettes, qui y étaient renfermés. Ils y étaient disposés dans un certain ordre; les crânes se trouvaient en général dans la partie Nord et aux angles de la fosse, tandis que les os du tronc et des extrémités étaient disposés au milieu. Les crânes les mieux conservés se trouvaient au fond, tandis que ceux qui étaient plus superficiels avaient été passablement endommagés. — Ils étaient tous remplis de terre et de petits os, parmi lesquels j'ai reconnu plusieurs débris ayant appartenu aux mains et aux pieds.

Les crânes les mieux conservés ont été le sujet d'une étude approfondie de la part de Mr. le Professeur Ruttimeyer de Bâle, et ont été reconnus comme appartenant à ce type, désigné par MM. His et Ruttimeyer, sous le nom de *type de Sion*.

Voici ce que m'écrit à ce sujet Mr. Ruttimeyer :

— „.... Qu'il me suffise de vous dire que les deux crânes que j'ai sous la main, représentent, aussi nettement que possible, le type que dans notre Cranio-

logie de la Suisse, Mr. His et moi, avons désigné sous le nom de *Type de Sion*. Vous savez que ce type qu'on trouve répandu core actuellement, quoique généralement en petit nombre, dans toute la Suisse, devient plus prédominant à l'époque préromaine, aussi bien dans des tombeaux que parmi les rares trouvailles de la sorte, qui proviennent des habitations lacustres. Je puis citer en particulier les crânes recueillis par feu Mr. le colonel Schwab dans la palafitte de Nidau-Steinberg, les crânes provenant des habitations lacustres de Meilen, de Robenhausen, de Wauwyl¹⁾ et, ce qui donne un intérêt tout particulier aux crânes recueillis sur terre ferme à Auvernier, les deux crânes que Mr. le Professeur Desor a découverts dans la station lacustre de l'âge du bronze près d'Auvernier. Comme la majeure partie de ces crânes ont été décrits en détail dans le mémoire de Mr. His, il est inutile d'insister ici sur les détails, soit de forme, soit de provenance. Il suffit de dire que les crânes que vous m'avez envoyés, attestent de la manière la plus formelle que c'est la même population qui a construit les refuges à fleur d'eau près d'Auvernier et les tombes sur terre ferme dans le voisinage des premiers. Un point important de l'ethnographie des peuples préhistoriques de la Suisse, se trouve donc élucidé par cette trouvaille et il est à espérer qu'on ne tardera pas à découvrir les cimetières attenants à d'autres stations lacustres, guidé comme l'on est maintenant par cette récente découverte."

Les objets qui accompagnaient ces débris humains ne sont pas aussi nombreux que l'on aurait pu s'y attendre relativement au grand nombre de squelettes recueillis. Cependant ils sont d'un grand intérêt, parcequ'ils nous permettent d'en déduire des conclusions certaines sur l'époque relative, à laquelle remonte le caveau sépulcral en question.

En voici l'énumération :

1) Une défense de sanglier, aiguisée à l'une de ses extrémités et perforée à l'autre pour être suspendue à un collier.

2) Une dent d'ours percée, tout-à-fait semblable à celles recueillies dans nos stations de l'âge de la pierre.

3) Une dent de loup, aussi munie d'un trou de suspension.

4) Un petit disque en os, de m. 0,03 de diamètre, poli avec soin sur ses deux faces et perforé au centre.

5) Une petite hachette²⁾ de serpentine noble, bien travaillée (m. 0,095 de longueur) percée d'une petite ouverture à l'extrémité opposée au tranchant.

6) Une seconde hachette analogue, mais plus petite et dont le tranchant est émoussé.

7) Un petit anneau en bronze.

8) Une perle de bronze (ou de cuivre pur, à en juger du moins par la couleur)

¹⁾ Je pourrais ajouter encore ceux qui ont été recueillis dernièrement dans les stations de Locras, Möringen et Sutz (Lac de Bienne) et dont plusieurs se trouvent dans notre collection.

Voir à ce sujet: V. Gross. Les habitations lacustres du Lac de Bienne (pag. 12) et Prof. Dr. H. Dor: Notiz über drei Schädel aus den Schweizerischen Pfahlbauten. Bern 1873. — Haller.

²⁾ J'ai recueilli l'automne dernier dans la station de Sutz (lac de Bienne) plusieurs hachettes semblables, tandis que dans d'autres stations du même lac, leur présence n'avait pas encore été constatée.

tout-à-fait identique par sa forme et ses dimensions, aux fusaïoles en terre cuite de l'époque de bronze. Elle a évidemment servi comme ornement de collier.

9) Une épingle en bronze (utilisée comme épingle à cheveux ou comme agrafe pour les vêtements) de m. 0,16 de longueur, dont la tige est ornée d'une petite tête plate et à quelque distance de celle-ci, d'un renflement percé d'une ouverture¹⁾.

Quelques jours après le déblaiement du caveau sépulcral, les ouvriers découvrirent à quelque distance de ce dernier (à m. 2,0 environ) du côté de l'Est et au même niveau qu'à la tombe, un squelette²⁾ d'enfant assez bien conservé auprès duquel se trouvait les objets ci-après :

10) Une paire de petits bracelets martelés³⁾, de forme ovale, dont le plus grand diamètre mesure m. 0,055 et le plus petit m. 0,040 de longueur. La surface interne est lisse, tandis que l'externe est ornée de cordons saillants, produisant un très joli effet. Les extrémités des bracelets sont unies et dépourvues des bourrelets aplatis, qui se retrouvent sur tous les bracelets lacustres et qui en sont un des traits les plus caractéristiques.

11) Une seconde paire de bracelets de la même dimension mais plus massifs que les précédents et qui me paraissent avoir été coulés. La surface interne est plane et unie, tandis que la surface externe présente une saillie médiane, de manière que la coupe du bracelet reproduit la forme d'un triangle. — L'ornementation qui est exactement la même sur les deux pièces formant la paire, consiste en un dessin artistement gravé au burin, sous forme de chevrons et de dents de loup.

12) Une perle d'ambre rouge de grandeur moyenne, dont la surface externe a pris une teinte grisâtre, suite du séjour prolongé dans le sol.

13) Une pendeloque en bronze, espèce de bouton formé d'un disque de m. 0,035 de diamètre, surmonté d'une tige un peu conique et ornée de renflements. Aucune pièce analogue n'a été jusqu'ici recueillie dans les palafittes.

Tous les objets en bronze étaient recouverts de cette belle patine verte caractéristique des bronzes recueillis dans les Tumulus.

En terminant, je dois encore constater l'absence complète de fragments de poterie, soit de l'âge de la pierre soit de celui de bronze.

Si maintenant nous cherchons à établir, d'après les données qui précèdent, l'époque à laquelle le tombeau d'Auvernier a été en usage et la manière dont il était utilisé, nous constatons dès l'abord, que, eu égard aux petites dimensions de la fosse (m. 1,55 de long) les cadavres ne pouvaient y être placés en longueur, mais qu'ils devaient s'y trouver accroupis et repliés sur eux mêmes, mode de procéder déjà observé dans d'autres localités. Comme la chambre sépulcrale contenait une vingtaine de squelettes, il faut nécessairement admettre qu'ils n'ont pas été déposés là en une seule fois, mais que le caveau était ouvert, chaque fois que le besoin s'en présentait. Cependant, comme la grande dalle unique servant de couvercle ne pouvait

¹⁾ Je n'ai pas encore rencontré dans nos stations de l'époque du bronze de pièce de ce genre et je ne crois pas, que l'on en ait recueilli dans d'autres palafittes. Cette circonstance me ferait supposer que cette épingle avait été importée (à la fin de l'époque de la pierre) d'une contrée où ces objets étaient en usage.

²⁾ Ce squelette gisait libre dans la terre, sans être entouré de dalles. Seulement tout auprès se trouvait une petite dalle posée de champ.

³⁾ Un bracelet semblable a été recueilli dans le Tumulus des Favargettes au Val de Ruz.

être soulevée qu'avec de grandes difficultés et qu'elle était probablement recouverte d'une couche de terre de m. 0,60 à m. 0,90, je me suis demandé si peut-être les cadavres n'avaient pas été glissés dans la fosse, par l'ouverture pratiquée dans la dalle qui en ferme l'entrée du côté du Sud. Comme la chambre antérieure n'était pas recouverte de dalles et que du reste, l'on n'y a pas recueilli d'ossements, je suppose que l'espace laissé vide entre les deux dalles latérales formait une espèce de couloir, faisant communiquer la chambre sépulcrale avec l'extérieur.

Quant à l'époque à laquelle remonte ce tombeau collectif, nous pouvons dès l'abord, en jetant un regard sur les objets qui accompagnent les squelettes, éliminer l'âge de la pierre proprement dit et le bel âge du bronze.

Car si la tombe avait été utilisée pendant l'une ou l'autre de ces deux grandes époques, nous aurions dû forcément retrouver auprès des squelettes, des objets caractéristiques de ces deux âges. Ainsi pour l'âge de la pierre, de grandes haches, des silex, des objets en corne de cerf etc. et pour le bel âge du bronze des épées, des couteaux et des bracelets, analogues à ceux que l'on retrouve entre les pilotis.

Il ne nous resterait donc que l'époque de transition de la pierre au bronze¹⁾ alors que la pierre était encore en usage, mais où l'on avait déjà reçu de l'étranger (de l'Etrurie probablement) par les relations commerciales qui commençaient à s'établir les premiers ornements en bronze.

¹⁾ Il existe au lac de Bienne, une palafitte (celle de Gérofin) remontant à une époque tout-à-fait analogue à celle du tombeau d'Auvernier. — Nous y avons recueilli une quantité d'objets de l'âge de la pierre et, coïncidence remarquable, plusieurs objets en bronze qui eux aussi sont d'un type, tout-à-fait différent de ceux des palafittes du bel âge du bronze. — Voir à ce sujet; Les habitations lacustres du lac de Bienne par V. Gross, page 15.

Neuveville en Mars 1876.

Dr. V. GROSS.

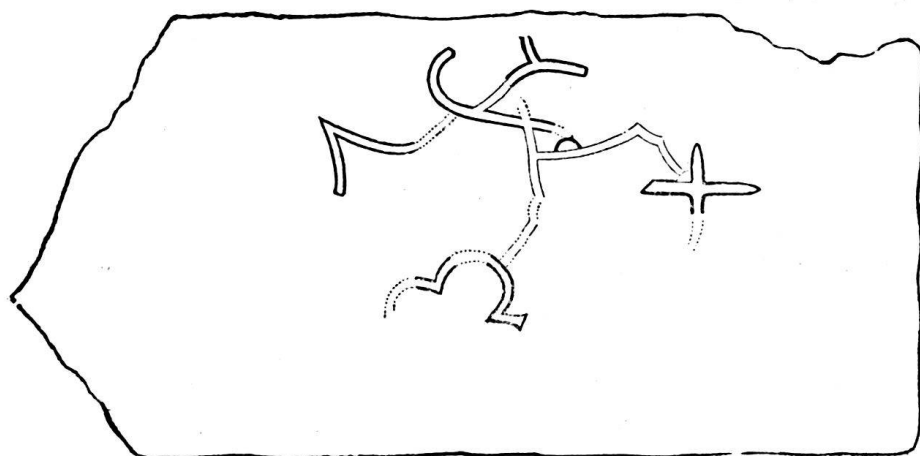
269.

Iscrizione scolpita su una pietra presso la chiesa di S. Biagio presso Bellinzona.

L'altro giorno attirarono la mia attenzione alcuni segni scolpiti sopra una pietra finora o non rimarcata o non apprezzata, che attualmente serve di copertura ad un muro davanti all'antica chiesa di S. Biagio in Ravecchia, distretto di Bellinzona. Sembrandomi che questi segni avessero un pò d'analogia con antiche iscrizioni rinvenute in questo cantone ed altrove, e non potendo io ammettere che essi siano strani ornamenti e nemmeno segni fatti a caso senza alcuno scopo o significato, li supposi un'iscrizione etrusca o celtica. Mi prendo perciò la libertà d'inviaargliene una copia sperando di farle cosa grata ed affinché ella esamini il disegno e lo sottoponga, se crederà che ne valga la pena, al giudizio dei dotti di codesta illustre città.

E quì stimo cosa opportuna rammentarle che la tradizione riferisce essere la chiesa di S. Biagio un tempio pagano, ma questa affermazione, secondo il mio debole avviso, parmi assurda, poichè il campanile è costruito nell'istesso sistema della chiesa, la quale benchè molto antica, non presenta però i caratteri d'un'antichità molto

remota. Come verità credo che si possa ammettere che questa chiesa sia una delle più vetuste del cantone; contiene qualche bella pittura e serviva qual chiesa parrocchiale di Bellinzona prima dell'erezione dell'attuale chiesa collegiata. Considerando poi che il precitato edificio è posto sovra un piano lievemente inclinato, ma abbastanza alto per ritenere possibile che le acque del Lago maggiore, che anticamente si estendeva fino a Bellinzona, e forse anche più in su verso il settentrione, non toccassero quella località, non potrebbe egli darsi che ivi sorgesse qualche tempio vetustissimo, forse atterrato nei primi tempi della conversione di questi paesi al cristianesimo per poi sostituirvi la chiesa attuale? Questa supposizione potrebbe in certo qual modo giustificare la tradizione, che, forse confondendo i fatti, riferisce essere stata la chiesa in discorso un tempio pagano.



Il disegno che le acchiudo rappresenta in grandezza naturale la superficie della pietra, che è di natura calcarea e molto probabilmente delle vicine cave di Castione. Il sasso è lungo m. 0,53, largo m. 0,25 e ad un lato, ora mancante di regolarità a causa di rottura, pare che la lunghezza sia stata maggiore della presente. La pietra presenta faccie piane, meno quella opposta all'iscrizione, che è affatto greggia. I caratteri sono incisi a piccola profondità collo scalpello, ma sono poco intelligibili perchè la pietra è molto corrosa dal tempo; credei perciò opportuno il disegnare con linee ben pronunciate le parti chiare, con linee sottili quelle meno chiare, e con semplice punteggiatura quelle dubbie.

Se questa supposta iscrizione offre un interesse per la scienza sia dal lato storico che dal filologico, mi farebbe cosa sommamente gradita favorendomene qualche ragguaglio, affinchè mi possa adoperare onde la pietra sia convenevolmente conservata, e vengano possibilmente praticate delle ricerche sul luogo per tentar di scoprire se alle volte altre simili lapidi non esistessero. Se poi, essendo io profano all'archeologia, mi sono ingannato, e le ho fatto sciupare inutilmente il tempo, la prego a compatire il mio ardimento, ed a credere che scrissi questa lettera con buone intenzioni.

E. TANNER.

Voyez de pareilles sculptures sur rochers du Lac des Merveilles près Mentone par Moggridge. Revue archéol. Juin 1875. Pl. XV.

Bronzehenkel von Martigny.

(Nachtrag zu No. 255.)

Zahllose bronzene Henkel dieser Art haben sich erhalten, und eine reiche Auswahl derselben ist veröffentlicht worden. Sie sind Bestandtheile jener einhenkligen Ausgussgefäße, die man *praefericula* nennt, und haben sich theils an diesen, theils getrennt erhalten¹⁾. Es ist ein ziemlich feststehender Kreis von Gegenständen, mit denen diese Henkel, soweit sie nicht bloß ornamentalen Schmuck tragen, in ihrer überwiegenden Mehrzahl reihweise im Relief verziert sind, und diese Darstellungen, indem sie auf den dionysischen Gottesdienst sich beziehen, weisen auf die Bestimmung der betr. Gefäße hin, Wein aufzunehmen. Gewöhnlich sind in Reihen übereinander Attribute und Embleme des Bacchuskultus angebracht: neben, wo der Henkel sich verbreitert zu einer schildartigen Fläche, die sich an den Bauch des Gefäßes anlegt, schliesst meistens eine Maske ab, häufig aber auch eine aus dem munteren Kreis des dionysischen Lebens oder verwandter Sphäre entnommene Gruppe. So sehen wir einmal jene auch auf einem Sarkophag wiederkehrende bacchische Genrescene, wie Silen einen Satyrknaben züchtigt, der wohl aus einem am Boden umgestürzt liegenden Korb mit Äpfeln genascht hatte; der Knabe, auf der Erde sitzend, greift mit kläglichem Geberde nach dem Rücken, auf den die Schläge niederfallen²⁾. Ein anderes Mal gewahren wir eine Gruppe, die der unseren näher verwandt ist: Dionysos stützt sich auf einen jungen Satyr, der einen Thyrsos in der Linken hält, und lässt aus dem Skyphos Wein in das Maul des neben ihm sitzenden Parthers niederrinnen³⁾. Denn ohne Zweifel haben wir auch auf dem Henkel von Martigny den schwärmenden Dionysos zu erkennen, wie er sich auf einen hinter ihm stehenden Satyr stützt. Diese Scene kehrt, in mannigfaltiger Variation, ungemein häufig auf den antiken Bildwerken wieder⁴⁾, und es ist besonders eine unter ihnen, welche mit der Gruppe unseres Henkels viel Aehnlichkeit hat⁵⁾. Nur für den erhobenen rechten Arm des Gottes bieten jene Bildwerke keine Analogie. Von einem Thyrsos, auf den sich die Rechte gestützt hätte, ist keine Spur vorhanden; wenn die zwischen der erhobenen Hand und dem Hinterkopf sichtbaren eingeritzten Linien nicht etwa den emporgezogenen Gewandzipfel ausdrücken sollen — und die Reliefzeichnung ist allerdings auch sonst auf dem Henkel in ziemlich gröblicher Weise durch eingerissene Conturen unterstützt — so kann der erhobene Arm nur den Ausdruck lebhafter Erregung verstärken sollen, der auch sonst der ganzen heftig bewegten Gruppe eigenthümlich ist. Obwohl die Zeichnung hübsch ist, unterscheidet sich doch das Relief sehr zu seinem Nachtheil von den sonst sehr ähnlichen Henkeln

¹⁾ Vgl. Caylus, Recueil I, pl. 100; III, 112; V, 89; VII, 58; Antich. d'Escol. VIII. tav. 53; Mus. Borbon. I, tav. 36; III, 47; V, 28; V, 43; VII, 31; Mus. Gregor I, 58. 59; Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinland, IV, (1844) Taf. 5, S. 193 fgg; s. auch Friederichs, kleinere Kunst und Industrie im Alterthum, S. 296 fgg.

²⁾ Mus. Borb. IX, 56.

³⁾ Mus. Borb. VII, 13. b.

⁴⁾ Vgl. die Zusammenstellung von R. Förster, Annali dell Inst. archeol. XLII (1870) S. 205 fgg.

⁵⁾ Mus. Gregor. I, 38. 6.

aus Pompei; so sind namentlich aus Nachlässigkeit oder Bequemlichkeit der Arbeit die beiden Arme des Satyr's, dessen Mass übrigens gut charakterisirt ist, vollkommen unterdrückt.

Ueber dieser Gruppe erkennt man: einen kleinen tragbaren Altar mit brennender Flamme, daneben wohl Früchte; weiter oben: eine Maske mit aufwärts gerichtetem Profil; darüber: einen Krug zur Opferspende, neben ihm runde Opferkuchen; es folgt ein Gegenstand, den ich nicht zu erkennen vermag, und der erst aus der Vergleichung sein Verständniss wird finden können, dahinter ein Lagobolon oder Pedum; zum Schluss: oben eine Syrix.

Diese Zusammenstellung bacchischer Geräthe kehrt auf den Bronzehenkeln mit einigen Modificationen ungemein häufig wieder; sie findet sich aber auch am Bauch, seltener am Rand von Rundgefässen nebeneinandergereiht⁶, und man kann deutlich beobachten, dass diese letztere Anordnung, zur Dekoration einer Grundfläche, die ursprüngliche und die reihweise Vertheilung von ihr abgeleitet ist

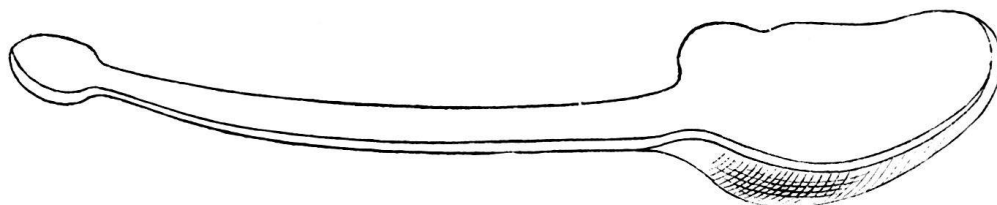
⁶) Vgl. Monum. dell' Inst. 1855 tav. 14, S. 58, Monum. I, tav. 45: Montfaucon, Ant. expl. III, Pl. 62, Suppl. II, 1.

Zürich, Ende September 1875.

K. DILTHEY.

271.

Geräthe aus Hirschhorn.



Bei den neulichen Nachgrabungen in der Station Sutz im Bielersee fand Herr Benner, Kuntmaler in Paris, das hier abgebildete Hausgeräthe, das in Bezug auf Bearbeitung und Form ein Unicum zu sein scheint. Es hat die Form eines grossen schweren Löffels und ist aus einem Stück Hirschhorn geschnitten oder geraspelt, so dass die Tiefe der Höhlung gerade einer Krümmung des Hirschhorns entspricht. Daher ist denn auch die äussere Fläche fein polirt, sowohl am Stiel als am Löffel; ebenso auch dessen Rand. Der Löffel ist an der Spitze fein abgeschnitten. Hingegen ist der Rand des Stiels wie rauh geraspelt, dessen Innenfläche vom Horngewebe porös und diejenige der Höhlung zeigt flache Furchen. Der Stiel endigt endlich in ein Knöpfchen, ganz ähnlich wie es bei einigen Hirschhornspateln vorkommt.

Das Geräthe ist einstweilen im Museum Schwab in Biel in die Fundstücke der Station Suz eingereiht.

Dr. LANZ.

Die römische Ortschaft Tasgetium am Bodensee.

Nachtrag zu Nr. 242, Heft 2, Jahrgang 1875.

Das römische Bad zu Eschenz bei Stein am Rhein.

Wir freuen uns, den Lesern des „Anzeigers“ eine wesentlich verbesserte Lesung der bei Eschenz gefundenen Inschriften vorlegen zu können. Wir verdanken dieselbe einer Entdeckung des Herrn Charles Morel in Genf, die wir dem „Journal de Genève“ vom 31. Dezember 1875 entnehmen. Herr Charles Morel hat unsere erste Mittheilung zum Gegenstande einer weiteren Prüfung gemacht und durch Vergleichung mit Ptolemäus gefunden, dass in dem abgekürzten Tasc. nicht der Name einer Person, sondern der Name des Vicus selbst, Taxgaetium, zu suchen sei. Wir können diess nicht anders als einen ausserordentlich glücklichen Griff bezeichnen, den der geehrte Kritiker damit gethan hat und gratuliren ihm aufrichtig dazu. Eine nochmalige genaue Prüfung der beiden Inschriften, die wir in mehrfachen Abdrücken besitzen, bestätigte seine Annahme vollständig, doch können wir soviel sagen, dass es für die Auffindung der richtigen Lesung von etwelchem Vorthail war, die Inschrift nicht selbst vor sich zu haben, indem wir gerade durch das Original irregeführt wurden.

Auch uns beschäftigte von Anfang an die Lesung jener Lautgruppe Tasc. am meisten; natürlich kamen wir auch zunächst darauf, den Namen des Vicus, worauf besonders die zweite Inschrift zu führen schien, darin suchen zu müssen; allein die letzte Linie desselben machte uns irre; hier lasen wir posu, dann kam eine Lücke von zwei Buchstaben, wesshalb wir nur posuit ergänzen zu können glaubten. Ebenso fehlte uns in der zweiten Zeile der ersten Inschrift die Bezeichnung Vic., indem wir consumptum vollständig einsetzten und dann keinen Raum mehr übrig hatten. Es zeigt sich nun, dass wir an beiden Orten uns durch den Schein zu irrthümlichen Voraussetzungen hatten verführen lassen. Bei der zweiten Inschrift fehlen allerdings in der dritten Linie noch zwei Buchstaben; allein da Spuren einer vierten verstümmelten Linie sich finden, so brauchte das angefangene Wort nicht auf der dritten Linie ausgeschrieben gewesen zu sein. Einer unserer Abklatsche klärt uns noch näher darüber auf. Während nämlich die andern an Stelle der beiden letzten Buchstaben der dritten Zeile höchstens Spuren von Vertikalstrichen aufweisen, so lässt dieser wenigstens den obern Theil eines E nach dem V und zuletzt noch den Ansatz zum R erkennen, so dass wir also hier wirklich posuerunt lesen müssen. Die Verifikation auf dem Steine selbst wird wohl zu demselben Resultat führen. Die Schlussilbe unt kann ganz weggelassen oder auf der vierten Linie fortgesetzt gewesen sein.

Nicht so entscheidend ist der blosse Augenschein in der ersten Inschrift. Hier ist ganz deutlich zu lesen: COSVMPT; danach konnten wir noch den Anfang zu einem V erkennen und ergänzten COSVMPTVM. Bei dieser Ergänzung hat daneben nichts mehr Platz, und wenn des Cosumptum ausgeschrieben war, so lässt sich das von Herrn Morel eingeschobene VIK. nicht einschieben. Nun werden wir aber nachträglich nach dem T auf einen Punkt aufmerksam, der nicht von blosser Verwitterung herzurühren scheint, und wenn wir diesen als ursprünglich einsetzen so ergibt sich die abgekürzte Schreibung cosumpt (für cosumptum) und in dem folgenden V der Anfang zu VIK, das sich dann ganz gut einfügt, ebenso passt endlich in der dritten Linie der Raum zur Ergänzung von restitu erunt.

Diess zunächst über die formelle Möglichkeit der Lesung des Herrn Morel. Wir können dann nur noch beifügen, dass sich uns dabei noch eine andere formelle Verbesserung aufgedrängt hat, nämlich die, dass nicht Tasc, sondern Tasg (TASG) zu lesen ist und zwar auf beiden Inschriften deutlich erkennbar.

Was nun die materielle Erklärung anbetrifft, so ist also zunächst kein Zweifel, dass dies Tasg. den Namen der Vicani enthält. Auch hat Herr Morel wohl ganz Recht, das Fragment der Inschrift bei Mommsen Insc. conf. Helv. 272, zur Vergleichung herbei zu ziehen, die sich auf die Wiederherstellung der Burg Stein durch Diocletian bezieht, wir werden also auch da nicht TASC, sondern TASG zu lesen haben und die zweite Sylbe jener Inschrift würde also lauten:

(MVRVM) TASG (REFE)C SVMPTV. SVO

Nun aber die Lösung dieses abgekürzten Ortsnamens. Herr Morel hat dazu den Ptolemäus zu Hülfe genommen, dem er auch seine ganze Entdeckung verdankt. Ptolemäus (cf. Wilberg p. 157) nennt unter den Städten der Rätier und Vindelicier: Ad Rheni fluvii caput (am obern Laufe des Rheins):

Ταξγατίου, lat. Taxgætium, unter der Länge von 29° 50', Breite 46° 15'

Βριγάντιον, lat. Brigantium, „ 30° — , „ 46° —.

Nach diesem

Vicus Eburodunum, Drusomagus, Octodurum.

Von diesen Ortschaften ist nun eine genau festgestellt, nämlich Brigantium, das heutige Bregenz. Von diesem ausgehend suchte man Taxgætium, das sonst nirgends genannt wird, früher auch in der Nähe am Bodensee und rieth auf Lindau, das ansehnliche römische Ueberreste zeigt und daher ziemlich allgemein als das römische Taxgætium galt (vgl. Mannert, Alte Geogr. III, S. 603). Sobald man aber diesen ptolemäischen Namen mit dem abgekürzten Tasg. auf unserer Inschrift zusammenstellt, so kann man die Zusammengehörigkeit nicht von der Hand weisen und gibt sich das letztere sofort als die Abkürzung der erstern zu erkennen. Dass wir auf der Inschrift ein s anstatt ein x bei Ptolemäus haben, darf kein Bedenken erregen; wir brauchen auch nicht anzunehmen, dass bei Ptolemäus eine Verschreibung vorliege. Das Wort ist offenbar keltischen Ursprunges, es kommt in der Form Tasgetius auch als Personennamen vor; Cäsar nennt B. Gall. V, 25, einen Tasgetius, der Führer des gallischen Stammes der Carnuten war. Bei der Umschreibung gallischer Namen in das Lateinische wechselten sehr oft x und s, und so nimmt auch Zeuss (Kelt. Grammatik, 2. Aufl., S. 46. 47) als Nebenform zu diesem Tasgetius Taxgetius an (vgl. Taximagulus, Cæs. V, 22). Sehr wahrscheinlich hat also in unserm Fall Ptolemäus in dem schwer auszusprechenden Taxg. noch eher den fremden Laut erhalten, der dann in der römischen Aussprache einem weichern und fließendern weichen musste. Fragen wir, ob wir Tasgetium oder Tasgætium setzen sollen. Auch diese Laute wechseln sehr oft in gallischen Namen; das breite ae kommt ursprünglich in vielen keltischen Ortsnamen vor, hat aber auch meist unter dem Einflusse der Romanisirung dem e Platz machen müssen. Auch stellt uns „gæt“ offenbar ein zweites gallisches Stammwort neben „Tax“ dar. Wir vermuthen also, dass der keltische Name der Stadt Taxgætium gelautet habe und durch die Römer in Tasgetium umgewandelt worden sei. Davon mögen die Bewohner der Stadt Tasgetienses heissen, wir hätten also in der Inschrift Vicani Tasgetienses zu ergänzen.

Auffallend ist die etwas starke Abkürzung. Dem gewöhnlichen Inschriftenstyl

würde etwa die Abbreviatur Tasgeti. entsprechen. Indessen konnte wohl an Ort und Stelle auch eine aussergewöhnliche Kürzung statthaben, ohne Missverständniss zu veranlassen. Die geographische Fixirung im Verhältniss zu Bregenz stimmt ziemlich genau, so genau, als wir es überhaupt verlangen können; der Ort soll etwas mehr nördlich und westlich als Bregenz liegen, was auf Stein zutrifft.

Wenn wir also die Identität dieser Namen annehmen, so sind damit jedoch nicht alle Schwierigkeiten gelöst. Wir dürfen nun doch den Unterschied zwischen dem Castellum Tasgetium oder dem Murus Tasgetiensis, d. h. dem Festungswerk, wie es auf der Inschrift aus Diocletians Zeit und in den Trümmern erscheint, und dem Vicus Tasgetium, der auf unserer Inschrift steht und bei Ptolemäus genannt wird, nicht ohne Weiteres übersehen. Wir haben in unserm früheren Referat einfach angenommen, dass der Vicus, die Ortschaft Tasgetium, in unmittelbarer Nähe des Bades und neben dem Castell auf Burg Stein am diesseitigen Ufer gelegen habe, und auch Herr Morel scheint sich dem anschliessen. Gegen diese enge Zusammengehörigkeit möchten sich nun aber doch einige Bedenken erheben.

Nach unseren Geographen soll nämlich die Ortschaft Tasgetium zum Gebiet der *Rätier* oder *Vindelicier* gehören. Herr Ch. Morel legt nun auch gerade darauf grosses Gewicht und will desshalb die Grenzen der Rätier weiter nach Westen ausdehnen, als bisher üblich war, indem er bei der angenommenen Lage am diesseitigen Ufer nur an die Zugehörigkeit zu den Rätiern denkt. Allein die übereinstimmenden Berichte der frühern Schriftsteller verbieten, Burg Stein den Rätiern zuzuthellen und diese sich bis zum Abfluss des Rheins an den Untersee ausbreiten zu lassen. Am bestimmtesten zeugt Strabo dagegen. Dieser Schriftsteller lässt sich nämlich über die Grenzverhältnisse am Bodensee, auf die er bei dem Feldzuge des Tiberius im Jahre 15 v. Chr. zu sprechen kommt und worüber er die genaueste Auskunft gibt, folgender Weise aus: Es grenzen an den See auf eine kleine Strecke die Rätier, auf die weitaus grössere die Helvetier und Vindelicier. Danach gestaltet sich auch der Angriff des Tiberius gegen die Vindelicier, vom helvetischen Boden aus, zu einem Seetreffen. Wenn nun aber das vermeintliche Tasgetium bei Burg Stein eine rätische Ortschaft wäre, dann wären die Helvetier nicht nur von dem grössern Theil des Bodensee's sondern vollständig von demselben ausgeschlossen und die Entwicklung jener Kämpfe, die am Bodensee beginnen sollen, wäre unverständlich (vgl. Strabo VII, 1, 5, § 292. Dio. 54, 22). Auch die übrigen Angaben über die Ausdehnung des helvetischen Gebietes bezeichnen als Nordostgrenze den Bodensee.

Man könnte im Weitern noch geltend machen, dass Tasgetium ein gallischer Name ist, der uns also auch bei einem andern Volke Ostgalliens (den Carnuten, im pays Chartrain, Hauptstadt Chartres) begegnet; doch wollen wir dies nicht besonders hervorheben, da ja die Nationalität der Rätier noch streitig ist. Danach also müsste man annehmen, dass Burg Stein noch zum helvetischen Gebiet gehört habe.

Wie sollen wir uns nun mit den Angaben des Ptolemäus zurecht finden? Es sind zunächst zwei Wege möglich. Entweder müssen wir bei demselben einen Irrthum annehmen. Gerade in der ethnographischen Vertheilung der von ihm angeführten Lokalitäten macht er die grössten Verstösse, wie er dann z. B. Aventicum und Noviodunum den Sequanern zutheilt und den Helvetiern bloss Ganodurum und Forum Tiberii überlässt. Ein ähnliches Versehen könnte ihm also auch hier mit

Tasgetium passirt sein. Indessen gibt es doch wieder Momente, welche darauf hinweisen könnten, dass in der römischen Zeit in der Nähe von Stein die Grenze durchgegangen ist, vor Allem die Nachbarschaft von Pfyn, Ad Fines.

Nicht weniger nahe läge aber auch ein anderer Ausweg, nämlich der, die Ortschaft Tasgetium, die Ptolemäus allgemein in's Gebiet der Vindelicier und Rätier versetzt, nicht den Rätiern, sondern den *Vindelicier* zuzutheilen, welchen ja auch das daneben genannte Brigantium angehört. Dann aber müssten wir dieselbe zugleich auf das rechte Ufer versetzen und also annehmen, dass wie heute und seit Menschengedenken Stadt und Burg Stein einander gegenüber liegen, so auch in römischer Zeit die eigentliche Ortschaft Tasgetium jenseits des Rheins gestanden und das gegenüber erbaute Castell davon den Namen erhalten habe.

Allein diese Annahme wäre nur zu halten, wenn wir auch Spuren einer römischen Ansiedlung auf dem rechten Ufer hätten. Dies ist jedoch nicht der Fall, trotzdem dass auf dem Boden und in der Umgebung der Stadt Stein eifrig danach gesucht wurde. Allen Bemühungen, die insbesondere auch Hr. Dr. F. Keller darauf verwandte, ist es nicht gelungen, auch nur einen einzigen römischen Ziegel jenseits des Rheins zu entdecken. Diese Lösung werden wir daher von vorneherein preisgeben und die Ortschaft Tasgetium neben das Castell auf das linke Ufer setzen müssen.

Nun bliebe noch ein Weg übrig, um die Angaben Strabo's und der Uebrigen mit Ptolemäus zu vereinigen, nämlich wenn wir annehmen, dass die ursprünglichen Landesgrenzen, wie sie vor der Unterwerfung Rätien's bestanden und von Strabo geschildert werden, in der späteren Provincialeintheilung dahin abgeändert wurden, dass man das Bodenseegebiet vollständig der Provinz Rätien zutheilte, also Tasgetium aus einer helvetischen zu einer rätischen Ortschaft machte.

Wie sollen wir uns nun entscheiden? Sollen wir bloss Strabo oder bloss Ptolemäus Recht geben oder beide vereinen? Ich glaube, das letztere möchte in dem angedeuteten Sinn am ehesten anzunehmen sein.

Wir sind begierig, allfällige weitere Gründe zu hören, die Herrn Morel zur Annahme des rätischen Ursprungs bestimmen; wir sind ihm für jede Korrektur dankbar, möchten ihm aber empfehlen, sich über solchen antiquarischen Fragen nicht allzuviel zu ereifern. Wir arbeiten nicht im Interesse schriftstellerischer Eitelkeit oder patriotischer Empfindsamkeit, sondern allein im Interesse der Sache. Wir werden uns daher auch nicht abhalten lassen, mit Nächstem die Polemik über Nyon einer ausführlichen Prüfung zu unterziehen.

Wir geben nun zum Schlusse noch die bereinigten Inschriften mit sammt der Uebersetzung, die wohl keiner weitem Erklärung bedarf.

- | | |
|---------------------------------------|-----------------------------------------------|
| 1) BALNEVM· V[ET]VSTA(te) | Dieses Bad, das durch Alter |
| COSVMT(um) V[IK-](ani) TASG(etienses) | zerfallen war, haben die Gemeindsgenossen von |
| | Tasgetium |
| A· SOLO· RESTITVER(unt) | von Grund aus wieder hergestellt. |
| CVR·(antibus) CAR·(o) CA A | Es besorgten den Bau Carus Ca..... |
| ET· FL·(avio) ADIECTO· QV(into) | und Flavius Adjectus, Quintus |
| AVREL·(io) CELSO· E· CILTI.. | Aurelius Celsus und Cilt.. |
| | des Ciltus Sohn |
| 2) DEAE· FOR | Der Göttin For- |
| TVNE· VIK·(ani) TA | tuna haben die Gemeindsgenossen von Tasgetium |
| SG·(etienses) POSVER | (diesen Altar) gesetzt. |

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

III. Canton Bern.

Münchenwyler. Ehem. Cluniacenserpriorat bei Murten. Von der im XII. oder zu Anfang des XIII. Jahrhunderts erbauten Klosterkirche existiren noch das ca. M. 21 lange und M. 5,80 tiefe Querschiff sammt dem Vierungsthurme und das vor der Mitte desselben gelegene Altarhaus, ein Rechteck von ca. M. 6,50 Tiefe zu M. 6 Breite. Sämmtliche Räume sind verbaut, das Erdgeschoss zu Kellern und Magazinen, die oberen Etagen zu herrschaftlichen Wohnräumen eingerichtet, doch sind noch überall die rundbogigen Kreuzgewölbe erhalten, die in gleicher Höhe diese Theile bedecken. Als Träger der Schildbögen dienen schwache rechtwinkelige Vorlagen, zwischen denen der Dienst für die Diagonalrippe eine die Tiefe des Winkels ausfüllende Schräge bildet. Die Kämpfer sind nicht mehr vorhanden, die Rippen und Schildbögen aus dem Viereck mit abgeschrägten Kanten gebildet. Die Stelle der Basen vertritt ein einfacher rechtwinkliger Sockel. Ueber den ehemaligen Abschluss dieser östlichen Theile ist der modernen Anbauten wegen nicht mehr zu entscheiden, nur die Schlussfronte (Nordseite) des nördlichen Querflügels hat am Aeusseren ihren ursprünglichen Schmuck bewahrt: ein Gurtgesimse bezeichnet das Auflager des glatten Giebels, darunter ist die Mauer in ihrer ganzen Höhe durch zwei rundbogige Blenden gegliedert, die von schmalen Eckstreifen und einem mittleren Pilaster mit schmiegenförmigen Gesimsen getragen werden. Der Westseite des Querschiffes schloss sich das dreischiffige Langhaus an. Die Abseiten waren, wie sich aus der vermauerten Arcade an der Westseite des nördlichen Querflügels ergibt, mit rundbogigen (Kreuz-?) Gewölben bedeckt. Ueber dem Hauptschiff scheint sich eine Tonne gewölbt zu haben, von Quergurten unterfangen, die von Halbsäulen getragen wurden. Zwei solcher Dienste sind noch vorhanden, die Dreiviertelssäulen, welche zu Seiten des westlichen Vierungsbogens die vorspringenden Winkel zwischen diesem und den viereckigen, zur Aufnahme der Archivolten bestimmten Vorlagen füllen. Sie ruhen auf attischen Basen ohne Eckblätter, von denen diejenige zur Linken auf dem Boden, die andere dagegen erst in beträchtlicher Höhe auf einem mit Seecentauren und Blattornamenten prächtig verzierten Gesimse römischer Herkunft anhebt. Die Kapitäle zeigen denselben wildphantastischen Stil wie diejenigen in der Stiftskirche von Payerne, sie sind, das Eine mit barbarischen Blattornamenten, Vögeln und menschlichen Figuren geschmückt, das Andere zeigt eine rohe Nachahmung der korinthischen Form. Bedeutend tiefer setzen die zur Aufnahme der Archivolten bestimmten Halbpfeiler ab. Ein schmuckloses, schmiegenförmiges Gesimse bezeichnet das Auflager der Archivolten, die (rund- oder spitzbogig?) eine auffallend starke Ueberhöhung zeigten. Der ganze Aussenbau, mit Ausnahme des aus Backsteinen gemauerten obersten Thurmgeschosses und der aus grösseren Quadern zugerichteten Ecken, Halbpfeiler und Dreiviertelssäulen, ist aus Spolien von Aventicum aufgeführt, aus kleinen kubischen Quäderchen, wie solche ebenfalls zum Bau der Abteikirche von Payerne und der Kirche von Domdidier dienten. **R.**

Pruntrut (S. 343 oben) lies: S. Germain statt S. Gervais.

Riggisberg. Viereckiger, schmuckloser Kirchthurm, an der Ostseite gekuppelte Rundbogenfenster. **R.**

Riggisberg. Ehem. Cluniacenserstift. Von der muthmasslich im XII. Jahrhundert erbauten Kirche sind noch der nördliche Querflügel und die Ostfronten der Vierung und des südlichen Kreuzarmes in einer inneren Länge von ca. M. 24,50 erhalten. Beide Querflügel waren östlich in ihrer ganzen Breite mit rundbogigen Arcaden gegen zwei vorliegende Kapellen geöffnet, von denen die Reste der Scheidewände und die Ansätze von Kreuzgewölben noch vorhanden sind. Letztere ohne Rippen und Schildbögen, ruhten auf doppelt rechtwinkelig gegliederten Eckdiensten mit verschiedenartig gebildeten Gesimsen und Kapitälern von roher Arbeit. Ohne Zweifel war jede dieser Kapellen, gleich dem mittlern Altarhause, mit einer halbrunden Apsis versehen, so dass die Anlage dieser östlichen Theile derjenigen der Stiftskirche von Payerne entsprach. Vier kreuzförmige

Pfeiler in Abständen von ca. 5 M., durch rundbogige, doppelt rechtwinkelig profilirte Gurten verbunden, begrenzen die Vierung. Reste spätgotischer Malereien, die hier über den Gurtbögen zu sehen sind, deuten darauf hin, dass das Kreuzmittel noch höher als die Querflügel, etwa mit einer Kuppel überwölbt war. Die Gesimse, welche die Vierungspfeiler bekronen, sind verschiedenartig gebildet, an der nordwestlichen Ecke trifft in demselben Winkel eine Hohlkehle mit einem Karniesse zusammen, während das Kämpfergesimse des nordöstlichen Pfeilers aus einer einfachen, mit streng romanischen Blattornamenten verzierten Platte besteht. Der noch erhaltene nördliche Querflügel ist 8 M. lang und 6,50 M. tief. Eine rundbogige Arcade vermittelte den Durchgang zu dem westlich vorliegenden Seitenschiff, daneben öffnete sich eine kleine Pforte in's Freie. Der ganze Bau ist mit einem rundbogigen M. 8,80 hohen Tonnengewölbe bedeckt, das an der Schlusswand und in der Mitte von einfach rechtwinkelig gebildeten Gurten unterfangen ist. Beide setzen an der Ost- und Westwand consolatig ab. Dazwischen, unter dem Beginn des Gewölbes, öffnet sich vorwärts und rückwärts in jedem Joche ein kleines Rundfenster. Zu ebener Erde führten zwei rundbogige Arcaden in die östlich vorliegenden Kapellen, die der Vierung zunächst befindliche ca. M. 5,50 hoch und 3,05 breit, die nördlich folgende schmaler und M. 2,10 hoch; hier wie dort wölbt sich der Bogen ohne Vermittelung eines Gesimses unmittelbar aus den Wandpfosten ein. Die nördliche Schlusswand enthält drei Rundbogenfenster, von denen das untere von Dreiviertelssäulen flankirt ist. Am Aeusseren sind die Ecken von Pilastern begleitet, über denen ein Rundbogenfries, mit Lilien ausgefüllt, die Schräge des Giebels begleitet und das Auflager des Daches auf den Langseiten bezeichnet. Die Wände sind nachlässig aus Bruchsteinen gemauert, die Pfeiler aus unregelmässigen Schichten von hohen Quadern und dünnen Läufern. **R.**

Scherzligen bei Thun. Das einschiffige Langhaus, von dem hohen gothischen Chore durch eine Wand getrennt, ist flach gedeckt, M. 7,95 breit, 15,60 lang und 5,90 hoch. An der N.- und S.-Seite ca. 4 M. über dem Boden die alten bloss M. 0,85 hohen und in der lichten Oeffnung nur 0,17 weiten Rundbogenfensterchen. Das Aeusserere und das Innere bieten durchaus kein Interesse dar. **R.**

Seedorf bei Aarberg. Uralte in etwas rohem Stile ausgeführte Kirche mit rundbogigen Fenstern und Thüren. Das Schiff mit einer schmucklosen, wahrscheinlich späteren Holzdiele bedeckt. Thurm an der Westseite des Langhauses (Mittheilung des Hrn. Pfr. Bölsterli in Cordast).

Spiez am Thunersee. Kirche von uralter Stiftung. Schon im J. 763 wird hier einer Basilika gedacht (Lütolf, Glaubensboten I, S. 59). Dis Hauptmaasse der jetzigen, wahrscheinlich im XII. Jahrhundert erbauten Kirche bei Rahm, Gesch. d. bild. Künste in der Schweiz, S. 159, n. Dreischiffige Pfeilerbasilika. Vor jedem Schiffe mit gleicher Flucht mit demselben ein viereckiges Altarhaus mit halbrunder Apsis. Ueber dem mittleren, seitwärts abgeschlossenen wölbt sich eine rundbogige Tonne. Die Tiefe dieses Raumes beträgt M. 3,10, die Breite 5,80, die der Hauptapsis 4,50. Die Nebenkapellen sind mit Kreuzgewölben bedeckt, von denen dasjenige der nördlichen gothische Formen zeigt. Aus derselben Epoche scheinen, trotz ihres barbarischen Stiles, die Thiere und Fratzen zu stammen, welche die Pfosten des nach dem vorliegenden S.-Schiffe sich öffnenden Rundbogens schmücken. Drei Pfeilerpaare trennen die Schiffe, viereckige Stützen ohne Basen, M. 2,95 hoch und mit rohen Schrägen abgedeckt, die selbst der Deckplatten entbehren, sind sie durch ungegliederte Rundbögen verbunden. Die Breite des Hauptschiffes im Lichten beträgt M. 4,70, die der Abseiten M. 2,90. Sämmtliche Schiffe sind mit flachen Dielen bedeckt, von denen die des südlichen (M. 5,15 hoch) und des mittleren aus der gothischen Epoche stammen. Am Hauptschiffe und in der südlichen Chorkapelle sind noch die alten winzigen Rundbogenfenster erhalten. Unter dem mittleren Altarhause und der Apsis befindet sich eine Krypta, zu der eine Treppe von dem nördlichen Nebenchore herunterführt. Leider ist dieselbe nur noch zum Theil erhalten. Sie bestand ursprünglich wohl aus einem viereckigen, durch Säulen oder Pfeiler in mehrere Joche getheilten Vorraume und einer halbrunden Apsis, wurde dann aber derart verengt, dass von der Letzteren nur noch ein Segment erhalten blieb, vor welchem der Rest der Krypta eine schmale, 4,15 M. lange Kammer bildet. Sie ist M. 1,80 hoch und mit einem flachbögigen Tonnengewölbe bedeckt, das M. 0,75 über dem Fussboden anhebt. Ein kleines, in der Mitte der Apsis angebrachtes Rundbogenfensterchen erhellt diesen Raum, der gegenwärtig als Gemeindearchiv benutzt wird. Das Aeusserere der Kirche ist schmucklos und grösstentheils modernisirt bis auf den Chor und die Westfronte. Letztere zeigt am Hochbau des Mittelschiffes eine dreitheilige Gliederung mit schmalen Wandstreifen und (nicht mehr vorhandenen) Rundbögen. Die drei Apsiden sind mit Lesenen und Bogenfriesen geschmückt, unter

denen am Hauptthore paarweise und vereinzelt dieselben eigenthümlichen Nischen wiederkehren, die bereits an der Hauptapsis von Amsoldingen beschrieben wurden. Der in die nordwestliche Ecke des Langhauses eingebaute Thurm scheint, da das Mauerwerk desselben mit dem der anstossenden Theile in keinem Verbande steht, erst nachträglich erbaut worden zu sein. **R.**

Walkringen. Kirchthurm schmucklos, rom. Im obersten Stocke gekuppelte Rundbogenfenster. (Mitgeth. von Herrn Fürsprech Haas in Bern.)

Wimmis. Kirche von einschiffiger Anlage. Das Langhaus flach gedeckt, M. 12 breit und 14,60 lang; im Innern und am Aeusseren absolut kahl. An der Ostseite drei halbrunde Apsiden, die grössere in der Mitte M. 4,90 weit und 5,05 hoch, ohne Vorlagen und Gurtbogen als eine kahle Nische sich öffnend. Von den Nebentribünen ist die südliche vermauert, die nördliche durch eine eiserne Thüre verschlossen. Am Aeussern sind die drei Chöre durch Lesen und Rundbogenfriese gegliedert. Die Fenster viereckig modern. **R.**

IV. Canton Freiburg.

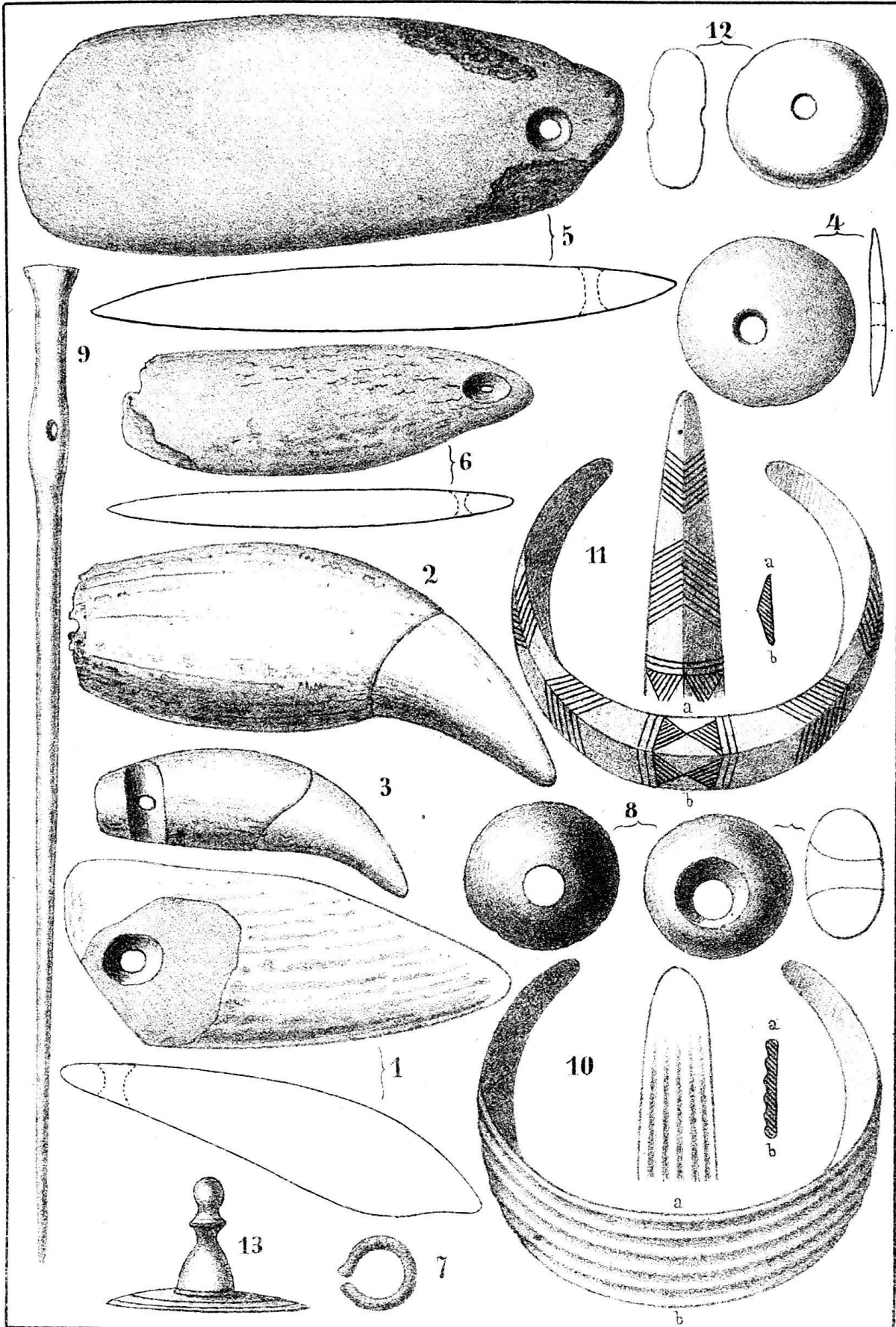
Mottier, Broye-Bezirk. Am Kirchthurm ein zierliches romanisches Fenster. (Mitgeth. von Hrn. Pfarrer Bölsterli in Cordast).

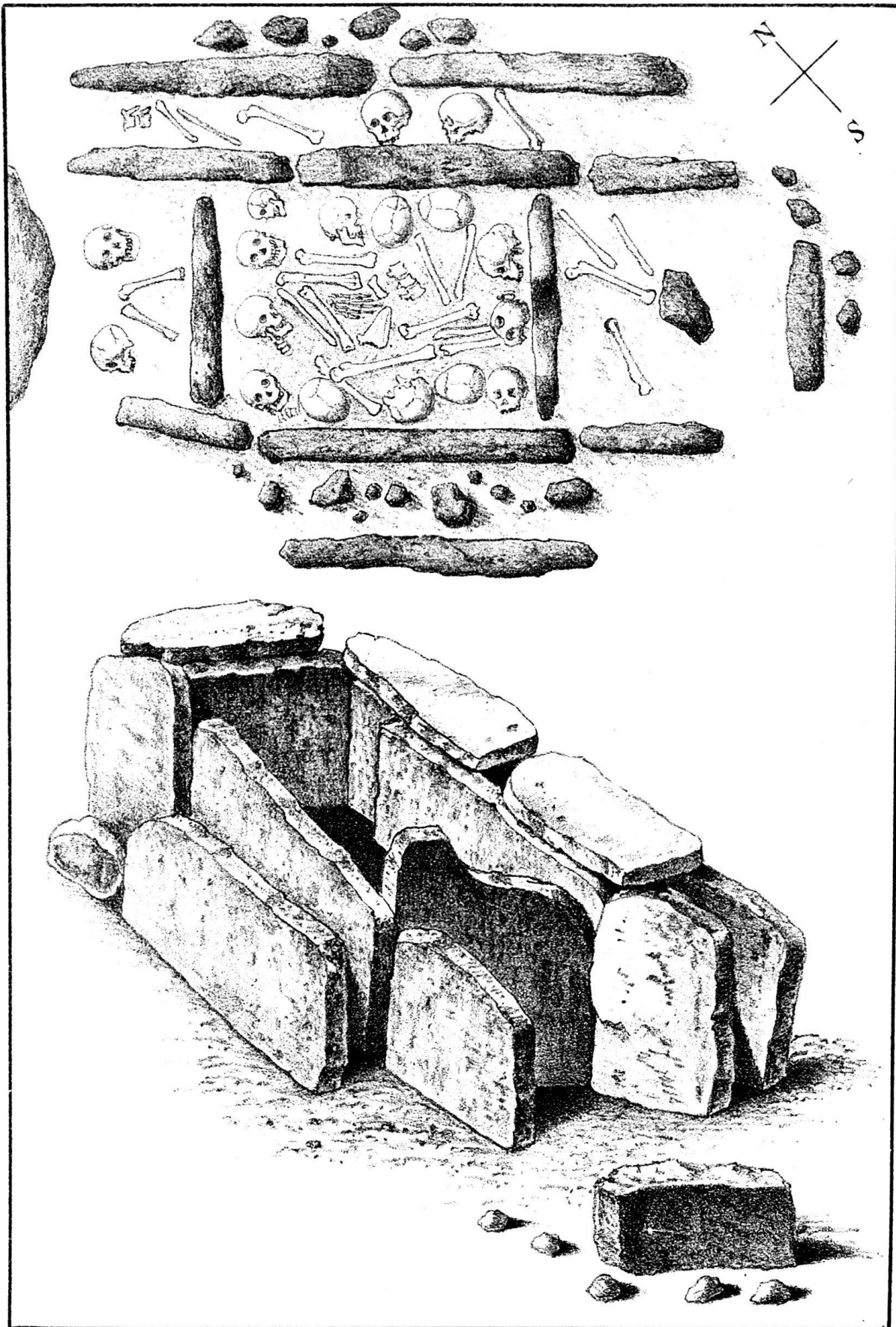
V. Canton Glarus.

Betschwanden, im Linththal. Thurm an der Ostseite der Kirche viereckig und ungegliedert. Zu oberst unter dem Auflager des hohen Satteldaches auf jeder Seite zwei gekuppelte Rundbogenfenster mit breiten ungegliederten Bögen, die gemeinsam von zwei hinter einander gestellten Säulen getragen werden. Basen und Knäufe, welche Letztere durch einen schmucklosen Kämpfer verbunden sind, haben die Form eines Würfelkapitals. Im Erdgeschosse des Thurmes der (ursprünglich wohl flach gedeckte) Chor, ein kurzer viereckiger Raum mit modernen Rund- und Flachbogenfenstern. Nach dem Schiffe ist derselbe durch einen weitgespannten ungegliederten Rundbogen geöffnet. Die jetzige Bedachung besteht aus einem vierkappigen Klostergewölbe. Das Langhaus einschiffig und modernisirt. Früher befand sich in demselben eine 1486 datirte Holzdecke, von der einzelne Reste zum Schmuck der Orgelbühne verwendet worden zu sein scheinen. **R.**

Glarus. Alte Pfarrkirche. Zufolge einer nach dem Brande am 10. Mai 1861 aufgenommenen Photographie waren die flachgedeckten Schiffe durch rundbogige Pfeilerarcaden getrennt, die Abseiten durch Flachbogenfenster und das Hauptschiff durch kleine Rundfenster erhellt. Der Chor war dreiseitig geschlossen, er hatte keine Streben und spitzbogige Fenster ohne Masswerk. An der Westseite, vor dem nördlichen Seitenschiffe, stand der rom. Thurm (Seite 374 oben). (Baugeschichtliche Notizen bei Nüscher, III, S. 527 u. ff.).

Matt, im Sernfthal. Langhaus einschiffig, mit goth. geschnitzter Holzdecke, darauf die Inschrift: Anno Domini 1497, Peter Wisdanner. An der Ostseite der gedrungene schmucklose Thurm, im Erdgeschosse den viereckigen, vielleicht roman. Chor enthaltend, der sich nach dem Schiffe mit einem bloss nach Osten rechtwinkelig profilirten Rundbogen auf schmiegenförmigen Gesimsen öffnet. Das Ganze mit einem rundbogigen Kreuzgewölbe bedeckt, dessen rechtwinkelige Schildbögen und bloss aus Stuck formirten Gräten von plumpen Consolen getragen werden. Die Fenster einfach geschmiegt, theils rund-, theils spitzbogig. **R.**





ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 3.

ZÜRICH.

JULI 1876.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 20 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 274. Geräte aus Kieselstein, von Dr. F. Keller. S. 679. — 275. Schmelztiegel für Kupfer aus der Steinzeit, von Dr. F. Keller. S. 680. — 276. Riemen aus Birkenrinde, von Dr. F. Keller. S. 682. — 277. Bronzefunde im thurgauischen Torfmoore, von Burkhard Ræber. S. 683. — 278. Die „Alte Burg“ bei Bülach, von Utzinger. S. 684. — 279. Rätischer Helm, von Dr. F. Keller. S. 686. — 280. Grabhügel zu Lunkhofen, von Dr. F. Keller. S. 689. — 281. Römische Inschrift von Brugg, von J. Amiet, Advokat. S. 690. — 282. Alamannischer Begräbnissplatz in Ermatingen, von Dr. F. Keller. S. 691. — 283. Nochmals Tasgætium, von Ch. Morel. S. 695. — 284. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn. S. 695.

274.

Geräte aus Kieselstein.

Zu der nicht geringen Zahl von Alterthumsgegenständen, die sich ernstlich jeder Deutung widersetzen, gehören auch diejenigen, von deren Form wir dem Leser durch Zeichnung und Beschreibung einen Begriff zu geben versuchen wollen. Man denke sich einen rundlichen oder länglichen auf zwei entgegengesetzten Seiten glatten Feldstein von weisslicher oder röthlichgelber Farbe, aus Kiesel bestehend und im Gewicht von 1—1½ Kilogramm. Steine von dieser Gestalt und Form finden sich zu Hunderten und Tausenden unter den Geschieben, womit die Betten der Flüsse belegt und unsere Thäler erfüllt sind. An den fraglichen Steinen ist nicht die mindeste Bearbeitung zu bemerken, mit Ausnahme eines trichterförmigen Loches, das ungefähr in der Mitte der Breitfläche angebracht ist und dem zuweilen ein ähnliches Loch auf der entgegengesetzten Seite entspricht. Die Wandung dieser konischen Löcher, deren Durchmesser am Rande zwischen 25 und 60 Millimeter beträgt und deren Tiefe von 15 bis zu 40 Millimeter ansteigt, ist in der Regel spiegelglatt und zeigt eine Reihe konzentrischer Ringe, ganz ähnlich denjenigen, welche man an den durchbohrten Beilen der Pfahlbauten beobachtet. Wie aber bei diesen letztern die Durchbohrung mittelst eines hohlen Cylinders aus Knochen, Horn oder Holz und unter Anwendung von Quarzsand stattfand (siehe Anzeiger S. 139, Tafel XII), so benutzte man bei unsern Steinen einen massiven Bohrer aus einem der angeführten Stoffe, der unter einem starken Drucke mit grosser Schnelligkeit der Umdrehung und mittelst reichlichen Zusatzes von Quarzsand und Wasser in

den Stein eindrang. Zu bemerken ist, dass im Verlaufe der Arbeit der Bohrzapfen sich an Länge und Dicke verminderte, gleich dem Cylinder bei den Steinbeildurchbohrungen, und dass zuweilen zur Seite des Bohrloches eingeritzte konzentrische Linien wahrgenommen werden, welche auf einen breiten Bohrer mit hervortretendem Zapfen hinweisen (Siehe Taf. VIII, Fig. 1—6).

Auffallend ist, dass der Bohrer nicht immer ganz senkrecht auf die Steinfläche gestellt war und seine Stellung zuweilen änderte, so dass in demselben Loche verschiedene seitliche Anbohrungen sich zeigen.

Hatte das Bohrloch eine gewisse Tiefe erreicht, so wurde der Stein umgewendet oder neben dem ersten Loche ein zweites begonnen (Fig. 7).

Merkwürdiger Weise findet sich unter den Steingeräthen unserer Sammlung ein walzenförmiger, gegen $\frac{3}{4}$ Kilogramm schwerer Quarzstein, welcher an einem Ende gewölbt, ebenfalls mit konzentrischen Streifen versehen und spiegelglatt abgerieben ist, so dass man glauben möchte, er habe in einer solchen Vertiefung, wie die eben beschriebenen, seinen Schliff erhalten (Fig. 8).

Wir haben etwa ein halbes Dutzend solcher Steine, die im Kanton Zürich, Aargau und Baselland gefunden worden sind, vor uns, nebst ein paar Exemplaren aus dem Kanton Solothurn, die uns mein Freund, Herr J. Amiet, Advokat, in Solothurn, schenkte, ferner einige Stücke, die Herr Zumbrunn-Hindermann uns zur Einsicht zuzusenden die Gefälligkeit hatte. Ohne Zweifel ist die Zahl derselben sehr gross und doch ist bis jetzt unsers Wissens dieser Geräthe nirgends Erwähnung geschehen.

Aus welcher Zeit dieselben herrühren, wie sie entstanden, wozu sie gebraucht wurden, ist bis jetzt ein vollkommenes Räthsel geblieben. Die meiste Wahrscheinlichkeit, rücksichtlich ihrer Bestimmung, hat, wie uns vorkommt, die Vermuthung, dass diese Geräthschaften aus der sogenannten Steinzeit herkommen und zum Apparate der Durchbohrung der Steinbeile gedient haben. Hiernach hätte der Stein, in den man vorher für diesen Zweck das nöthige Loch gebohrt, als oberer Stützpunkt für den Bohrer gedient (siehe Taf. VIII, Fig. 9) und wäre von einem der an der Operation des Bohrens beschäftigten Arbeiter festgehalten worden, während zwei andere Arbeiter den Bohrer vermittelst einer Schnur in rotirende Bewegung versetzten. Der Stein hätte zugleich durch sein Gewicht die Wirkung des Bohrens vermehrt (S. Anzeiger 1870, Art. 48).

F. KELLER.

275.

Schmelztiegel für Kupfer aus der Steinzeit.

Zu den Fragen, die in den letzten Decennien von den Archäologen mit viel Eifer erörtert worden sind, gehört auch diejenige, ob in Europa auf die Steinperiode die Bronzeperiode gefolgt, oder ob zwischen diese beiden Perioden eine *Kupferzeit* einzuschieben sei.

Die Anhänger der Kupfertheorie berufen sich auf den Umstand, dass, nahezu in allen Ländern Europas, Geräthschaften von höchst einfacher Form aus reinem Kupfer, wie z. B. Beile ohne Lappen oder andere Zuthaten, Nadeln u. dgl., ferner Klumpen von unvermischem Kupfer, die offenbar zu einer Schmelzstätte

gehörten, gefunden worden seien. Dass diese Kupferperiode nur kurze Zeit gedauert habe, müsse zugegeben werden, da die Zahl der Kupfergeräthe eine relativ geringe sei und die Benutzung des Kupfers, wie gesagt, sich auf Dinge der einfachsten Form beschränken.

Die Gegner dieser Theorie behaupten, dass die Kenntniss der Metalle nicht europäischen Ursprungs sei, sondern aus dem Oriente stamme, und dass Bronze schon im Anfange ihres Auftretens als Bronze und nicht in ihren Bestandtheilen, Kupfer und Zinn, sich über die europäischen Länder verbreitet habe. Erst später hätten wahrscheinlich die europäischen Völker sich die Mischungstheile der Bronze aus europäischen Bezugsquellen zu verschaffen gelernt und die Zusammensetzung der beiden Stoffe bei Anfertigung von Geräthen vorgenommen. Indessen sei die Reinheit des Kupfers in den meisten Fällen nur eine Täuschung, da immer etwas Zinn, wenn auch nur ein Minimum, vorhanden und das Ausbleiben dieses Metalls nur dem Umstande zuzuschreiben sei, dass wegen allzugrosser Nachfrage oder wegen Handelsstörung das nöthige Zinn zeitweise nicht erhältlich gewesen.

Schreiber dieser Zeilen hat zuerst in seinem vierten Berichte über Pfahlbauten S. 24 (Taf. III, Fig. 23) und dann einlässlicher im sechsten Bericht S. 250 (Taf. III, Fig. 3—7) auf eine Reihe von Gegenständen aufmerksam gemacht, welche über das erste Erscheinen des Kupfers in Mitteleuropa Licht zu verbreiten geeignet sind. Diese Gegenstände, von denen der erste von Herrn Messikommer im Jahr 1860 in den Pfahlbauten des Torfmoors von Robenhausen und später eine Mehrzahl eben daselbst, sowie ganz neulich mehrere in der Pfahlbauansiedlung des Sumpfsees zu Niederwyl bei Frauenfeld entdeckt wurden, sind eigentliche *Schmelztiegel* von der Form einer Schöpfkelle (s. Abbildg. auf Taf. IX, Fig. 1 u. 2), welche etwa ein ganzes oder halbes Trinkglas Wasser aufnehmen können. Diese Gefässe sind unten flach oder mit zwei länglichen Erhöhungen versehen, wie der Boden eines sogenannten Schlitthafens und an einer der Langseiten in einen Stiel ausgehend, der offenbar als Handhabe zum Herausziehen des Geräthes aus der Glut und Ausgiessen des geschmolzenen Metalles gedient hat. Sie wurden folglich beim Gebrauche auf eine flache Unterlage gestellt. Der Stoff, aus welchem die Geschirre bestehen, ist gewöhnlicher Lehm, der reichlich — und dieser Umstand ist bemerkenswerth — mit zerhackten Grashalmen vermischt ist.

So wie uns diese Geräthe zukommen, haben alle Exemplare einen bläulichen Ueberzug mit Ausnahme derjenigen Stellen, welche durch die Hitze aufgelockert ein bimssteinartiges Aussehen erhielten. Dieser Ueberzug ist nichts anderes, als Schlacke reinen Kupfers, auch finden sich bei ein paar Exemplaren, an den breiten Rändern der Tiegel senfkorn-grosse Klümpchen reinen metallischen Kupfers. Die Geschirre sind demnach wirkliche Schmelztiegel, die einer grossen Hitze ausgesetzt gewesen waren und so viel geschmolzenes reines Kupfer enthalten hatten, dass damit ein kleines Geräthe, z. B. ein kleines Beil gegossen werden konnte. Wirklich sind auch im Revier dieser Gussstätten einige in unserer Sammlung aufbewahrten Beile primitivster Art (siehe Fig. 3 u. 4) und nach der im hiesigen Polytechnikum von Herrn Abel Cournault vorgenommenen Analyse aus *reinem* Kupfer bestehend aufgefunden worden.

Es darf nicht unerwähnt bleiben, dass ausser diesen an den Tiegeln haftenden Kupferpartieen, weder in dem Pfahlbau von Robenhausen, noch in demjenigen von

Niederwyl ungeachtet der seit vielen Jahren stattgehabten, umfassenden Ausgrabungen die geringste Spur von Kupfer oder Bronze zum Vorschein gekommen ist und dass diese beiden Niederlassungen ihr Ende erreichten, ehe eine Spur von Bronze der dortigen Bevölkerung bekannt wurde.

Man wird uns daher kaum eines Irrthums zeihen, wenn wir in diesen Tiegeln Zeugnisse der ersten Versuche des Kupfergusses erblicken. Reines Kupfererz in kleine Stückchen zermalmt wurde einem heftigen Feuer, oder besser gesagt, einem in passender Vorrichtung aufgehäuften Holzkohlenstoss ausgesetzt und geschmolzen. Die Vermengung des Thons mit Gehäcksel für die Darstellung der Tiegel deutet auf vorausgegangene Erfahrung in der Bereitung dieser Geräthe, die Kleinheit derselben aber spricht für geringe Fortschritte in der Schmelzkunst.

Die Herkunft des Kupfers auszumitteln, ist unmöglich. Eine Menge Gegenstände in unserer Sammlung beweisen einerseits, dass die Bewohner der Steinzeit-Pfahlbauten durch Handelsverkehr in den Besitz einer Menge ausländischer Dinge gelangt waren, wie z. B. des Bernsteins, des Nephrits und grösserer Feuersteinlamellen, und anderseits, dass dieselben die Thäler und Berge ihres Landes nach allen Richtungen durchstreiften und durchforschten, um für ihre Hauswirthschaft und anderweitige Thätigkeit brauchbare Stoffe zu gewinnen. Um nur ein Beispiel zu erwähnen, so ist der nächste Ort, wo das vielbenutzte Erdpech zu finden war, das Val Travers im Jura. Wir haben als Möglichkeit hingestellt, dass das Kupfererz vom Mürtschenstock am Walenstadersee, wo im 14. Jahrhundert und vor ein paar Decennien wieder auf Kupfer gebaut wurde, hergekommen sei.

Mit Bezug auf die Anfangs erwähnte Frage, geht, nach unserm Dafürhalten, aus den obigen Daten mit Bestimmtheit das Factum hervor, dass am Ende der Steinzeitpfahlbauten, eine wenn auch nur kurze Zeit dauernde Kupferperiode wirklich existirt hat.

Da Geräthschaften aus reinem Kupfer in den Donauländern nicht selten sind, so befindet sich in dem Programme des internationalen Congresses für Anthropologie und Archäologie, der am 4. September zu Buda-Pest zusammentritt, die zu diskutirende Frage aufgestellt: *Est-ce qu'on peut admettre un âge de cuivre, et quelles sont les formes caractéristiques des objets de cuivre trouvés jusqu' à présent?* Wir werden nicht ermangeln unsern Lesern mitzutheilen, ob diese Frage durch die Versammlung zu Pest zum Entscheid gebracht worden ist.

F. KELLER.

Riemen aus Birkenrinde.

In keiner Beziehung trifft die Vergleichung der Pfahlbautenbewohner mit den Barbaren der Südseeinseln, mit denen sie oft und nicht ohne Grund zusammengestellt werden, so sehr zu, wie in der Eigenschaft alle Stoffe in der Natur, die man für hauswirthschaftliche Zwecke benutzen konnte, aufzufinden und gehörig zu verwenden. Wir haben in den „Mittheilungen“ unseres Vereins und im „Anzeiger für Alterthumskunde“ oftmals Gelegenheit gehabt, Beweise für obige Behauptung anzuführen und namentlich betont, mit welcher Geschicklichkeit unsere ältesten

Seeanwohner verstanden, aus Schilf, aus den Halmen verschiedener Gräser, aus Ruthen, aus dem Bast der Bäume u. s. w. theils Schnüre und Stricke zum Binden, theils Körbe und anderes Flechtwerk der mannigfaltigsten Art zu verfertigen. Ein Beispiel eigenthümlicher Verwendung eines Pflanzenstoffes hat in diesen Tagen Herr Messikommer aus der Sumpfsee-Ansiedlung von Niederwyl zu Tage gefördert. Dieser Gegenstand ist ein Bruchstück eines aus Birkenrinde bestehenden Riemens, der mit ebenso viel technischem Geschick, als Geschmack hergestellt ist.

Ein 90 Mm. breiter Streifen von Birkenrinde ist in der Mitte gefaltet und da wo die Enden aufeinanderliegen, in Zickzacklinien zusammengenäht. Das Fragment, das wir von einem solchen Riemen besitzen, gibt uns über die Länge desselben keinen Aufschluss, aber zeigt uns die Vereinigung von zwei Streifen zu einem verlängerten Riemen. Die Arbeit, wie sie aus dem Bilde bei Tafel VIII, Fig. 10 u. 11 sichtbar wird, ist so sauber und kunstgerecht, wie von einem gelernten Sattler, ausgeführt. Der Gebrauch solcher Riemen ist nicht bekannt.

Die eben angeführte Naht zeigt uns, wie sehr bei den Pfahlbauleuten die Zickzacklinie beliebt war, da sie überall, wo es sich um Verzierung handelte, auf Stein, Holz, Thon u. s. w. angebracht war.

Wir verweisen auf den Artikel 143, Seite 375 des „Anzeigers“, wo eine ebenfalls aus Birkenrinde verfertigte, im Zickzack zugeschnittene Verzierung auf einem Thongeschirr zu sehen ist.

Was die Verwendung der Birkenrinde im Mittelalter betrifft, so erinnern wir an die Belegung der ältesten aus Hornstücken konstruirten Armbrustbögen mit Birkenrinde.

F. KELLER.

277.

Bronzefunde in thurgauischen Torfmooren.

Meine Pfahlbautendeckungen in Heimenlachen und Krähenried liessen mich vermuthen, es möchten andere ähnliche Lokalitäten ebenfalls solche Ansiedlungen bergen. Es blieb aber die Untersuchung einer Anzahl von Torfsümpfen in dieser Beziehung resultatlos. Immerhin machte ich einerseits selbst Funde und brachte anderseits solche in Erfahrung, die ein allgemeines Interesse verdienen.

Das Torfmoor im „Bol“ bei Märweil, dasjenige zwischen Fliegenegg und Eisenegg bei Tobel und jenes zwischen Hagenweil und Wuppenau weisen keine Spuren vorhistorischer Bevölkerung auf, doch werden bei Hagenweil und Eisenegg oft Hirschgeweihe aus dem Torfe gegraben. An letzterem Orte war es mir sogar vergönnt, Stücke eines Elengeweihs in einem frischen Torfstiche aufzuheben, auch sollen hier oft metallene Geräthe zum Vorschein kommen, ob aus vorhistorischer Zeit ist unverbürgt.

In *Heimenlachen*, um zu den Bronzegeräthen überzugehen, fand man 1 Meter tief unter der Oberfläche, jedoch ziemlich über der Kulturschichte aus der Steinzeit, eine Lanzenspitze. Sie misst der Länge nach 15 Cm., ist 2,5 Cm. breit und verjüngt sich nach vorn in eine etwas stumpfe Spitze. Hinten ist sie von zwei runden Löchern durchbohrt, in denen ebenfalls bronzene Nietnägeln stecken, womit das Instrument in einen gespaltenen Holzschaft befestigt wurde. Die beiden Seiten

der Lanze sind ziemlich scharf und das Blatt zeigt gegen die Mitte zu der Länge nach eine Verstärkung. Eine solche Waffe fand wohl bei der Jagd und bei feindlichen Angriffen ihre Verwendung. Das Stück steht mit den früher beschriebenen Geräthen dieser Station in keiner Beziehung. Dass diese Bronze mehrere Fuss über der aus der frühesten Zeit stammenden Fundschicht vereinzelt vorkam, lässt auf ihr zufälliges Vorhandensein schliessen.

Ungefähr eine Stunde südlich von Heimenlachen, bei dem Dorfe *Riet* dehnt sich längs der Eisenbahnlinie ein bedeutendes Torfmoor aus, das bis nach Ennetaach und Hessenreuti reicht. Ich legte auf seine Durchforschung wegen der Nachbarschaft mit der oben genannten Pfahlbaustation einen besondern Werth. Durchschnittlich hat man hier den Torf noch nicht tiefer als 1,5 M. ausgebeutet, ist aber dabei auf keine eigentliche Ansiedlung gestossen, wohl aber auf einige Bronzengegenstände. Ein Schüsselchen aus diesem Stoff ging leider verloren, ein zweiter Gegenstand gelangte in meinen Besitz. Es ist eine Axt ganz gleich derjenigen, die im „Anzeiger für schweizer. Alterthumskunde“ 1869, Taf. I, Fig. 9 abgebildet vorliegt. Ihre Länge beträgt 15 Centim. und das Gewicht 320 Gramme. Eigenthümlicher Weise fand man sie in einem eichenen Strunk derart eingetrieben, dass die Herausnahme Mühe verursachte.

Zwischen den Dörfern *Affeltrangen* und *Lommis* befindet sich ein Torfmoor, in dem man eine sehr schöne 26 Centim. lange und an der Schneide 5 Centim. breite Bronzeaxt gefunden hat, welche sich in allen Theilen durch ihre Vollendung auszeichnet. Die Lappen an den Seiten sind nur wenig umgebogen, so dass ein ziemlich dicker Stiel von derselben aufgenommen werden konnte. Zudem zeigt die Axt einen kleinen Ansatz mit Loch, welcher zu besserer Befestigung an den Schaft mittelst einer Schnur diente.

Die Axt von *Uetwylen* bei Altenklingen zeigt eine etwas rohe Ausarbeitung. Ihre Länge beträgt 16 und ihre Breite 6,5 Centimeter. Sie gleicht in der Form der Axt von *Riet*, ist aber breiter, dicker und unförmlicher.

Von den beschriebenen Bronzen befinden sich zwei Stück auf der Bibliothek in Frauenfeld und eines in meiner Sammlung. Bei meinen Wanderungen im Thurgau vernahm ich, dass Trödler den einheimischen Sammlungen manche interessante Stücke entfremdet haben, die sich unserer Betrachtung entziehen.

BURKHARD RAEER.

Die „Alte Burg“ bei Bülach.

Diese theils von der Natur, theils von menschlicher Hand interessant geformte Stelle hat durch die gegenwärtig im Bau begriffene Eisenbahnbaute Winterthur-Koblentz solche Veränderungen erlitten, dass ihre bis vor wenige Monate bestandene Anlage der Geschichte aufzuzeichnen am Platze sein wird. Gerade derjenige Theil, auf dem sie zugänglich, aber eben darum um so mehr verschanzt war, ist durch einen 14 Meter tiefen Einschnitt durchgraben und so auf diesem Punkte Wall und Graben weggeschnitten.

Es ist diese Gegend, man darf wohl sagen, so reich an künstlichen Erdwerken,

dass ihr in kriegerischer Hinsicht eine nicht zu unterschätzende Geschichte zugeschrieben werden darf. Nicht nur das linke Rheinufer trägt auf seinen Höhen, selbst die demselben entfernter in der grossen Ebene und auf Anhöhen, aber günstig gelegene Stellen, bieten eine erhebliche Anzahl von Verschanzungen aus keltischer Zeit, wie wir sie sowohl im Allgemeinen wie einzeln durch Herrn Dr. Ferd. Keller in Zürich in den Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft, Band XVI, Abtheilung II, Heft 3 ganz getreu beschrieben finden. Dort sind sie als Refugien, von Cäsar als Castelle bezeichnet und dienten als Zufluchtsstätten gegen kriegerische Ueberfälle. So finden wir ausser unserer näher zu beschreibenden Stelle auf dem Rheinsberge, auf dem Ebnet, dem Wörndel, bei Bachs, bei Niederhasle, bei Birchweil, Pfungen etc. zu gleichem Zwecke bestimmte Werke Ueber die *alte Burg* nun wurde schon früher eine Skizze in den „Anzeiger“ gewünscht, solche aber verschoben in der Hoffnung, der Bahnbau könnte irgend etwas zu Tage fördern, das der Aufzeichnung würdig gewesen wäre. Allein rein nichts zeigte sich, obschon die neue Böschung sich bis auf die Höhe der Burg erstreckt. Schon dieses, und dass die Geschichte gar nichts von der Burg aufzuweisen vermag, bürgen dafür, dass dieselbe spätestens keltisches Werk sei, zumal in nicht grosser Entfernung an der Strasse ein keltischer Grabhügel sich befand und weiter westlich durch den Bahnbau, im sog. Zelgli, in einem wohl an offenem Feuer gebrannten Topfe ein bronzenener Schmuck, bestehend in Armringen und Haarnadeln, ausgehoben wurde.

Nehmen wir Blatt X der zürch. topographischen Karte zur Hand, so finden wir nördlich von Bülach „das Bülacher Hard“, dessen nordwestliches Ende „in Buchen“ heisst. Diese Fläche hat eine Höhe von circa 425 Meter über Meer und streckt sich in zickzackartigen Vorsprüngen in das etwa 35 Meter tiefer liegende Gebiet der in vielen Krümmungen und bedeutendem Gefälle dem Rheine zufließenden Glatt hinaus. Der grösste dieser Vorsprünge, der auf dem höchsten Punkte 435 Meter hat, also nicht nur vorspringt, sondern noch 10 Meter über seine höchste Umgebung oder von der Thalsole aus 45 Meter oder 150 Fuss sich erhebt, finden wir als „Alte Burg“ im Volksmunde, in Glattfelden und Eglisau „Schlösslibuk“, im Kirchenurbar von Bülach als „Mangoldsburg“ bezeichnet. Diese beiden Benennungen gaben der Vermuthung, man könnte hier mit einem alamannischen Werke zu thun haben, etwelchen Raum. Die Beschaffenheit desselben, sowie gänzlicher Mangel an Spuren von baulichen Einrichtungen lenkten aber wieder ganz davon ab. Der Name Mangoldsburg dürfte seine Entstehung einem andern blossen Zufall verdanken.

Es zeigte nämlich in dem Jahre 1562 und 1568 der Dekan des Regensberger Kapitels der Synode an, wie in Bülach, Oberglatt, Glattfelden, Embrach ein heidnisch Fest der Mangold, ein unflätig Spiel, getrieben wurde und verlangte beide Male von der Regierung Abhülfe. Was diese gethan hat, ist unbekannt; aber leicht möglich wäre es, dass das Spiel seines Charakters wegen sich auf diese abgelegene Stelle zurückgezogen und deshalb die Burg vorübergehend den Namen „Mangoldsburg“ erhalten hätte, die ihr bei der bald (1599) erfolgten Anfertigung des neuen Kirchenurbars als nähere Bezeichnung gegeben worden wäre. Mit ihrem Ursprung hat dieser Name jedenfalls nichts zu schaffen.

Der Hügel selbst, dessen Höhe wir bereits angegeben haben, ist eine 450 Fuss lange Spitze und wird am Fusse ihres südlich sehr steilen, mit verkrüppeltem Laubholz überwachsenen Abhanges von einem hart neben der Glatt liegenden Bewässerungs-

graben bespült. Süd- und Westseite sind abgerieselte Nagelfluh, aus welcher die ganze Umgebung besteht und in welche eine von der in der Thalsole liegenden Wiesen (— Heerenwiesen, die zum Theil der Kirche zinspflichtig waren, Herrenwiesen, wie sie in Glattfelden, als am Schösslibuk liegend, bezeichnet werden) um die Burg herum auf die Ebene führende Strasse sich zog, welche durch den Bahnbau eingeht. Von der abschüssigen Stelle im Westen, zog auf der Nordseite dem Hügel nach bis wieder zur unzugänglichen Stelle, im Osten ein 25 Fuss weiter und 350 Fuss langer Graben, dem nach Aussen ein 22 Fuss breiter und 10 Fuss hoher Wall und ferner ein zweiter etwa 6 Fuss tiefer liegender, 500 Fuss langer Graben folgte, von dessen Aushub ein zweiter, wenn auch nur unbedeutender Wall gebildet wurde. In halber Höhe des Hügel ist eine etwas verrutschte Terrasse. Ob dieselbe als ein Weg oder eher als Mittel, um von der Ebene aus die Ersteigung zu erschweren, angelegt war, ist nicht bestimmt zu erkennen. Der Hügel ist somit zur Hälfte unzugänglich, zur Hälfte verschanzt. Gegen Westen läuft derselbe in einen spitzen Grat aus, auf dem sich nur ein schmaler Fussweg in eine von der Glatt umflossene Wiesenfläche zieht. Diese Fläche „im grauen Stein“ kann somit als Bestandtheil der Burg betrachtet werden. Das Plateau des Hügel erreicht eine Breite von circa 90 Fuss, senkt sich dann in einem Gefälle von 60 bis 70 % gegen den Burggraben ab und hält ungefähr in der Mitte einen 7 Fuss hohen und 40 Fuss breiten runden Hügel, auf welchem die Ingenieure der Nordostbahn ein einfaches Pavillon erstellt haben.

Wie im Eingange bemerkt, ist die Burg im Osten abgeschnitten und steht nun nicht mehr als Zunge, sondern als ganz isolirter, 14 Meter höher gewordener, also 24 Meter über die Bahnlinie sich erhebender Burghügel da, dem zwar zur Stunde ein passender Zugang mangelt. Von Bülach aus gelangt man auf angenehmem Wege, ungefähr in einer guten halben Stunde, an ihren Fuss und wenn die Ersteigung dann auch etwas mühevoll ist, so sind die Abwechslung im Spaziergange, das schöne Wiesenthal und auf der Burg die freundliche Aussicht sehr lohnend, auch andere Punkte in der Nähe interessant und die neue Bahnstation Glattfelden höchstens 10 Minuten entfernt. Der Besuch der Burg wird somit mit Eröffnung der Bahnlinie Bülach-Eglisau sehr erleichtert.

Schliesslich bemerken wir bei diesem Anlasse, dass im Einschnitte vor dem Dettenbergtunnel neben Ueberresten von Pferdgeschirr eine Pflugschaar und ein Handmühlestein in der Tiefe von 10 Fuss ausgegraben wurden.

UTZINGER.

Rätischer Helm.

Ueber die Nationalität und Sprache der Rätier sind die Ethnologen und Alterthumsforscher von jeher ungleicher Ansicht gewesen und auch gegenwärtig noch ist die Frage nicht zur Entscheidung gebracht, ob die ursprünglichen Bewohner des Nordabhangs der rätischen Alpen etruskischer oder keltischer Abstammung gewesen seien. Desto nothwendiger ist es, die Gegenstände aus der Vorzeit, welche von Zeit zu Zeit dem Boden enthoben werden, zu Rathe zu ziehen und zu unter-

suchen, ob dieselben in Form und Auszierung den Charakter der einen oder andern der genannten Völkerschaften an sich tragen. Leider hat gerade das Rheinthäl mit seinen Seitenthälern von den Quellen bis zum Bodensee, sowie auch das Hochthäl des Inns, sich bis jetzt der Alterthumsforschung keineswegs günstig erwiesen und die Gegenstände, die man zum Zweck der Vergleichung heranziehen könnte, sind in sehr kleiner Anzahl vorhanden. Indessen geht aus der Prüfung der vorliegenden Fundgegenstände deutlich hervor, dass in dieser Gegend eine Vermischung etruskischer und keltischer Elemente sich vorfindet, wobei freilich nicht zu verschweigen ist, dass die zur erstern Classe gehörigen Fundstücke als importirte Gegenstände betrachtet werden können.

In letzter Zeit hat das von Herrn Ständerath Dr. P. C. von Planta gegründete und durch seine Bemühung schön aufblühende rätische Museum zu Chur eine werthvolle Bereicherung erhalten, welche geeignet ist, über die vorliegende Frage einiges Licht zu verbreiten.

Es ist diess ein Helm, der am steilen Abhänge zwischen dem Dorfe Igis und den Ruinen der hochgelegenen Burg Falkenstein vor etwa 16 Jahren, beim Ausgraben einer Tanne, gefunden und neulich von Herrn Hauptmann Constantin von Jecklin dem Museum in Chur geschenkt wurde. Der Fundort ist glücklicher Weise trockener Sandboden, daher die vortreffliche Erhaltung des Stückes (Taf. X, Fig. 1—5).

Der Helm wiegt etwa 1969 Gramm, hat an der Basis elliptische Form, einen Umfang von 64 Centimeter mit einem $2\frac{1}{2}$ Centimeter breiten horizontal vorstehenden Rand oder Schirmdach und ist mit dem 25 Mill^m hohen Kamme, cresta, über der konisch aufsteigenden Spitze $21\frac{1}{2}$ Centimeter hoch. Der Helm besteht aus Einem Stück Bronze, ist ursprünglich gegossen und durch Hämmern in seine jetzige Gestalt gebracht worden — eine Arbeit, die von grosser Kunstfertigkeit in Behandlung der Bronze zeugt, da die Dicke der Wände nicht mehr als 1—2 Mill^m beträgt. Dass der Helm inwendig mit Tuch oder Leder ausgelegt war, beweist ein mit Hacken versehenes 2 Centimeter breites Band, das am Rande des Helmes befestigt war. Längs dem Kamme und zwischen einem Wulste und dem Rande des Helmes läuft als Ornament ein zierliches Band hin, das mittelst einer mechanischen Vorrichtung hergestellt wurde.

Wie dieser Helm an den Ort, wo er zum Vorschein kam, gelangte, ist räthselhaft. Herr von Planta hat an der Fundstelle vor Kurzem nachgraben lassen, aber nichts erhalten als Hirschknochen nebst Asche und angebrannten Steinen. Ob eine Zusammengehörigkeit dieser Dinge und des Helmes anzunehmen sei, ist nicht zu ermitteln. An ein Grab ist schwerlich zu denken, da neben dem Helme nichts anderes von Bewaffnung oder Geräthschaften gefunden wurde.

Gewiss ist, dass ein Helm von dieser merkwürdigen Form in unserm Lande bis jetzt noch nicht zum Vorschein gekommen und wir wissen nicht, ob wir ihn als ein einheimisches oder eingebrachtes Produkt zu betrachten haben. In dieser Ungewissheit haben wir uns an zwei berühmte Alterthumsforscher des Auslandes gewendet, nämlich an den Grafen Gio. Gozzadini zu Bologna, den ersten Kenner des etruskischen Alterthums, und an Herrn Alex. Bertrand, Direktor des grossen Museums keltischer Alterthümer im Schlosse St. Germain, unweit Paris, und denselben die Frage vorgelegt, ob Helme von diesem eigenthümlichen Charakter schon in Italien unter dem Nachlasse der etruskischen Bevölkerung oder im Gebiete der gallischen

Stämme gefunden worden seien, ob je nach dem Entscheide dieser Frage der Helm, dessen Entstehen auf helvetischem Boden sehr zweifelhaft sei, als ein aus Süd oder West eingewandertes Waffenstück erklärt werden müsse. Dass die Ansichten der genannten Autoritäten nicht mit einander übereinstimmen, ist aus den nachfolgenden Zeilen zu ersehen.

Antwort des Grafen Gozzadini.

Tit.

— — Sie wünschen meine Ansicht über die Herkunft des zu Igis gefundenen Helmes, von dem ich eine genaue Zeichnung erhalten habe, zu vernehmen. — Ich erlaube mir desshalb, Sie auf den Helm aufmerksam zu machen, der von Micali in den Monumenti inediti pl. LIII, von Giovanelli in den Antichità rezio-etrusche pl. III, von Schio in den Iscrizioni ed altri monumenti reto-euganei pl. I und von Fabretti im Glossarium italicum pl. VI bekannt gemacht worden ist.

Dieser Helm, der nach Giovanelli im Tyrol und nach Micali und Schio in Steiermark (Styrien) gefunden wurde und im kaiserlichen Museum zu Wien aufbewahrt wird, hat namentlich an seinem untern sehr charakteristischen Theil so grosse Aehnlichkeit mit demjenigen von Igis, dass man annehmen darf, beide Helme gehören derselben Epoche an und rühren von demselben Volke her. Zudem bemerkt man auf dem Helme aus Tyrol oder Steiermark (Styrien) eine Inschrift mit Buchstaben von gleichem Charakter mit denjenigen auf den euganeischen Inschriften und auf rätischen Monumenten, folglich einer Art Schrift, die der etruskischen ähnlich und mit ihr stammverwandt ist. Es scheint mir daher, dass man Ihren Helm mit allem Recht euganeisch oder vielmehr rätisch und im allgemeinen auch etruskisch nennen könnte und zwar um so eher, als die Gegend, wo der Helm zum Vorschein kam, von Rätiern bewohnt wurde.

Bologna, 22. November 1875.

Antwort des Herrn Alex. Bertrand.

Tit.

— — Der Gypsabguss des Helmes von Igis, den Sie mir vor Kurzem überschickten, hat mich sehr gefreut. Sie wünschen meine Ansicht über die Herkunft desselben zu vernehmen. Was mich betrifft, so stehe ich nicht an, denselben als keltisch zu erklären. Ihn für römisch zu halten, kann, wie ich denke, niemandem einfallen. Man könnte ihn allenfalls mit Bezug auf den Fundort als etruskisch ausgeben, aber man müsste dann das Etruskerthum von Oberitalien in ihm erkennen, das auffallend mit dem Keltischen verschmilzt. Ich ziehe vor, wie eben bemerkt, denselben einfach als ein keltisches Stück zu betrachten. Alle Helme von ähnlicher Form, die ich kenne, stammen aus transalpinischen Gegenden oder aus dem transpadanischen Gebiete her. Wir besitzen im Museum von St. Germain in Original oder Abguss neun keltische oder gallische Helme, von denen sieben mit einer Cresta versehen sind. Wenn Sie den prachtvollen Helm von Salzburg, der allgemein den Donau-Kelten zugeschrieben wird, hinzurechnen, so werden Sie sich überzeugen, dass grosse Wahrscheinlichkeit vorhanden ist, der aus Bronze getriebene, mit Kamm

versehene und in den Alpen oder im Norden derselben gefundene Helm sei keltischen Ursprungs.

Château de St-Germain, 20 Novembre 1875.

Durch die obigen Gutachten ist mithin die Frage betreffend die Herkunft des Helmes noch nicht genügend beantwortet und die Entscheidung derselben muss weiterer Forschung überlassen bleiben.

F. KELLER.

Grabhügel zu Lunkhofen.

Der Artikel Nr. 71 auf S. 189 des „Anzeigers“ gibt unter dem Titel: „Die Grabhügelbestattung in der Schweiz“, dem Freunde des celtischen Alterthums einen Begriff von der Vertheilung, Form, Konstruktion und dem Inhalte dieser Monumente, die an der Zahl von etwa anderthalb Hunderttausenden sich über Süddeutschland, die Schweiz und mehrere Departements des westlichen Frankreichs verbreiten und in der letztgenannten Gegend ihr Maximum erreichen. — In der Schweiz ziehen sie über die Hügel und Thäler des ebenen Landestheiles, vom Bodensee bis zum Genfersee; sie halten sich aber durchaus fern vom Gebirge der inneren Schweiz und bleiben auffallender Weise in den Thälern des Rheins und des Rhodans gänzlich aus. Obwohl sie gewöhnlich nur einzeln oder paarweise, oder in kleinen Gruppen neben einander vorkommen, gibt es doch einige Punkte, wo sie in grosser Zahl beisammenstehen. Einer dieser Punkte liegt in der Schweiz und zwar im Reuss-thale, am südwestlichen Abhang eines Berges oberhalb des Dorfes Unterlunkhofen.

In der Gemeindswaldung dieses Dorfes befinden sich vierzig Grabhügel von sehr verschiedener Höhe, indem sich der niedrigste nur 3—4', der höchste aber 25' über dem Boden erhebt. Da bekanntlich den in diesen Hügeln bestatteten Leichen sehr häufig Grabgeschenke der verschiedensten Art beigegeben sind, wie Schmucksachen, hauswirthschaftliches Geräthe, Thongeschirre, Waffen etc., kurz eine Menge Gegenstände, die uns mit der Lebensweise, der Industrie, der äussern Erscheinung des Volkes und sogar mit den Handelsverbindungen desselben bekannt machen, so hatten schon vor längerer Zeit theils Privatpersonen, theils Vereine es unternommen einzelne dieser Hügel im Interesse der Wissenschaft abzudecken. So wurde z. B. im Jahr 1865 unter der Leitung des Herrn Prof. Rochholz in Aarau der höchste dieser Hügel mit grösster Sorgfalt geöffnet und von diesem Geschichtsforscher in der „Argovia“, B. V, S. 219 ausführlich beschrieben. Es war ein Brandhügel, dessen Inhalt vergleichungsweise wenig Interesse darbot. Später entschloss sich der beste Kenner keltischer und römischer Alterthümer im Aargau, Herr Pfarrer Urech in Aarau, einige weitere Hügel zu untersuchen. Ich verdanke ihm betreffend das Ergebniss dieser Arbeit nachfolgenden kurzen Bericht:

— — — „Was mich bei diesen Hügeln besonders interessirte, ist die Umstellung derselben mit einem Steinkranz, dessen einzelne Steine meist sehr gross sind und dicht neben einander stehen. Oft ist ein zweiter Kranz 4—5' vom ersten entfernt und innerhalb desselben ein dritter, sogar ein vierter zu erkennen.

Ich nahm zuerst zwei niedere Hügel in Angriff, die sich aber geradezu als inhaltslos erwiesen, indem sie ausser der Asche eines verbrannten Leichnams nichts Auffallendes enthielten und hierauf ging ich zu einem der grössern über, der sich ebenfalls als Brandhügel erwies. Im Centrum desselben fanden sich jedoch auf dem natürlichen Boden nachfolgende Gegenstände:

1) Eine Unzahl Scherben von Geschirren verschiedenster Grösse von schwarzer und brauner Farbe und grober Arbeit, und wie sich versteht, aus blosser Hand geformt. Es waren Bruchstücke von offenen Gefässen, die sich bis auf ein einziges Stück nicht vereinigen liessen.

2) Einige Fragmente von Platten, auf welchen die verbrannten Knochen hoch aufgeschichtet lagen und die mit eingeritzten und mit Kreide belegten geometrischen Figuren verziert sind.

3) Ein Topf von schwarzem Thon und eine kleine Schale von brauner Erde.“ — Die neueste Ausgrabung in Lunkhofen unternahm am 20. Mai dieses Jahres der hiesige antiquarische Verein und wählte zu diesem Zwecke das kleinste aller dieser Monumente, ein mit einem Steinkranz umgebenes, kaum 4' hohes und 20' Durchmesser haltendes Hügelgrab. Im Körper desselben fanden sich weder Scherben noch Kohle, dagegen traf man ungefähr in der Mitte auf dem gewachsenen Boden auf ein eingestürztes Gewölbe von Gneiss, unter welchem nebst den Knochen eines verbrannten Menschen, etwa 5 Töpfe von verschiedener Grösse und dabei ein kleines Trinkbecherchen, aber auch nicht die geringste Spur von Bronze oder Eisen zum Vorschein kamen.“ F. KELLER.

281.

Römische Inschrift von Brügg.

In der Nähe von *Brügg* im bernischen Amt Nidau, an der Zihl, bei jenem Bürglen gegenüber liegenden Dorfe, wo man auf der sogenannten ehemaligen *Insel* schon oft römische Alterthümer entdeckte, wurde im Frühlinge 1873 während den Arbeiten am Nidau-Büren-Kanal aus dem hervorgebagerten Schutte eine römische Inschrift hervorgehoben. Schon Haller bemerkt, dass man in dem Bette der Zihl (Tela) bei seichtem Wasser eichene durch das Alter halb versteinerte Pfähle, und schon öfters Pfeilspitzen, Spiesseisen, zerbrochene Schwerter gefunden habe, und dass das Dorf Brügg seinen Namen wohl von jener ehemaligen Brücke erhalten (Helvetien u. d. Römern I. S. 285). Auch *Albert Jahn* (d. Kant. Bern antiq.-topogr. beschr.) erwähnt dieser Funde und anderer dort entdeckter römischer Ueberreste an jener Stelle „in vico Burgulione“ (Bürglen), dessen „piscatoria“ nach dem Lausanner Cartular eine Schenkung Ludwigs des Frommen von 817 „in *insulano* flumine, quod dicitur Tela“ erwähnt. Jene Zihlbrücke bei der „villa de Brucca“ (Urk. 1269) führte den nördlichen Seitenweg des grossen „Hochgesträsses“ (der römischen Heerstrasse zwischen Petinesca und Salodurum) an das linke Zihlufer, welcher Seitenweg nebst der Stelle, wo ehemals die Römerbrücke gestanden, bei Anlass der letzten Kanalbauten deutlich hervortrat. Die auf einer Tafel weissen Jurakalksteines angebrachte Inschrift (Höhe der Tafel 30 centim., Länge derselben

37 centim., Länge der Zeilen 31 centim., Höhe der Buchstaben 3,8'', Raum zwischen den Zeilen 3,6'' lautet:

D · MELISSO
CAPRASIVS
CCA · FILIO

Herr von Fellenberg Sohn, der sich um die Bereicherung des antiquarischen Museums in Bern so viele Verdienste erworben, hatte am 20. Juli 1873 fragliche Inschrift, bald nach deren Auffindung, den zu Brugg versammelten Mitgliedern der historischen Gesellschaft von Bern und den eingeladenen Gästen von Solothurn vorgewiesen. Die aus drei Fragmenten zusammengefügte Inschrift, wovon leider auf der dritten Zeile ein Theil des noch deutlich erkennbaren C fehlt, befindet sich im Berner Museum.

Die Inschrift gehört, nach der Form der Buchstaben zu schliessen, dem ersten Jahrhundert der römischen Kaiserzeit, wahrscheinlich der Blüthezeit Aventicums, an. Nach derselben hätte ein Caprasius . . . cca (Lecca?) den D(ecimus) Melissus, seinem Sohne oder Adoptivsohne den Denkstein gesetzt. Der Ursprung des Namens hängt vielleicht mit dem Inselnamen Capraria (Plin. H. N. III, 6, sect. 12) zusammen. Jene Insel zwischen Etrurien und Corsica nennt *Varro* (R. R. II. 3. 3) Caprasia (a capris feris). Der Name Caprasius könnte auch von der unteritalischen Stadt im Brutti-schen (Tab. Peutling.) entlehnt sein. Ostium Caprasiae heisst ferner auch eine Mündung des Po (Plin. H. N. III, 16, sect. 20).

Der Zuname des Vaters „ . . CCA “ kann wohl nichts anderes heissen als „Lecca“. Lecca (auch Laeca) ist ein bekanntes römisches Cognomen, das z. B. auch der Porcischen Familie angehörte. Einen M. *Lecca* erwähnt Cicero (Cat. I. 4). Wir lesen daher Caprasius Lecca. Der Zuname des Sohnes Decimus, nämlich Melissus mag entweder von dem Namen seiner Mutter oder der Gattin des Caprasius (Melissa) gewählt sein, wie Aehnliches häufig geschah, oder es war der Name eines als Sohn adoptirten Freigelassenen, wie denn auch der Grammatiker und Bibliothekar des Kaisers Augustus *Melissus* ein Freigelassener des Mæcenas war, und sich daher C. Mæcenas Melissus nannte (Sueton. Gramm. 21; Ovid. Pont. IV. 16. 30; Plin. H. N. 28, 6). Auf ähnliche Weise mag sich auf unserm Grabstein der verstorbene C. Caprasius Melissus genannt haben, dem Caprasius Lecca das Denkmal gesetzt. Solothurn, im März 1876.

J. AMIET, Adv.

Alamannischer Begräbnissplatz in Ermatingen.

Obwohl Ammianus Marcellinus an der Expedition des Kaisers Constantins II. gegen die Lentischen Alamannen im Jahr 354 Theil genommen und als Augenzeuge die Treffen, welche in der Nähe des Bodensees stattfanden, schildert, ist es doch an Ort und Stelle fast unmöglich, sich von dem Schauplatze des Kampfes und dem

Hergange der ganzen Begebenheit einen richtigen Begriff zu machen. Wenn er z. B. erzählt, dass die römische Armee an den Ufern des Sees hingezogen und gleich nachher sagt, der Bodensee sei unzugänglich durch die Schauer finsterner Wälder, ausser wo die alte besonnene Thatkraft der Römer einen breiten Heerweg gebahnt habe, so scheint hier ein Widerspruch zu liegen. Es ist nämlich gewiss, dass der von den rätischen Alpen herkommende Weg sich am Einflusse des Rheines in den See oder bei Bregenz theilt. Ein Arm, der nordwärts nach dem Gebiete der Lentischen Alamannen hinführt, berührt nur bei Bregenz den See, um sich gleich nachher wieder von ihm zu entfernen. Länger, aber auch nur eine ganz kurze Strecke verweilt der andere Arm am südlichen Ufer. — Auffallend und in Uebereinstimmung mit der Angabe Ammians ist es, dass sich allein an den beiden Enden des Sees römische Cultur angesiedelt hat und zwar schon im ersten Jahrhundert n. Ch., zur Zeit der Anlegung oder Correction der rätischen Alpenpässe und der Fortführung dieses Strassenzuges theils nach der Donau hin, theils dem Rhein entlang. Oestlich des Sees finden wir nämlich zwei bedeutende Ortschaften, die Festungen Brigantium und Arbor Felix, am untersten Ende des Bodensees aber Tasgætium, mit einem Fort zum Schutze des Rheinüberganges. Die Gründung von Constanz gehört jedenfalls erst in das vierte Jahrhundert. Zwischen den genannten Endpunkten zeigen sich merkwürdiger Weise, man mag noch so eifrig suchen, keinerlei Römerreste, auch keine Spuren von Strassen, deren Lauf überall theils durch ihre Anlage, theils durch kleine oder grössere Niederlassungen, Gehöfte, Herbergen u. dgl. bezeichnet ist. Die Angabe Ammians betreffend die Beschaffenheit der Ufer erhält mithin durch das Resultat der Nachforschung ihre volle Bestätigung.

Dieselben Alamannen, die wegen ihrer wiederholten Einfälle in das rätische Gebiet den Kaiser Constantin zu einem Feldzuge aufforderten, nahmen im Anfange des fünften Jahrhunderts von dem von ihnen oftmals verheerten Gebiete südlich des Bodensees dauernden Besitz und gründeten hier bleibende Niederlassungen. Zeuge dieser Einwanderung sind die aus dem 5. oder 6. Jahrhundert herstammenden alamannischen Begräbnissplätze, welche in neuerer Zeit zu Steckborn und Ermatingen entdeckt wurden. Durch die Gefälligkeit zweier Geschichtsforscher in Ermatingen, der Herren Dr. Nägeli und Notar Mayer, sind wir im Falle, von dem letztgenannten Todtenfeld genaue Notizen mitzutheilen.

Die Entdeckung der ersten Gräber fand im Juli des Jahres 1874 bei Erdarbeiten für den Bahnhof der Eisenbahn statt, die dem See entlang nach Constanz führt. Obwohl im Fortgange der Ausgrabung die Zahl der Gräber bis auf sechzig stieg, ist die Ausdehnung des Todtenfeldes immerhin noch nicht ermittelt, da die Aufdeckungen sich nur so weit erstreckten, als der Plan der anzulegenden Bahn es erheischte.

Die einzelnen Gräber liegen nicht hart an einander, bilden aber, wie es scheint, Gruppen, die möglicher Weise die Angehörigen einer Familie vereinigen. Sie sind ungefähr $1\frac{1}{3}$ Meter tief, ohne Einwandung aus Steintafeln oder Tufsteinstücken, auch mangelt die Deckplatte. Die Bestattung ist mithin der jetzt gebräuchlichen ganz ähnlich, mit dem Unterschiede jedoch, dass der Kopf der Leiche auf einem Steine ruht. Alle Leichen sind so gelegt, dass das Angesicht nach Ost schaut. Die Arme schliessen sich an den Leib an.

Die körperliche Beschaffenheit betreffend fanden sich unter den Bestatteten weder hohe, noch besonders starke Individuen, auch wurden auffallender Weise, nach den Beigaben zu urtheilen, keine Leichen von Frauenspersonen oder Kindern entdeckt. Die Erhaltung der Zähne ist im Allgemeinen eine gute, doch mangeln schadhafte Zähne keineswegs.

Wie wir sehen, ist die Construction der Gräber eine äusserst einfache. Fast bei allen grössern alamannischen Beerdigungsplätzen wurde auf die Behausung der Todten eine gewisse Sorgfalt verwendet und dieselbe gestaltet sich ganz oder theilweise durch rohen Steinbau zu einer festen Kammer. Indessen kommen vereinzelt Gräber oder kleine Gruppen von solchen zerstreut über die nördliche Schweiz in Menge vor, die ebenso einfach angelegt sind und noch dazu aller Beigaben ermangeln.

Was nun die Grabgeschenke betrifft, so sind die Ermatinger Gräber, wenn auch nicht reichlich, wie diejenigen ihrer Stammesgenossen zu Schleithelm, doch keineswegs karg ausgestattet. Leider wurden beim Beginn der Erdarbeiten eine Anzahl Fundstücke von den Arbeitern an Alterthumshändler veräussert und gelangten zum Glück theilweise an das Museum zu Chur. Die Mehrzahl jedoch ist durch die Bemühung des Sectionsingenieurs, Herrn Maiser in Tägerweilen und der eben genannten Herren, in sicherer Verwahr in Ermatingen oder im Museum zu Frauenfeld.

Die den Gräbern enthobenen Beigaben beziehen sich, wie bei allen Todtenstätten dieses Volkes, auf Bewaffnung, auf Bekleidung und persönlichem Schmuck.

Mit Bezug auf die Waffen, so liegen ein Dutzend der allbekannten, schweren, zweischneidigen *Langschwerter* (spathæ) vor uns, von denen eines vom Schwertknopfe bis zur Spitze gemessen über einen Meter misst und deren Breite bei einigen Exemplaren 60–65 Mm. beträgt. Im Gegensatz zu diesen starken Dimensionen ist der Handgriff der Waffe wie bei den Bronzeschwertern oft so schmal, dass eine kräftige Manneshand zwischen Knopf und Wehr kaum Platz hat. Die Scheide dieser Schwerter bestand, wie einige Reste errathen lassen, aus Eichenholz.

An diese Langschwerter schliessen sich etwa zehn *Kurzscherter*, sogenannte Scramasaxen, an, deren Klinge durchschnittlich halb so lang ist, wie bei den vorigen, während ihre Angeln an Länge fast den Klingen gleichkommen und die Haltung und Führung dieser Waffe recht unverständlich machen. Ein Exemplar des Kurzscherter zeigt die ausnahmsweise Länge von 77 Ctm., wovon 30 Ctm. auf die Angel kommen.

Sehr verschieden ist die Form und Länge der Spiesseisen, deren Blatt im Allgemeinen schmal, deren Länge aber, je nach ihrem Gebrauch zum Stoss oder Wurf, sehr verschieden ist. Zu den Seltenheiten ist wohl ein gut erhaltenes Exemplar eines Speereisens mit sehr langer Dülle zu zählen, das eine Länge von 72 Ctm. hat (Taf. XI, Fig. 1). Ein ähnliches, obwohl kürzeres Stück, ist auf Taf. 16 in der Beschreibung der Gräber von Selzen durch Lindenschmit abgebildet.

Von eigenthümlicher Form und bedeutendem Gewicht ist ein Speereisen mit zwei Flügelansätzen an der Dülle, die ohne Zweifel zum Auffangen von Schwertstichen bestimmt waren (Fig. 2).

Zum ersten Mal, unsers Wissens, sind in alamannischen Gräbern diesseits des Rheins Beile aufgefunden worden, die in süddeutschen Gräbern und zu Schleithelm

vorkommen. Die hier gefundenen Exemplare sind zwar der Form nach völlig von einander verschieden. Das eine, Fig. 3, gleicht einigermaßen einer Zimmermanns-Axt und hat ein ovales Schaftloch (siehe Lindenschmidt, Heft II., Taf VII., Fig. 16) und mag als Francisca betrachtet werden. Das andere, Fig. 4, ist von ganz archaischer Gestalt, ohne Schaftloch, aber mit einer viereckigen Dülle versehen, in welche, um das Geräthe als Beil zu gebrauchen, wie bei den Bronzebeilen, ein gekrümmter Halm eingesetzt war. Es ist diese Art Beil in fränkischen Gräbern wohl eine ganz seltene Erscheinung.

Schilder, die aus Holz und Leder bestanden, haben sich begreiflicher Weise nicht erhalten, dagegen sind drei Schildbuckel, umbones, und ein Schildhalter vorhanden. Die erstern haben die gewöhnliche Form, einen Knopf an der Spitze, einen Absatz in der Mitte. Der Schildhalter ist eine 60 Ctm. lange Eisenstange, an beiden Enden in rundliche Lappen ausgehend, welche an den hölzernen Schild angenietet waren.

Messer von gewöhnlicher Form, die so zahlreich in alamannischen Gräbern vorkommen und zuweilen die einzige Grabbescherung bilden, fehlen hier, ohne Zweifel, weil sie durch Oxydation aufgelöst wurden. Dagegen hat man zwei grössere Messer, die man Hirschfänger heissen möchte, aufgehoben. Die Angeln sind flach, breit und bei beiden Exemplaren mit Schalen von Hirschhorn belegt. Beide sind auch zunächst der Klinge mit einer stichplattartigen Vorrichtung versehen.

Von einer *Schere*, von der Art der Schafscheren, ist ein Stück vorhanden.

Gegenstände, die sich auf die Kleidung beziehen, sind:

Gürtelschnallen, vier an der Zahl, von Eisen und ursprünglich mit Fäden und Streifen von Silber belegt, sogenannte Tauschierarbeit, die aber durch Oxydation ganz zerstört sind. Nur die grossen, bronzenen Knöpfe an denselben haben sich erhalten.

Fünf kleinere Schnallen aus Bronze von verschiedener Form und theilweise mit dem wohlbekannten tief eingeschnittenen Geriemsel bedeckt. Auch ein Knopf ist auf dieselbe Weise verziert (Fig. 5 u. 6).

Es fanden sich ferner drei runde durchbrochene Scheiben, die am Gürtel getragen wurden (Fig. 7 u. 8). Eine derselben ist desshalb bemerkenswerth, weil sie ein oft vorkommendes Bandornament einschliesst und daneben in vier Felder eingetheilt ist, in denen die Figuren von Vögeln vorkommen, die nach Art jener ältesten Miniaturen und Stein- und Holzornamenten im nördlichen Europa an den Extremitäten phantastisch verunstaltet sind. Dann eine sogenannte Lederzunge aus Bronze, eine Anzahl bunter Perlen aus Glasfluss, ein goldener Ring von 2 Ctm. Durchmesser, ein römischer Stilus aus Bronze, der wohl als Gewand- oder Haarnadel mag gedient haben (Fig. 9). Zuletzt erwähnen wir noch eines Geräthes, das man in einem alamannischen Grabe kaum erwarten durfte, nämlich ein gut erhaltenes kugelförmiges Vorlegeschloss, wie solche von ähnlicher Construction, doch von verschiedener Form zu Windisch und in andern römischen Ansiedelungen ausgegraben wurden (Fig. 10); endlich ein kleines Bruchstück von einem Kamm, nämlich das Ende eines Steges oder Grates, der zum Zusammenhalten der Tafeln und zur Festigkeit des Ganzen diente. Dieser Gegenstand besteht unzweifelhaft aus Elfenbein.

Was nun die Bestimmung des Alters dieser Gräber betrifft, so bieten die Fundstücke, ihre Form und Beschaffenheit keinen sichern Anhaltspunkt, hier so wenig

als bei der Mehrzahl, oder bei allen alamannischen Todtenfeldern unsers Landes. Da in den Gräbern zu Ermatingen drei römische Kupfermünzen, eine von Nero, eine zweite von Hadrian oder Antoninus Pius und eine dritte von Gratian aufgehoben wurden, von denen die beiden erstern durchbohrt und als Schmuck gedient hatten, die dritte aber ganz war, so sagt die letztgenannte aus, dass diese Gräber nicht älter als die Jahre 367–383 sind. Ob sie aber aus dem fünften oder sechsten Jahrhundert herrühren, lässt sich nicht entscheiden. Eine Andeutung auf christlichen Glauben ist nicht zu entdecken.

F. KELLER.

283.

Nochmals Tasgætium.

In dem Artikel „über die römische Ortschaft Tasgætium am Bodensee“, der im letzten Hefte des „Anzeigers“ erschienen ist, wird wiederholt angeführt, ich habe der betreffenden Ortschaft „römischen Ursprung“ zugeschrieben. Ich habe kein Wort davon gesagt, sondern nur von der Zugehörigkeit zur Provinz Rätien gesprochen. Der Verfasser des Artikels hat übrigens von meinen Ansichten über diese Frage nur durch den kurzen Bericht Kenntniss gehabt, der in einer hiesigen politischen Zeitung erschienen ist, und er hätte besser gethan mit mir eine Polemik nicht anzufangen, ohne meinen Vortrag zu kennen, diess um so mehr, als, wie mir jetzt mitgetheilt wird, der „Anzeiger“ keine polemischen Artikel aufnimmt, und ich also nicht frei bin, ihm an dieser Stelle zu antworten wie ich es wohl mit Recht thun dürfte.

Genf, den 25. April 1876.

CH. MOREL.

284.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VI. Canton Genf.

Genf. Ein ausführliches Referat über die in den Jahren 1850 und 1869 in der Kathedrale St. Peter veranstalteten Ausgrabungen, nach den von Herrn Prof. Dr. Gosse gütigst mitgetheilten Plänen und Aufschlüssen, folgt bei Rahn, Gesch. d. bild. Künste in der Schweiz. p. 782 u. f.

VII. Canton Graubünden.

Alvaschein. Kirche St. Peter von Müstail. (Vide Anz. 1872, S. 395.) Der an der S. W. Ecke angebaute Thurm scheint später als die Kirche errichtet worden zu sein. Es deuten darauf die Reste eines steinernen Glockenstuhles, welche unter der südlichen Schräge des nachträglich erhöhten Ostgiebels vermauert sind und auf eine ähnliche Einrichtung deuten, wie sie an manchen italienischen Kapellen und dem Kirchlein St. Wendelin in Katzis besteht. Näheres über die Wandgemälde im Chor bei Rahn a. a. O. S. 674.

Andest. Der vor dem Chor der 1707 datirten Kirche befindliche Thurm zeigt romanische Formen. Er besteht aus einem kahlen, von wenigen Rundbogenschlitzen durchbrochenen Unterbau, über welchem der obere Theil, drei Stockwerke hoch, beträchtlich ausladet. Die unter dem Spitzhelm befindliche Glockenstube ist einfach gezimmert und mit Brettern verschalt. Von den andern Etagen hat die unterste einfache, die mittlere auf jeder Seite drei gekuppelte Rundbogenfenster, die von einem

Blendcompartimente mit Rundbogenfries umrahmt sind. Die Zwischenstützen sind rechtwinkelige, an den Kanten sorglos abgeschrotete Pfeiler ohne Kapitäle und Basamente. **R.** 1875.

Ardetz (Steinsberg). Ruine der St. Luciuskapelle am Fuss des Schlosses Steinsberg. (Nüscheler I. 130). Kahler, obdachloser Bau, bestehend aus einem M. 7,33 breiten und M. 9,20 langen Schiffe, dem sich östlich die M. 5,45 breite und 3,20 tiefe Apsis anschliesst. Das Ganze aus Bruchsteinen gemauert. Von Ziergliederungen und Malereien keine Spur. In der Apsis, deren eingestürztes Gewölbe aus einem Gusse von Kalk und Steinbrocken bestand, (die Eindrücke des Lehrgerüsts sind jetzt noch sichtbar) fehlte sogar ein Gurtgesimse. Die Schmalfronten des Schiffes sind bis zum Firste des Giebels erhalten. An der S. Langwand nahe der Ost-Ecke ein einfach geschmiegt vier-eckiges Fenster. Der Eingang scheint sich an der Stelle der Bresche befunden zu haben, die an der westlichen Ecke der N. Langseite eingebrochen ist. **R.** 1874.

Berglin. Der Thurm an der S. Seite des Schiffes ist ein schlanker viereck. Bau, kahl und fensterlos bis oben, wo auf jeder Seite erst ein einziges kleines, dann zwei und zu oberst je drei gekuppelte Rundbogenfenster angebracht sind. Bögen ungliedert, runde Theilsäulchen mit Würfelkapitälen ohne Kämpferaufsätze und Wulste. **R.** 1874.

Brigels. St. Eusebius. (Nüscheler 76). Das viereckige Kirchlein ohne Chor, mit einer einfachen gothischen Holzdielen bedeckt, scheint später als der an der N. W. Ecke befindliche Thurm errichtet worden zu sein. Letzterer, mit einem niedrigen Zeltdache, besteht aus einem kahlen Erdgeschoss und vier folgenden Etagen. Diese sind mit Blendcompartimenten gegliedert, aus zwei Kleinbögen und glatten Eckstreifen bestehend. Unter diesen Blenden, in der Breite derselben die einzelnen Stockwerke markirend, jedesmal ein sog. Rollfries. In der obersten Etage auf jeder Seite zwei gekuppelte, in den drei unteren Stockwerken einfache schmale Rundbogenfenster. Rohe Mauerung aus Bruchsteinen, nur die Fensterbögen sind sorgfältiger aus Tufkeilen construiert. **R.** 1873. Ueber die gothischen Wandmalereien im Schiff und den Schnitzaltar Rahn a. a. O. S. 679 u. 745.

Capella. Kirchruine bei Scans im Oberengadin. Ehem. Benedictinerkloster St. Nicolaus. (Nüscheler S. 126). Der Thurm, der N. W. Kante der bis auf die halbe Höhe der Umfassungsmauern zerstörten spätgothischen Kirche vorgebaut, ist sammt dem niedrigen Zeltdache erhalten. Der untere Theil aus unregelmässigen Tufsteinquadern construiert, die sich höher auf die Kanten beschränken, während die übrige Mauerung aus kaum zugehauenen Kalk- und Granitblöcken besteht. Unter der aus offenem Balkenwerk gezimmerten Glockenstube auf jeder Seite ein Rundbogenfenster. Zu ebener Erde an der S. Seite eine viereckige Thüre mit einem halbrunden Bogenfelde, dessen einziger Schmuck aus einem in schwachem Relief gearbeiteten gleichschenkeligen Kreuze besteht. **R.** 1847.

Casti (Schams). Niedriges Kirchlein von sehr schwerfälligem und primitivem Aussehen. Das Schiff, im Innern M. 7,93 lang, 5,60 breit und 3,65 hoch, ist mit einer Balkendiele bedeckt. An der Süd- und Nordseite ein winziges Rundbogenfensterchen. Im Osten eine M. 3,55 breite, halbrunde Apsis ohne Fenster und Gesimse. An der Halbkuppel Reste von alterthümlichen Malereien: der thronende Heiland in einer Mandorla. Gegenüber an der Westseite eine schmucklose rundbogige Pforte. Das Aeusserere, wo die Bruchsteinmauern stellenweise einen fischgrätartigen Verband zeigen, schmucklos bis auf die Apsis, die unter dem Dache mit einem Rundbogenfries bekrönt ist. An der Südseite des Schiffes östlich in gleicher Flucht mit der Schmalfronte ein Thurm von schwerfälligen, gedrungenen Verhältnissen. Unter dem niedrigen Zeltdache auf jeder Seite ein Rundbogenfenster. **R.** 1874.

Celerina. St. Johann. Rahn a. a. O. S. 543.

Churwalden. Eine Abbildung der 1838 abgetragenen Ruine des Frauenklosters St. Maria (Nüscheler 43 u. f.) findet sich in den „fünfzig Ansichten der Schweiz“, herausgegeben von Hch. Keller, Zürich 1821. Die romanischen Bestandtheile der bestehenden Klosterkirche beschränken sich auf die an der S. Seite des Chores gelegene Marienkapelle, wahrscheinlich ein Nebenchor der alten Kirche. Sie besteht aus einem quadratischen Vorraum, bedeckt mit einem rippenlosen rundbogigen Kreuzgewölbe und einer halbrunden, aussen mit Lesenen und Rundbogenfriesen decorirten Apsis. **R.** 1873.

Cludin (Anz. 1872, S. 396) ist verwechselt mit **Clugin**. Kirchlein von gleicher Anlage wie dasjenige von Casti. Das Schiff, mit einer Balkendiele bedeckt, M. 6,63 lang, 4,96 breit und M. 3,45 hoch. An der S. Seite der Thurm von gleicher Form und in gleicher Stellung wie in Casti. Zu oberst auf jeder Seite ein Flachbogenfenster. Im Innern der M. 3,15 breiten Apsis, die hier wiederum jeglicher Gliederung entbehrt, Reste von Malereien: an der Halbkuppel der thronende Christus in

einer Mandorla, umgeben von den Zeichen der Evangelisten. Darunter nochmals der thronende Erlöser (oder die Madonna zwischen den stehenden Gestalten von Aposteln oder Heiligen. Am Aeussern der Apsis ein Rundbogenfries. Der Eingang zum Langhaus (im Westen) ungegliedert rundbogig. Die stichbogigen Fenster des Schiffes sind modern. **R.** 1874.

Dissentis. 1) Die hinter dem Kloster befindliche Muttergotteskirche (Nüscher S. 72) ist der einzige Ueberrest der mittelalterlichen Anlage. Sie besteht aus einem (modernisirten) flachgedeckten Langhause von circa 9 M. Breite und M. 24,50 Länge, nach Osten geöffnet gegen drei halbrunde Apsiden, deren grössere in der Mitte gleich den seitlichen einen Aussenschmuck von Lesenen und Kleinbögen zeigt. 2) Die ausserhalb des Dorfes gelegene Kapelle St. Agatha ist, wiewohl erst 1420, (Nüscher S. 75) in romanischem Style erbaut. Sie besteht aus einem flachgedeckten, einschiffigen Langhause und zwei halbrunden, aussen horizontal hintermauerten Apsiden. An der N. Seite der viereckige Thurm, unten mit einfachen Schlitzfenstern, zu oberst auf jeder Seite mit zwei gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Die Zwischenstützen sind viereckige Pfeilerchen ohne Basen und Kapitäle. **R.** 1873.

Duvin (Lugnetz). Kirche spätgothisch. Der kahle Thurm zeigt in den beiden obersten Etagen auf jeder Seite zwei gekuppelte Rundbogenfenster. Die Bögen sind ungegliedert, die Stützen viereckige Pfeiler ohne Gesimse und Basamente. Unter dem zwiebelförmigen Helme ein durchbrochenes Fries aus pyramidal gegen einander gestellten Steinen gebildet. **R.** 1875.

Ems, bei Chur. 1) St. Johannes Baptista. Die sämtlichen formirten Theile dieser Kirche — auch das rundbogige Westportal — stammen aus spätgothischer Zeit. 2) Das ausserhalb des Dorfes gelegene Kirchlein St. Peter, angeblich die älteste Pfarrkirche, stammt möglicherweise aus romanischer Zeit. Flachgedecktes Schiff von M. 5 Breite und 5,88 Länge mit einer nach aussen in ganzer Breite des Langhauses horizontal hintermauerten Apsis, deren Breite M. 3,63 beträgt. Der an der W. Seite vorgebaute Thurm datirt aus späterer Zeit. **R.** 1873.

Fellers oberhalb Laax im Vorderrheinthal. Der in die S. W. Ecke des modernen (?) Schiffes eingebaute Thurm hat in zwei Geschossen gekuppelte Rundbogenfenster, die oben zu dreien und unten zu zweien von kapitällosen Säulen getragen werden. Unter dem Zeltdache und zwischen den beiden Fensteretagen durchbrochene Friese aus schräg gegen einander gestellten Schieferplatten gebildet. **R.** 1873.

Fidaz bei Flims. Vorderreinthal. S. Simplicius. Alterthümliches Kirchlein. Das mit einer flachen spätgothischen Holzdecke bedeckte Langhaus ist M. 6,98 breit und 10,44 lang. Die fensterlose Nordwand am Aeusseren durch 3 Strebpfeiler verstärkt, die gegenüber befindliche Langseite hat drei inwendig stichbogige und aussen viereckige Fenster. Der westliche Eingang rundbogig. Archivolte und Pfosten, die ohne Vermittelung eines Gesimses in einander übergehen, sind rechtwinkelig ausgekantet. Dieselbe Gliederung zeigt der Chorbogen, mit dem sich die halbrunde, M. 5,88 breite und 2,60 tiefe Apsis öffnet. Ihr Aeusseres, bekrönt mit einer Rollschicht, unter welcher 7 Lesenen durch je 2 Kleinbögen verbunden sind, bietet mit dem überall aus dem zerfallenden Gemäuer emporwuchernden Grün einen sehr malerischen Anblick dar. Der NW. dem Schiffe vorgebaute Thurm ist kahl. Unter der aus Balken gezimmerten Glockenstube, die mit einem achteckigen Zeltdache bedeckt ist, je 2 gekuppelte Rundbogenfenster auf Theilsäulchen ohne Kapitäle. **R.** 1873.

Glaris. Kirchlein mit quadratischem Thurmchor von M. 3,45 Seitenlänge, der gleich dem höheren Schiffe mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt ist. Fenster und Thüren stichbogig. Das Schiff M. 7,10 breit und 9,08 lang. Auf dem ungegliederten, gedrungenen Thurm eine gezimmerte Glockenstube. **R.** 1874.

Ilanz. S. Martin (Anz. 1872, S. 397). Die Kirche datirt aus spätgothischer Zeit, und vermuthlich ebenso der Thurm. Das Nähere bei Rahn a. a. O., S. 540 u. f.

Die Thürme von **Kästris** und **Ladir** bei Ilanz scheinen posthum-romanisch zu sein. **R.** 1873.

Lü. Münsterthal. Kirche XVII. (?) Jahrhundert. Schmuckloser einschiffiger Bau mit polygonem Chor. Der Thurm, mit einem niedrigen Zeltdache bedeckt, hat in zwei Geschossen Spitzbogenfenster, zu oberst einfache, darunter sind sie paarweise auf einem viereckigen Zwischenpfeilerchen gekuppelt. **R.** 1874.

Lüen. Schanfigg. 1048 haben die Gemeindegossen die dortige Kirche S. Zeno gebaut und durch den Bischof Norprectus einweihen lassen. (Schweiz. Urkundenregister, redigirt von Dr. B.

Hidber. Bd. II. Nr. 2855 oder 1342a, S. 500). Die jetzige Kirche ist ein kleines oblonges Gebäude, mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt. Die S. Seite fensterlos, an der S. Seite moderne Flachbogenfenster. Der isolirt neben der N. Seite stehende Thurm ist mit einem alterthümlich aussehenden, ganz aus Stein construirten Zeltdache versehen, unter dem sich auf jeder Seite zwei auf einem kapitällosen Theilsäulchen gekuppelte Rundbogenfenster öffnen. Die Mauerung besteht aus roh gefügten Bruchsteinen. **R.** 1873.

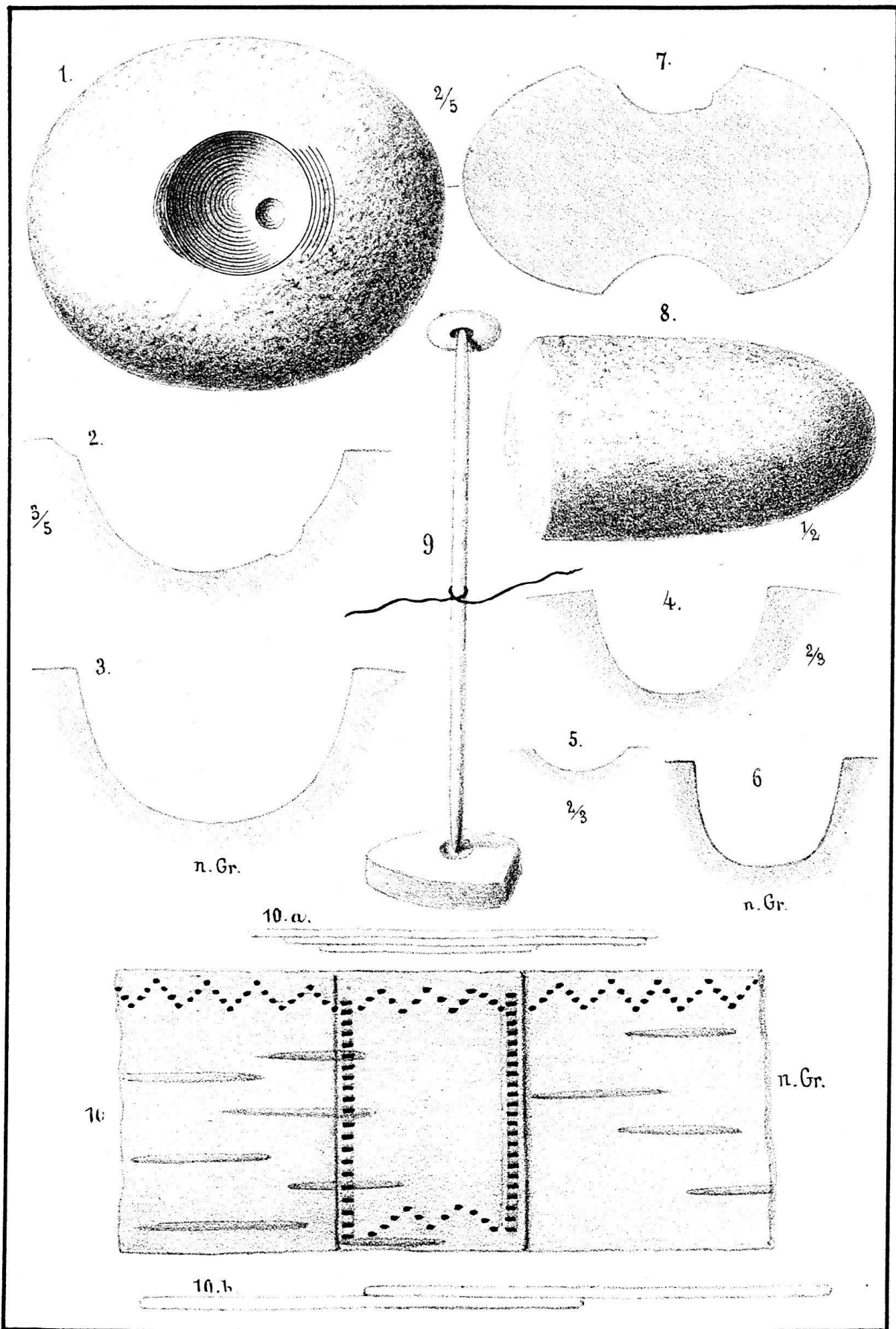
Maladers. Schanfigg. Kirche S. Desiderius. (Nüscheler S. 35). Das einschiffige Langhaus, dem sich in gleicher Breite und annähernd derselben Höhe ein zierlich gewölbter spätgothischer Chorbau anschliesst, stammt aus der roman. Epoche. Dasselbe ist M. 7,68 lang, hat M. 4,15 Scheitelhöhe und besteht aus zwei annähernd quadratischen Jochen, die mit rundbogigen Kreuzgewölben ohne Rippen und Schildbögen bedeckt sind. Die Gräten, die von dem O. u. W. Ende des Langhauses einfach verlaufen, heben in der Mitte auf rechtwinkeligen Diensten an, vor denen eine ebenfalls rechtwinkelige Vorlage (nur diese ist mit einem schmucklosem Gesimse versehen) die ungegliederte Quergurte aufnimmt. An der W. Seite eine rundbogige Thüre mit spätgoth. Profilen, die N. Langwand fensterlos, die gegenüber befindliche mit einem einzigen (modernen) viereckigen Fenster versehen. **R.** 1873.

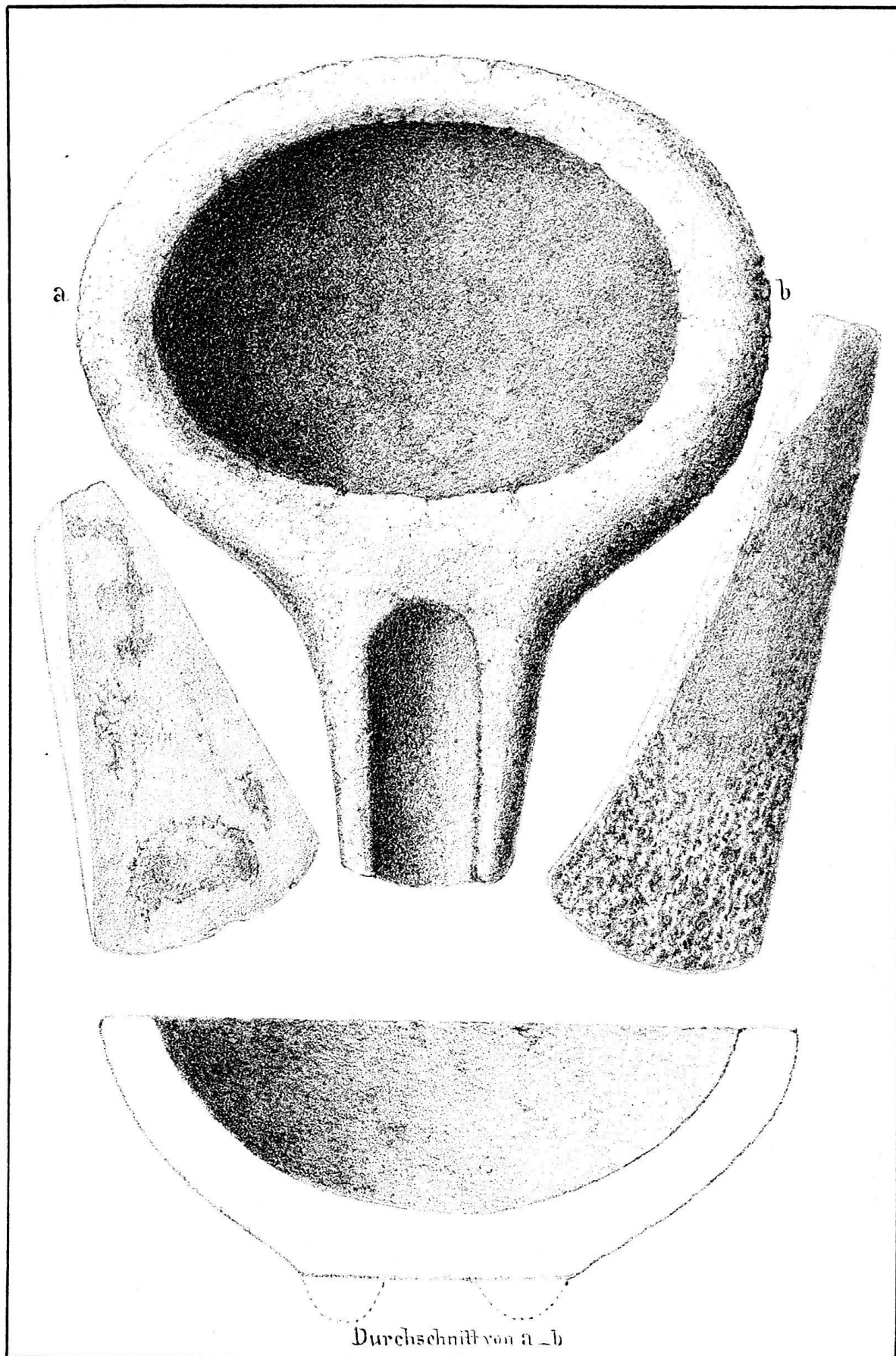
Mathon. Schams. Alte Kirche, jetzt Ruine. Ursprünglich flachgedecktes Schiff 9 : 5,90 M., östlich gegen einen viereckigen, M. 4,40 breiten und 3,28 tiefen Chor geöffnet, der mit einem rundbogigen M. 3,20 hohen Tonnengewölbe bedeckt ist. Die Fenster an der S. und O. Seite des Chores viereckig, die W. Thüre einfach rundbogig. In Chor und Schiff Spuren alter Wandmalereien. An der Südseite des Letzteren der schmucklose, mit einem niedrigen Zeltdache bedeckte Thurm. Die unteren Etagen mit viereckigen Schlitzfenstern, das oberste allseitig ausladende Stockwerk mit grösseren rundbogigen Schallfenstern versehen. **R.** 1874.

Meyerhof. Obersaxen, Vorderrheinthal. Kirche spätgothisch. An der Südseite des Schiffes, hart vor dem zierlich gewölbten Chore ein roman. Thurm, in drei Geschossen mit Rundbogenfriesen gegliedert, zu oberst zwei gekuppelte Rundbogenfenster, die gemeinschaftlich von einer halbrunden Blende umschlossen werden. **R.** 1873.

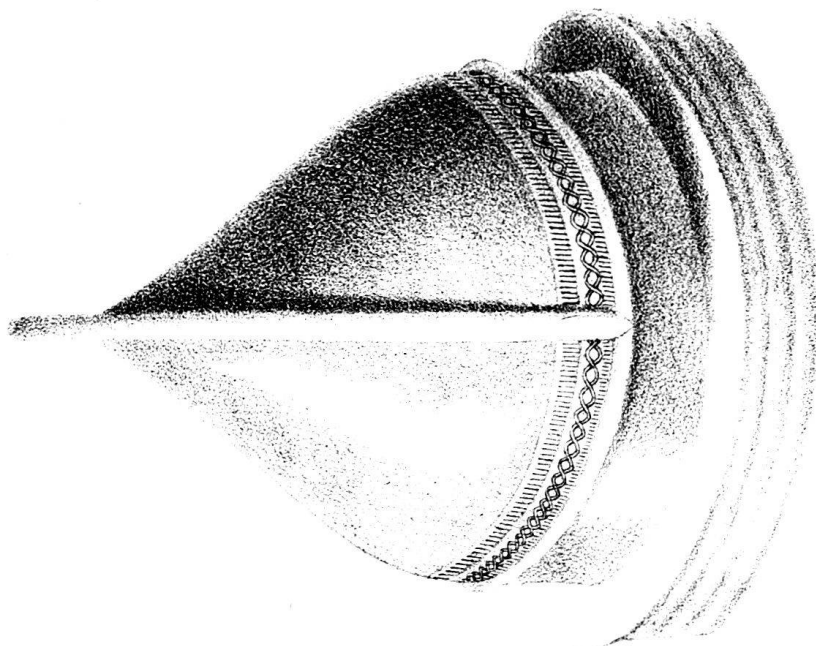
Münster. (Anz. 1872, S. 398). Ueber das Stift theilte Herr Prof. Dr. Hidber die folgende, aus einer Urkunde entnommene Nachricht mit: Anno domini millesimo LXXXVII dedicatum est hoc monasterium tunc temporis vocatum Tubris a venerabili Noperto Curiensi episcopo. XVIII Kal. Septbr. (1087 Aug. 14). Tubris ist Taufers; dort kömmt das Kloster schon im IX. Jahrhundert vor, nämlich 881 Jan. 5. und 888 Jan. Demnach sind No. 748 und 816 im schweiz. Urkund.-Reg. zu berichtigen. Die Stuckornamente in der Doppelkapelle des Kreuzgangs sind abgebildet bei Rahn, a. a. O. S. 271. Ebendas. S. 161 u. f. der Grundriss und eine Ansicht der Heiligkreuzkapelle, deren schon in einer 1170 (?) datirten Urkunde (Urkund.-Reg. II. No. 2267, S. 228) gedacht wird.

Paspels (Domleschg). Kirche St. Lorenz. (Nüscheler S. 98). Von der romanischen Anlage bestehen das Langhaus und der an der Südseite desselben nahe beim W. Abschluss befindliche Thurm. Der viereckige, schmuck- und charakterlose Chor ist nach theilweiser Abtragung des Schiffes erst später errichtet worden. Das Langhaus — es zeigt diess die Anordnung zweier Schildbögen und eines mittleren Dienstes an der westlichen Schmalseite — war gleich demjenigen von St. Georg bei Berschis von zweischiffiger Anlage. Seine Länge bestand aus drei Jochen, deren O.-W. Ausdehnung aus dem Pfeilermittel gemessen M. 3,50 betrug. Indessen sind nur noch die beiden westlichen Joche erhalten, das dem Chor zunächst befindliche wurde bis auf eine Tiefe von M. 1,73 gekürzt. Ebenso entfernte man die Gewölbe, deren System sich nur noch aus der Disposition der Schildbögen und der Dienste errathen lässt. Letztere, ohne Basen und Gesimse, bestehen aus dreifach rechtwinkelig ausgekanteten Halbpfeilern, so dass also jeder Gurtung der Gewölbe, den Schildbögen, den Diagonalrippen, den Quergurten resp. Archivolten ein besonderer Dienst entsprach. Der Thurm, unter welchem durch eine rundbogige Pforte der Zugang ins Langhaus führt, ist ungegliedert und nur zu oberst auf jeder Seite mit zwei gekuppelten Fenstern versehen. Die Theilsäulchen haben Würfelkapitäl. **R.** 1873.

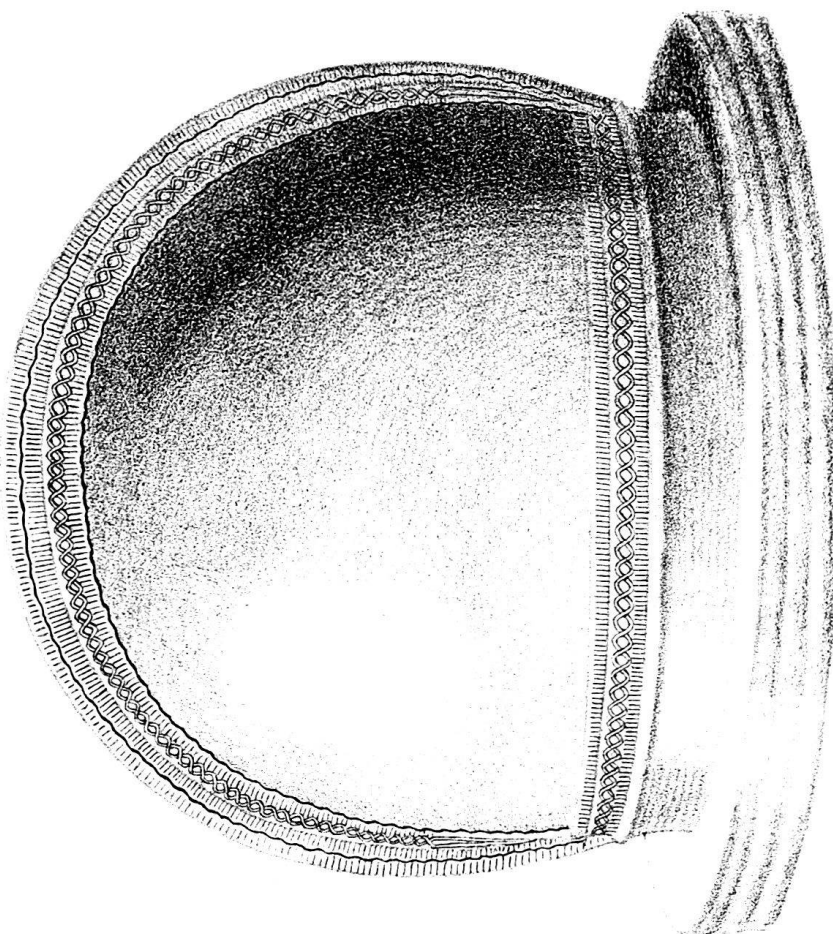




1.



2.



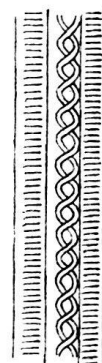
3.



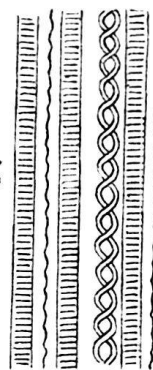
3. a.

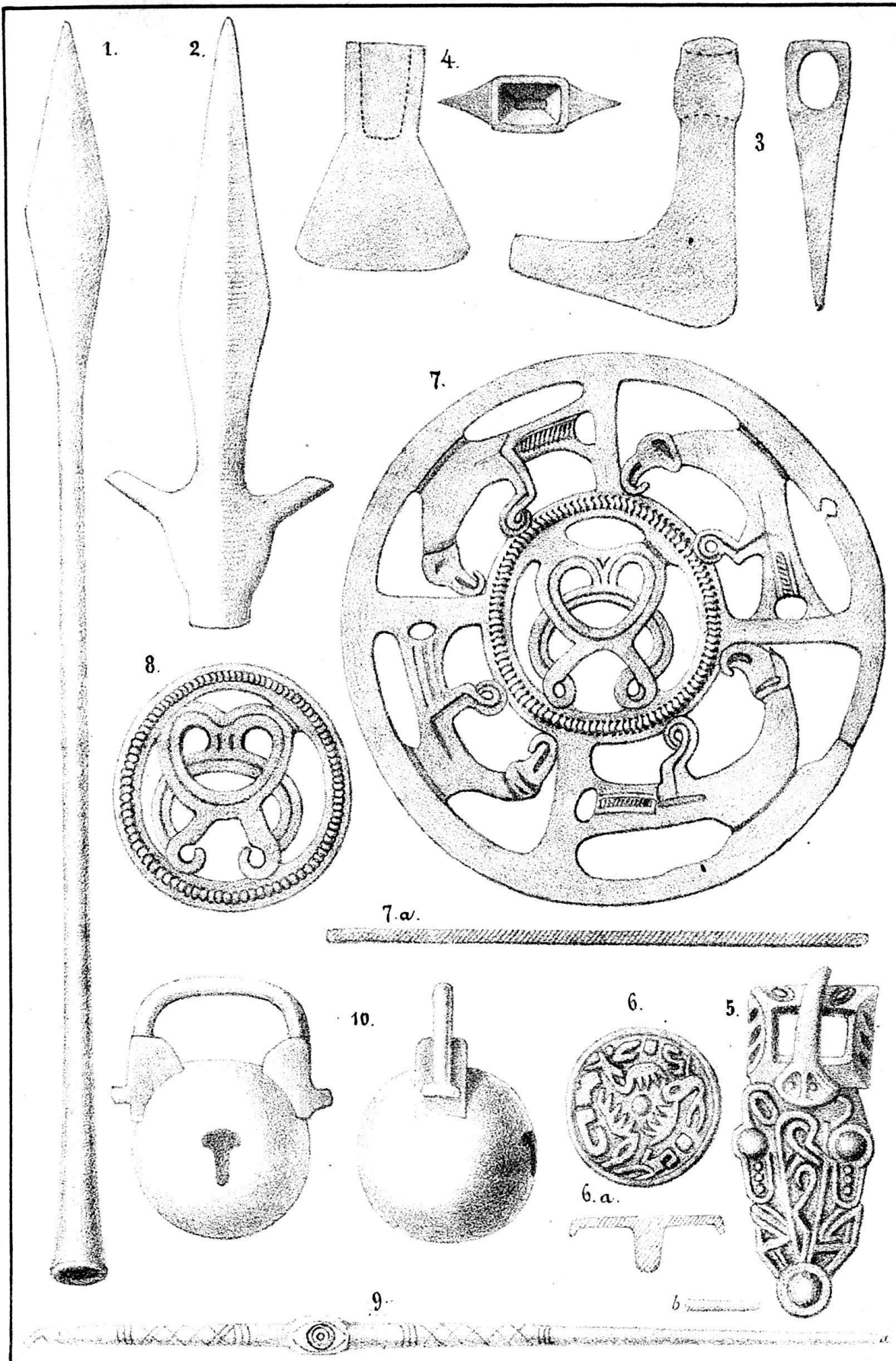


4.



5.





ANZEIGER

für

Schweizerische Alterthumskunde.

INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES

N^o 4.

ZÜRICH.

OCTOBER 1876.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. 50 Cts. franco für die Schweiz.

Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung von J. Herzog in Zürich.

Inhalt: 285. Antiquités lacustres du lac Léman, par le Prof. F.-A. Forel. S. 699. — 286. Der Bühel bei Zunzgen, von Ingenieur Fr. Rödiger. S. 701. — 287. Die Schanze bei Rucheptingen, vom Denselben. S. 703. — 288. Retranchements et lieux fortifiés dans le Canton de Fribourg, par le Baron de Bonstetten. S. 705. — 289. Bromagus, par le même. S. 706. — 290. Note sur une inscription de Genève, par le Prof. Ch. Morel. S. 707. — 291. Die Inschriften von Amsoldingen, von Prof. Dr. H. Hagen. S. 713. — 292. Eine Thalletzi in Graubünden, von Prof. Dr. G. Meyer v. Kn. S. 714. — 293. Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler, von Prof. R. Rahn. S. 715.

285.

Antiquités lacustres du lac Léman

par le Prof. Dr. F.-A. FOREL, à Morges.

I.

Ornement en bronze de la station lacustre de Thonon.

Mr. le Prof. H. Carrard de Lausanne a trouvé le 10 octobre 1870 dans la station lacustre de Thonon un ornement en bronze, dont il a fait don au Musée cantonal de Lausanne, et qui y est catalogué sous le Nr. 7052. Cette pièce, jusqu'à présent unique, à ma connaissance du moins, dans les collections lacustres, et qui a été omise dans l'énumération des objets provenant de la station de Thonon (L. Revon, La haute Savoie avant les Romains, Revue Savoisienne XVI, 57. 31 juillet 1875) mérite d'être décrite et figurée. Elle consiste (v. fig. 1) en un disque ovale de 118^{mm.} de grand diamètre et de 78^{mm.} de petit diamètre, surmonté d'un manche épais, de 10^{mm.} à peine de longueur, lequel porte un anneau de 20^{mm.} de diamètre.

Le disque est formé de deux feuilles minces de bronze enchassées dans un cadre solide. Le cadre ou bord du disque et son manche sont faits d'une seule pièce de bronze fondue, assez solide, de 4^{mm.} environ d'épaisseur et de 7 à 8^{mm.} de largeur; je ne sais mieux le comparer qu'à ces pièces de laiton qui entourent la lentille des grandes loupes destinées dans nos salons à agrandir l'image des portraits miniatures et des photographies. Le bord ou cadre enchasse deux feuilles de

bronze très minces, probablement martelées qui sont tendues sur le cadre en bombant légèrement au centre, les deux feuilles ne présentent aucun dessin ou ornement discernable du moins dans le pitoyable état de conservation de la pièce. Je dis deux lames de bronze, quoique un premier examen puisse faire croire à l'existence de six feuilles superposées; par les déchirures des lames superficielles, on voit en effet six feuilles d'apparence métallique qui sont plus ou moins adhérentes les unes aux autres. Mais une étude attentive, et la comparaison avec d'autres pièces en bronze, oxydées et recouvertes de tuf, de nos stations lacustres, m'ont amené à conclure que, de ces six lames, deux seulement sont bien anciennes, et appartiennent en propre à l'instrument, que les quatre autres ne sont que les surfaces d'oxydation, les couches de tuf chargé de sels métalliques et de chaux, qui recouvrent les deux faces internes et externes de chacune des deux feuilles primitives. Comment ces deux feuilles sont-elles enchassées dans le cadre, c'est ce qui ne se voit pas facilement sous le tuf dont est encroûté la pièce; je ne puis noter à ce point de vue que l'absence de clous ou de boulons qui ne se voient nulle part sur le cadre. Y avait-il entre les feuilles de bronze quelque lame de substance étrangère qui se serait détruite, du cuir, du bois, c'est ce que je ne puis dire, rien n'en ayant été conservé. Le petit anneau de bronze soit bélière, qui surmonte l'instrument est fixé, probablement par une tige rigide entrant dans le manche; il n'est pas mobile et ne peut pas se rabattre sur l'une ou l'autre des faces du disque. Cet anneau est très corrodé, et avait probablement primitivement une plus grande épaisseur.

Quelle était la destination de cet objet? Il est probable que c'était quelque ornement qu'on portait suspendu sur la poitrine, comme les médaillons que nos dames portent à leur cols, ou comme les hausse-cols de nos officiers. Peut-être avait-on enfermé entre les feuilles de bronze quelque relique historique ou religieuse.

N. B. — La station de Thonon appartenait à la belle période de l'âge du bronze; elle était contemporaine de la grande cité de Morges.

II.

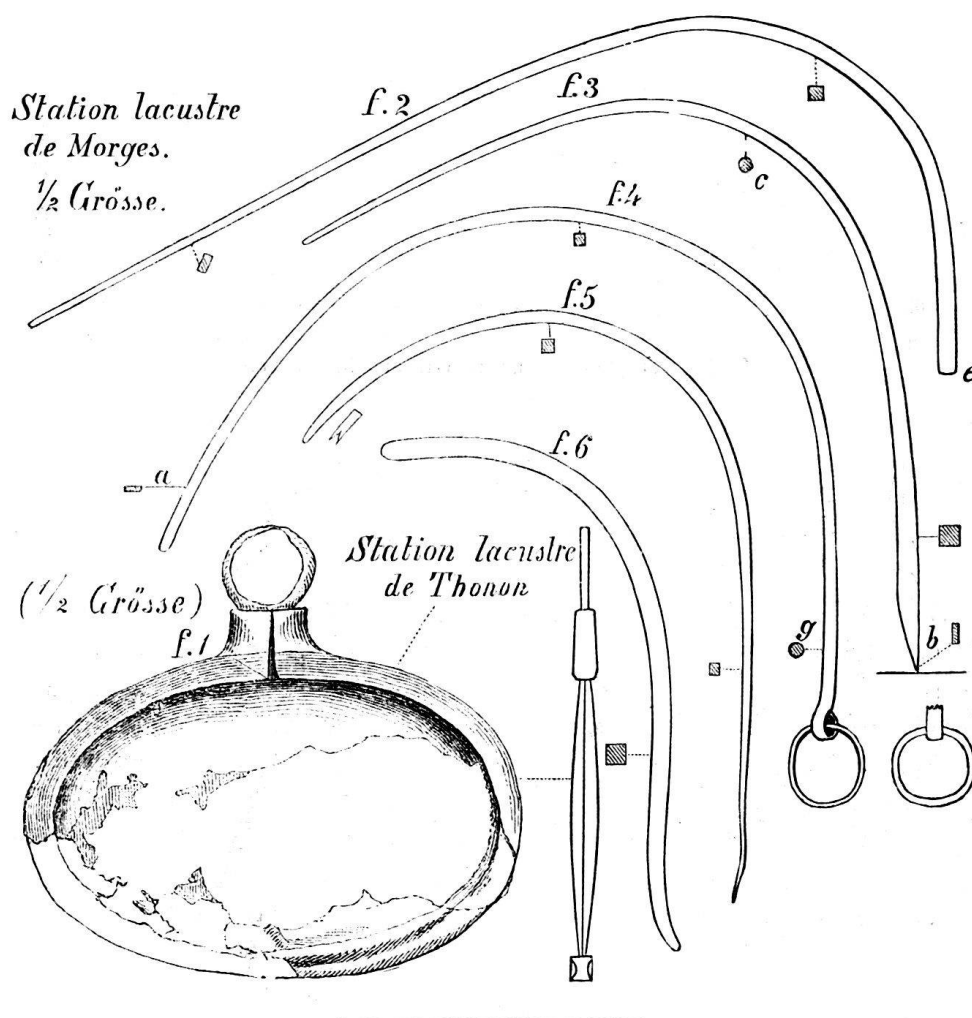
Crochets de bronze de la grande cité lacustre de Morges.

(Fig. 2 à 6.)

Nous possédons dans notre collection une série de cinq crochets de bronze, provenant tous de la grande cité de Morges, dont la forme, à peu près semblable, est assez caractéristique pour indiquer une destination spéciale. Quelle était cette destination? Nous ne le savons et ne pourrions procéder que par des hypothèses sans aucune espèce de fondement. Ces crochets sont en bronze, fondus, probablement recourbés par un martelage. J'ai indiqué à côté des figures la section de la tige de bronze, qui le plus souvent est carrée, mais en parfois ronde à certaines places (fig. 3 c et 4 d) et parfois aussi aplatie soit dans le plan de la courbure du crochet (fig. 4 a), soit dans un plan perpendiculaire à cette courbure (fig. 3 b).

L'un de ces crochets (fig. 4) porte un anneau suspendu dans une boucle formée par la tige même du crochet aplatie et recourbée sur elle-même. Deux de ces crochets (fig. 2 en *e* et fig. 6 aux deux extrémités) sont évidemment brisés.

F. A. FOREL.

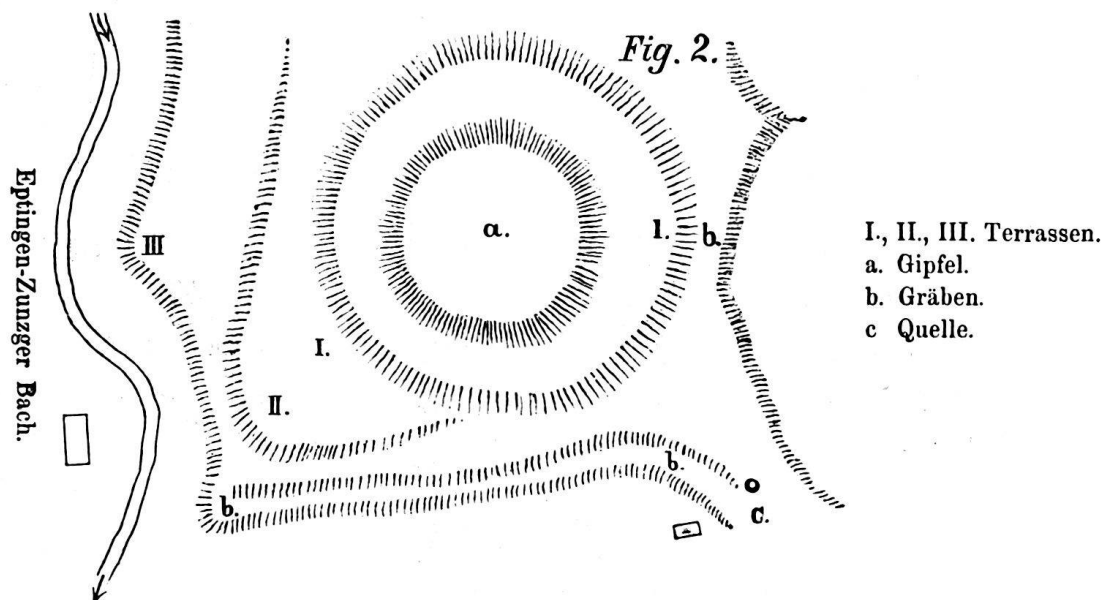
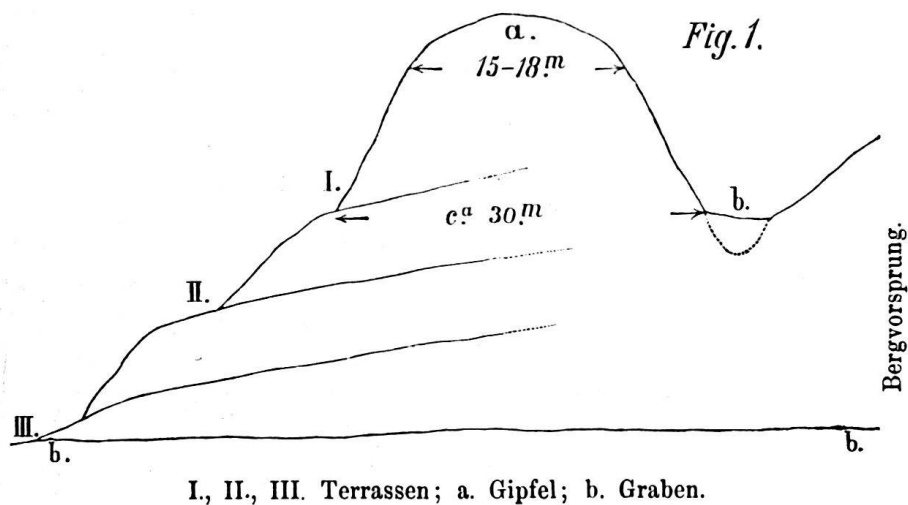


286.

Der Bühel in Zünzgen (bei Sissach).

Schon im Sommer 1871 habe ich beifolgende Skizzen: (Seitenansicht und Grundriss vom Bühel) in mein Notizbuch eingetragen, als mich Brunnengeschäfte an jenem denkwürdigen Hügel vorbeiführten, und schon 1872, wieder im Sommer, nahm Herr Dr. Ferdinand Keller davon freundlichst und eigenhändig Notiz, bei Gelegenheit seiner Sommerfrische bei Solothurn. Seitdem blieb die weitere Veröffentlichung verschoben und würde es wohl auch noch länger geblieben sein, wenn nicht der *Bühel* am nördlichen Ausgang, und die *Schanze* bei Eptingen am südlichen Eingange dieses engen Jurabergthales auf einen bestimmten Zusammenhang hindeuteten; denn ganz ähnlich, nur grossartiger und in *Felsen* und viel abgerundeter ist der *Grundriss* der „*Schanze*“, nur um eine Terrasse vermehrt, den ich leider aufzunehmen noch nicht die Zeit gewinnen konnte.

Der Bühel in Zunzgen.



Der *Bühel*, dessen meines Wissens noch kein geschichtliches Werk erwähnt hat, ebenso wenig wie die *Schanze*, liegt eine starke Viertelstunde von der Station Sissach entfernt, unmittelbar am Dorfe Zunzgen, bei der dortigen Mühle am linken Ufer des Baches, der, ziemlich stark, das enge Thälchen von Eptingen, Diegten, Tenikon herab, durchrauscht und seiner Zeit wahrscheinlich aufgestaut werden konnte, um den *Bühel* noch fester zu machen. Der Bühel befindet sich auf dem östlichen Ausläufer eines Bergrückens, der nach Westen als „Zunzger Höhe“ gipfelt.

Da meine beiden einfachen Skizzen die Rudera dieser Erdburg so ziemlich deutlich darstellen, so brauche ich denselben nicht mehr viel erläuternde Worte hinzuzufügen, als dass die tiefer liegenden Terrassen ziemlich ausgedehnt gewesen zu sein scheinen und der Bühel auch auf seiner südlichen Seite jedenfalls einen Graben hatte, den die Kultur verwischt hat, wie ja auch der westliche bereits ganz aufgefüllt ist. Einzig der nördliche Graben hat sich noch so ziemlich erhalten. Schliesslich mache ich noch auf die am westlichen Abhange sich befindende *Quelle* aufmerksam, die offenbar *innert* den Befestigungen lag, um den Durst der Besatzung

zu stillen. Ich habe diese Quellen-Vorsicht bei allen umfangreichern Erdwerken der Art entdeckt und werde bei gelegentlicher Beschreibung solcher einlässlich darauf zurückkommen. —

Vom Bühel aus genießt man eine prächtige Aussicht hinunter ins Sissacher (Ergolz) Thal und südlich nach den *Eptinger* Höhen, und mag die Krone des Bühels seiner Zeit, allem Vermuthen nach, noch viel höher und mit einem Holzthurme versehen gewesen sein, — (denn Mauerwerk findet man keines). — Wäre in geschichtlichen Dingen ein wenig Phantasie erlaubt, so könnte der Gedanke nahe liegen, dass der äusserst ruhige, abgelegene und *fruchtbare* Kraterkessel von Rucheptingen und das ebenso fruchtbare Thal abwärts einem helvetischen *Volksstamm* als Wohnsitz diene, der durch die steilen Jurahöhen ringsum von der Natur nach allen Seiten hin gut befestigt war. Das offene Thal bei Zunzgen wurde mit einem „*Schlüssel*“ versehen, dem *Bühel*; ebenso beherrschte die Höhenübergänge im Süden die „*Schanze*“. So dürften sich wohl auch, bei näherer Forschung, im Westen (bei den steilen Aufstiegen gegen *Wald* und *Waldenburg* hin) Spuren von ähnlichen Werken entdecken lassen, wovon ich Ihnen hoffentlich einmal später Mittheilungen machen kann; denn Eines folgt aus dem Anderen. —

Weierhof-Bellach, Solothurn.

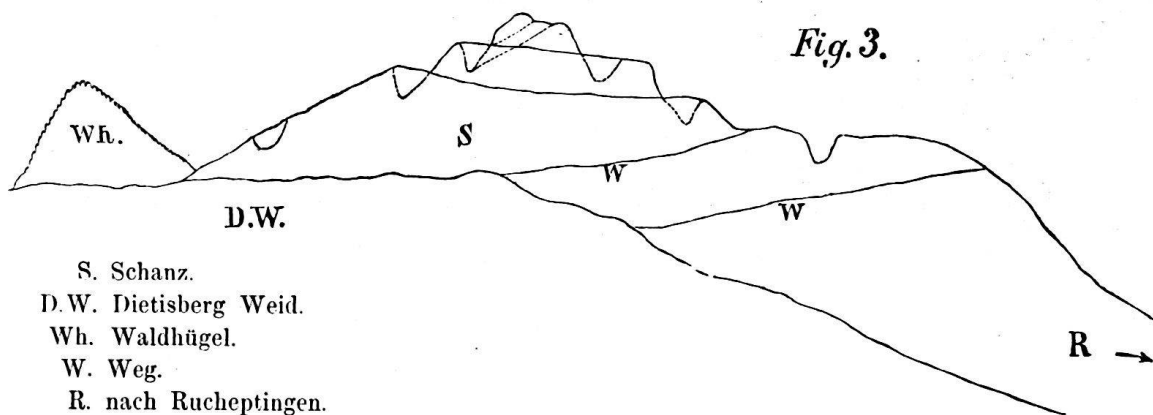
FRITZ ROEDIGER.

August 1876.

287.

Die Schanze bei Rucheptingen (Baselland).

Am 16. August 1876 besuchte ich den lieblich gelegenen Sennberg *Witwald*, im Besitze des Herrn *R. Sarasin-Stählin* in Basel, in Brunnenconsultationsangelegenheiten. Schon bei meinem Herannahen von Dietisberg aus, fiel mir eine kürzlich abgeholzte Felsenhöhe auf, ihrer terrassenförmigen Gestalt wegen, besonders da ich neuerdings eine Menge ähnlicher, wenn auch nicht so grossartiger Erscheinungen, meiner Aufmerksamkeit unterworfen habe, auf die ich später in diesen Blättern zurückzukommen gedenke. Glücklicherweise führte mich Herr Sarasin gerade auf jene Berghöhe, um von da aus eine allerdings herrliche Uebersicht über die Gesamtlage seines Gutes sowohl, sowie über den grossen Kraterkessel des Bölgen, in welchem das Bad Eptingen allerliebste eingenistet liegt, zu gewinnen.



Wie erstaunte ich aber, als ich nun plötzlich auf dieser Bergspitze, die in lüchtigem Umriss beifolgt, zu allen meinen Terrassenstudien die vollgültigste Aufklärung erhielt. Ich befand mich auf einer förmlichen, in den Felsen eingehauenen, *leinen Festung*, die, nach Ost und West steil abfallend, natürlich fortsetzt. Der Gipfel, ehemals vielleicht der Träger eines hölzernen Thurmes, zeigt einige schwache Vertiefungen und zu denselben führt ein in Felsen eingehauener Weg spiralförmigempor, einige Male durch wahrscheinlich künstliche Vertiefungen unterbrochen. Aehnlich, nur im Kleinern, wie auf der Festung Hohentwiel, wo diese Lücken durch Holzbrücken übergänglich gemacht sind.) So steigen die Wälle 1, 2, 3, 4 nach oben. Die Graben (— hier punktirt —) sind noch sehr gut erhalten, wenn schon von unten nur als Terrassen sichtbar; — (so waren wahrscheinlich all' die merkwürdigen Erdterrassenbauten, die ich kenne, seiner Zeit ebenfalls mit Gräben versehen, die die Zeit und die Kultur ausgefüllt haben). Nr. 5, ein Graben, den ich des Raumes wegen näher zu Nr. 4 einzeichnete, schneidet als erster Wall den ohnehin schwierig zu besteigenden Grat nach Westen ab; auf dessen Fortsetzung, tief unten, die Ruinen der Witwaldburg stehen. Der Gipfel mag 6 Meter im Durchmesser (Grundriss) haben. Die erste Wallterrasse um denselben 18—19 Meter. Die zweite (unterste) Wallterrasse in der Breite (süd-nördlich) 30, in der Länge (ost-westlich) circa 50 Meter. — Die Wälle sind 4—5 Meter breit und 1½—2 Meter tief, in einfüssiger Böschung ausgeführt. Nach den Werken hinauf führen 2 Wege, jetzt Fusswege, die aber, gut angelegt, vielleicht noch die Ueberreste der alten Wege sein mögen. Nach Süden stürzt der Felsen jäh ab und ist von dort unzugänglich. Von Norden (v. Aufnahme) mag die Steigung circa 30° betragen. — Das Ganze liegt auf der Fortsetzung des Woltberges und heisst bezeichnend genug: *die Schanze*. — Die Vertheidiger müssen sich aber sehr gut mit Trinkwasser verproviantirt oder Cisternen gehabt haben, denn der ganze Berg ist ganz trocken. Sehr leicht möglich, dass auch Höhlen vorhanden sind, in welchen die Männer in Friedenszeiten kampirten. Sonst finden sich immer bei derartigen Werken *Quellen* in der Nähe, was hier nicht der Fall ist. Da der Berg dormalen abgeholzet ist, so würde eine nähere Durchforschung leicht möglich sein, vielleicht, dass ich selbst dazu Zeit finde.

Welchem Volke und welcher Zeit diese merkwürdige Anlage angehört haben, wage ich vorläufig nicht zu entscheiden; doch bestätigt dieselbe, im Zusammenhang mit dem 1½ Stunde weiter unten liegenden *Bühel bei Zunzgen*, meine Vermuthung, dass durch das Sissach-Zunzgen, Diegter und Eptinger Thal, in uralten Zeiten ebenfalls eine starke Verkehrsader gegangen sein muss über die Höhen des Jura¹⁾, welche die fraglichen Anlagen und später einige Burgen zu überwachen haben konnten.

Weierhof-Belach, Solothurn.

August 1876.

FRITZ ROEDIGER.

¹⁾ Ein noch viel begangener *Fussweg* führt aus dem Solothurner Gäu, von Hägendorf aus, über den Spitalberg nach *Eptingen* ins Baselbiet.

Retranchements et lieux fortifiés dans le Canton de Fribourg.

J'ai visité, d'après les indications qu'a bien voulu me fournir Mr. le Chanoine Nicolet à Romont, plusieurs localités de ce Canton où l'on rencontre des constructions en terre qui paraissent remonter à une époque reculée.

Ce sont en général des tertres naturels presque circulaires ou des moraines dont le sommet a été aplani à main d'homme et forme un petit plateau bordé sur tout son pourtour d'un bourrelet ou parapet en terre; le tertre est entouré à sa base d'un ou deux fossés.

A l'exception du *Châtelard* près d'Estavayé-le-Gibloux, on n'y voit pas traces de pierres, de murs ou de tuiles et la tradition est muette sur l'origine ou la destination de ces constructions.

Crêt des danses. A quelques minutes de distance de Bulle et sur la rive droite de la Trême, moraine allongée dont le sommet aplani forme un plateau de 47 pas de long sur 27 de large avec parapet et fossé à sa base, sauf du côté nord où coule un petit ruisseau.

La Motte (près de Vuadens), autre moraine aplanie au sommet comme la précédente; son plateau mesure 45 pas de long sur 12 de large; sa hauteur est d'environ 12 pieds; parapet et fossé de 6 pieds de large entourant la base du tertre. Les gens de la localité affirment que ce tertre s'adossait à un mur dont on retrouve les traces et qui s'étendait de la Sionge à la Trême.

Pré (près de Siviriez). Dans la forêt communale au-dessus du village, tertre naturel de forme presque circulaire; son plateau nivelé de main d'homme mesure 13 pas sur 16. Autour de sa base, deux fossés de 8 pieds de large et à 10 pas de distance l'un de l'autre; du côté du midi ces deux fossés aboutissent à une paroi de poudingue presque perpendiculaire.

Au Châtillon (près d'Estavayé-le-Gibloux). Au confluent de la Longive et de la Glâne, tertre naturel entouré à sa base d'un fossé qui aboutit aux côtés ouest et nord-est à une pente abrupte. Au sommet du tertre du côté ouest, les chercheurs de trésors ont mis à nu les restes d'un mur circulaire, construit en gros cailloux roulés et représentant les fondations d'une tour qui doit avoir eu 18 à 20 pieds de diamètre.

Montambloux (près de Praroman). Au sommet de la colline de ce nom, enceinte carrée d'une demi pose environ de surface et défendue par un parapet qui fait saillie en forme de demi lune aux quatre angles du plateau. Un fossé entoure la base de la colline. Des travaux de défrichement entrepris sur cette colline en 1872 y ont fait découvrir des fragments de poteries et de carreaux vernissés, remontant au moyen âge, et les restes d'un puits. Ces constructions sont évidemment de date plus récente que les précédentes mais l'histoire n'en dit absolument rien.

Le Fort Lambert aux Eccassey (à 2 lieues est de Vauderens). Sur le sommet d'une éminence mise aujourd'hui en prairie et connue des gens de la localité sous le nom de *Fort Lambert*, doit avoir existé un tertre artificiel entouré d'un large fossé que les défrichements ont détruit. Dans le 16^{me} siècle ce tertre faisait partie du domaine d'une famille Lambert de Fribourg mais on n'y a trouvé aucunes traces

de murs et la tradition attribue peut-être à tort la construction de ces retranchements à la famille dont ils portent le nom.

Mr. le Chanoine Nicolet m'a encore signalé près de Cottens un autre genre de fortifications que je n'ai pas vues. Il consiste en un large fossé figurant la base d'un triangle dont le point de jonction de la Glâne et du ruisseau de Cottens (très encaissé en cet endroit) forme le sommet.

Il est évident que les différentes constructions en terre que je viens d'énumérer, ont été élevées dans un but défensif, mais à quelle époque faut-il les rapporter?

Le peu d'étendue de leur enceinte exclut l'idée d'un oppidum ou lieu de refuge; le même motif s'oppose à ce qu'on désigne ces constructions comme camps romains. L'existence de vigies est encore moins probable ici, parcequ'elles auraient nécessairement eu comme point d'appui un Castrum ou une ville fortifiée dont on ne retrouve pas de vestiges. Il semble donc plus probable que ces travaux en terre appartiennent au premier âge de la féodalité et qu'ils étaient surmontés d'un de ces fortins en bois ou blockhaus entourés d'une palissade qui furent remplacés plus tard par des donjons en pierre.

DE BONSTETTEN.

289.

Où était Bromagus?

On a cherché Bromagus un peu partout; au lac de Bré selon les uns, à Oron, à Rue, à Romont selon d'autres. Aujourd'hui je crois qu'on est généralement d'accord à placer cette ville dans les environs de Promasens. Bromagus ou Viromagus était selon la *Table de Peutinger* (Edit. Desjardins) à 9 lieues Gauloises de Vevey et à 6 de Moudon. *L'Itinéraire* (Edit. Parthey et Pinder) donne les mêmes distances en milles romains. Faut-il compter en lieues Gauloises ou en milles Romains? Si nous prenons comme points de repère Minnodunum et Vibiscum dont la position est bien déterminée, nous aurons en lieues gauloises: $9 + 6 = 15$ soit 33 kilom. et en milles Romains: 22 kilom. de distance entre ces deux villes.

De Vevey à Moudon par l'ancienne route (aujourd'hui charrière abandonnée) qui suit presque constamment la voie antique et passe par Corsier, Joigny, Sous-Mont, chez les Gallet, Attalens, Granges et Oron, on compte 24 kilom. Ce sont donc des milles romains qu'il faut lire, puisqu'ils ne donnent que 2 kilom. de différence avec la distance réelle tandis qu'en lieues Gauloises, cette différence serait de 8 kilomètres.

De Vevey à Promasens par cette même route, la distance est de $14\frac{1}{2}$ kilom. — Selon les Itinéraires de 13. (Différence de 1,500 mètres.)

De Promasens à Moudon on compte 2 lieues soit $9\frac{1}{2}$ kilom. D'après les Itinéraires on a 9 kilom. (Différence 500 mètres).

Si l'on suit de Vevey à Moudon la route de traverse que je viens d'indiquer, on verra que ce n'est qu'à 500 mètres au nord-est de Promasens qu'on rencontre des débris romains occupant un espace assez considérable sur les deux rives de la Broye pour indiquer les ruines d'une ville de quelque importance. Sur la rive droite de la rivière, dans les champs de Blessens, d'Arlens, du Riombochet (domaine

Grivel); sur la rive gauche depuis l'extrémité nord du village d'Ecublens jusque près de Villangeaux on retrouve et surtout *on a trouvé* de nombreux vestiges d'habitations romaines. L'espace que nous indiquons occupe une étendue de $\frac{1}{2}$ lieue en longueur sur une largeur à peu près égale. Ces *rudera* sont dispersés le long de la voie romaine qui porte le nom de *Chemin de l'Etraz* depuis Promasens à Ecublens et dont on a retrouvé un tronçon pavé à 7 pieds de profondeur, au nord de ce dernier village.

Sur la rive droite de la Broye, deux charrières abandonnées aujourd'hui, se dirigeant des bords de la rivière dans la direction d'Arlens et de Mossel, portent les noms de Charrières de Montana et de Chaussiaz (chaussée) des Combes; elles traversent l'emplacement romain et la seconde passe au pied des vastes ruines d'un Castellum situé au-dessus de Blessens, à gauche de la voie ferrée allant de Fribourg à Lausanne. L'origine romaine de ce Castellum est prouvée par les matériaux employés à la construction de ses murs et par les nombreuses tuiles à rebords qu'on y a trouvées pêle-mêle avec des tuiles de forme moderne dont la présence indique que ce château était encore habité dans le moyen âge. Rappelons aussi que selon une tradition très accréditée dans tous les villages des environs, il y aurait eu sur l'emplacement romain que nous venons de désigner une grande ville qui s'étendait jusqu'à Rue.

On peut conclure de ces faits:

- 1° Que de tous les établissements romains situés le long de la grande voie *Vibiscum — Aventicum*, il n'en est aucun qui occupe une étendue aussi considérable que celui-ci.
- 2° Que cet emplacement est celui qui correspond le mieux aux distances indiquées dans les Itinéraires pour Bromagus.
- 3° Qu'il est traversé par la grande voie *Vibiscum — Aventicum*, etc.
- 4° Que l'inspection des débris romains indique moins une ville dans l'acception rigoureuse du mot, qu'une agglomération de villas séparées les unes des autres par des jardins et des champs.
- 5° Que l'importance de cet établissement romain est démontrée par l'étendue de ses ruines et par l'existence du Castellum qui le domine.
- 6° Que ce Castellum a encore servi de place forte dans le moyen âge et représente peut-être les ruines de l'*Arx nominatissima* de Guillimann détruite par les ducs de Savoie comme repaire de brigands.
- 7° Que les Itinéraires n'indiquant pas d'autre station romaine que Bromagus entre Vibiscum et Minnodunum, la localité que nous venons de parcourir doit être celle que la carte de Peutinger et l'Itinéraire désignent sous ce nom.

DE BONSTETTEN.

Note sur une inscription de Genève.

Les deux fragments d'inscriptions qui figurent dans les *Inscriptiones confederationis helveticae latinae* de Mommsen sous les n^{os} 81 et 82, y sont indiqués à tort comme appartenant à deux inscriptions différentes. Spon nos apprend qu'ils se trouvaient autrefois sur la porte du Bourg-de-Four à Genève; ils sont conservés

maintenant dans le musée épigraphique de cette ville, où j'ai constaté que la hauteur et la nature des deux pierres et la dimension des lettres étaient sensiblement les mêmes, et j'ai vu depuis que Mr. Allmer (*Inscriptions antiques de Vienne*, tome I. n° 103) avait la même opinion. Ce savant a essayé en conséquence de restituer le texte de l'inscription; mais s'il me paraît y avoir réussi sur quelques points, il en est d'autres où je crois avoir trouvé une lecture plus certaine.

Voici d'abord le texte de ces deux fragments, tel que je l'ai relevé. La pierre étant endommagée en plusieurs endroits, j'indique par des capitales pointillées celles des lettres dont on ne distingue que quelques traits, mais dont la lecture est cependant certaine :

<i>a</i>	<i>b</i>
<p style="text-align: center;">T F L E X O N</p> <p>D TRITFLROM</p> <p>NIVGITFLTIG</p> <p>ECTVMPE</p>	<p style="text-align: center;">CSNPATRITFLASPRO</p> <p>NIAEROMVLAEMATR</p> <p>VSMILLEGXXIIADIVTOR</p> <p>VMPTV V SIBIP</p> <p>DICAV</p>

L'inscription devait être gravée sur la façade d'un grand tombeau de famille; elle affectait la forme d'une enseigne (*titulus*) et était terminée à chaque extrémité en queue d'aronde; les lettres D · M · (*diis Manibus*) étaient placées l'une à droite, l'autre à gauche de l'inscription, dans ces queues d'aronde, mais le D s'est seul conservé dans le premier fragment. L'inscription devait être d'une longueur considérable, car les lettres DICAV, restes du mot *dedicavit*, à la cinquième ligne du fragment *b*, devaient en occuper précisément le milieu.

C'est d'après ces indices que j'ai essayé de reconstituer le texte pour autant que la chose était possible, et, en considérant qu'il manquait à la seconde ligne :

1° La fin d'un surnom commençant par ROM; l'indication d'un degré de parenté et le commencement d'un *gentilicium* se terminant par NIAE, le tout entre le fragment *a* et le fragment *b*;

2° à la fin de la même ligne du fragment *b* le gentilicium, le surnom et les lettres CO pour expliquer et compléter le coNIVGI au commencement de la troisième ligne du fragment *a*,

je suis arrivé à la conclusion que l'inscription complète devait avoir le double de la longueur des deux fragments conservés, soit environ 4 m. 20, ou 14 pieds. Il est probable que dès l'origine elle était gravée sur quatre blocs placés bout à bout et dont il ne nous reste que le premier et le troisième.

Les lettres sont assez bien gravées; cependant leur forme et leur irrégularité jointes à l'absence de points¹⁾ entre les mots indiquent une époque postérieure aux Antonins.

On pourrait s'imaginer qu'un tombeau d'une aussi grande dimension appartenait à quelque personnage de haut rang. Il n'en est cependant rien, et il a été érigé par un simple vétérán, dont le nom est mentionné à la troisième ligne.

Ce personnage s'appelle *T(itus) Fl(avius) Tig[rinus]*; dans l'inscription son surnom n'est indiqué que par les lettres TI suivies d'une lettre qui pouvait être

¹⁾ M. Allmer en a indiqué à tort entre chaque mot; il n'y a sur le monument, ni point, ni intervalle entre les mots.

un C ou un G, la pierre étant brisée à droite. J'ai admis le nom de Tigrinus comme le seul qui pût correspondre à ce commencement, et sur ce point je me suis rencontré avec Mr. Allmer.

Tigrinus avait été soldat dans la XXII^{me} légion. Or il y a eu sous l'empire deux légions portant ce numéro qui ont existé ensemble pendant un certain temps et qui se distinguent par leur surnoms, ce sont la XXII^{me} *Dejotariana*, qui datait de l'époque républicaine et qui a été anéantie dans la guerre contre les Parthes sous le règne de Marc Aurèle et de L. Verus. La seconde, la *Primigenia*, a été formée sous le règne de Claude et elle existait encore, d'après les monnaies, sous le règne de l'usurpateur Carausius, c'est-à-dire à la fin du troisième siècle. — Dans notre inscription le surnom de la légion n'est pas indiqué, et Mr. Allmer en a conclu avec raison que le monument datait d'une époque où il n'existait qu'une légion XXII^{me}. Or le caractère des lettres et le nom de famille T. FL(avii) empêchant de fixer cette époque avant le règne de Claude, il ne peut être question que de la XXII^{me}, *Primigenia*, qui a presque constamment tenu garnison dans la Germanie supérieure, aux environs de Mayence, car elle a laissé de nombreux monuments aussi bien dans cette ville qu'à Wiesbaden, Hombourg, Heidelberg et Ladenburg.²⁾

Entre le nom de *Tigrinus* et les mots *miles legionis XXII* il doit y avoir eu un mot au nominatif, d'après l'espace qui reste libre, et ce mot ne peut guère être que *veteran[us]*. Mais Tigrinus n'avait pas été simplement soldat; l'inscription ajoute ADIVTOR, c'est-à-dire „aide“. Or, ce mot n'est jamais seul, il est suivi de l'indication de l'officier ou du bureau auquel on était attaché comme aide. Il ne peut être question ici d'un *adiutor tabulariorum*, fonction plutôt civile et remplie par des esclaves ou des affranchis. Parmi les grades militaires nous pouvons choisir entre: l'*adiutor signorum* mentionné dans une inscription (Muratori p. 830, 4), et qui était chargé de la garde des enseignes; l'*adiutor principis legionis* (Renier *Inscr. d'Algérie* 1731) adjudant ou ordonnance du premier centurion des *principes*; enfin, le plus connu de tous, l'*adiutor officii corniculariorum* c'est-à-dire attaché au bureau du commandant. C'est ce dernier titre que nous préférons, d'après l'analogie d'inscriptions de militaires trouvées en Dacie et en Pannonie (Mommsen *C. Inscr. lat.* III, 1471, 3543); seulement il devait être abrégé *Off. Corn.*

La formule dédicatoire qui vient ensuite est passablement mutilée. Cependant les lettres et les mots qui restent permettent de la restituer avec assez de certitude. En effet, au commencement de la quatrième ligne on lit *fectum*, qui ne peut être que la fin de *perfectum*, ce qui indique que le monument devait être mentionné à la fin de la ligne précédente sous la forme courante d'abréviation: *H(oc) M(onu-mentum)*. Les lettres PE, qui suivent à la quatrième ligne faisaient sans doute partie du mot *pedes* ou *pedum*; on sait en effet qu'à cette place on indiquait souvent les dimensions du monument, ou plutôt du terrain afférant au tombeau. Sans doute ordinairement ces dimensions sont indiquées par les mots: *in fronte pedes in agro pedes* indiquant la mesure en long et en large. Mais lorsque le terrain était carré, on disait aussi *pedes quoquoversus*, ce qui aura été le cas ici.

²⁾ L'histoire de cette légion a été traitée par Wiener, *de legione Romana XXII^a*; par Borghesi, dans son Mémoire sur les Inscriptions du Rhin (*Oeuvres* IV, p. 251 et suiv.); par Grotelfend, dans Pauly, *Realencyclopädie* tom. IV, p. 899 et suiv. et par M. Allmer *Inscr. Ant. de Vienne* (Vienne en Dauphiné 1875) tom. II, p. 68 et suiv.

Enfin le reste de la quatrième ligne et la cinquième se rétablit facilement par *Sumptu s[u]o sibi p[ro]suit et sub ascia de]dicav[it.]*; c'est-à-dire que, d'après l'explication la plus probable de la formule *sub ascia dedicare*, le tombeau avait été inauguré selon les rites et rendu inviolable par cette cérémonie avant que Tigrinus y ait fait déposer les restes de sa famille.

Ce n'est pas en effet pour lui seul que Tigrinus avait fait ériger ce monument. Il était destiné à plusieurs membres de sa famille dont les noms ne se sont malheureusement pas tous conservés intacts. Le nom de la famille est certain; tous les mâles se nomment T(itus) FL(avius), ce qui indique qu'un de leurs ancêtres avait reçu le droit de cité ou bien de l'un des empereurs de la maison des Flaviens soit au sortir du service militaire, soit autrement, ou bien, par affranchissement, d'un T. Flavius qui devait lui-même son nom à une circonstance analogue. L'identité des prénoms portés même par deux frères est elle-même un usage emprunté à cette famille impériale.

Les membres de la famille de Tigrinus mentionnés dans notre inscription sont:

1) Son père, *T. FL(avius) Exon CSNPatri*. Je ne crois pas qu'on puisse compléter le nom autrement qu'en lisant *Exonerato*, à moins qu'il ne s'agisse d'un nom barbare inconnu; ce surnom latin n'a d'ailleurs rien de surprenant. Ensuite devait venir une autre qualification; celle de „vétérant“ paraît la plus probable, quoiqu'elle semble appeler l'indication du corps d'armée ou de la légion, qui fait ici défaut. On pourrait aussi penser à *evocatus*, soldat rappelé sous les armes par l'empereur après son temps de service, comme l'a proposé Mr. Allmer, mais ce savant a tort de rattacher à *evocatus* les lettres CSN qui se lisent au commencement du second fragment, et surtout de les traduire par *Caesaris Nostri*. Les soldats réengagés s'appelaient souvent *evocati Augusti*, parcequ'ils étaient rappelés par l'empereur, mais on n'a aucun exemple d'*evocati Caesaris*, ce qui voudrait dire „réengagés par l'héritier présomptif de l'empire,“ et d'ailleurs *Caesaris nostri* ne peut pas s'abréger par les lettres CSN, mais seulement par CN ou CAES. N.

Quant à ces trois lettres mystérieuses je hasarderai ici une explication qui, pour être hypothétique, ne laisse pas d'être plausible. J'y reconnais l'abréviation par laquelle est désignée, dans un certain nombre d'inscriptions³⁾, la cité romaine dont les ruines se retrouvent entre Heidelberg et Ladenburg, abréviation que faute d'indications plus précises, les archéologues ont traduit par *Civitas Saltus Nicerini*, c'est-à-dire cité des vallées du Neckar.

On sait en effet que trois des cités situées sur la rive droite du Rhin entre le mur Romain et les sources du Danube ont commencé par former des circonscriptions rurales désignées sous le nom de *Saltus*, qui veut dire un ensemble de vallées et de montagnes, un district montagnard et équivaut à peu près au nom de *pagus*. Outre la *C(ivitas) S(altus) N(icerini)* ou *C(ivitas) U(lpia) S(altus) N(icerini)* il y a la cité du Taunus près de Hombourg, dont le nom est abrégé tantôt C. T. tantôt C. S. T., c'est-à-dire *civitas Taunensis* ou *Civitas Saltus Taunensis*⁴⁾, et la cité située à Rottenburg, dans le Wurtemberg, dont le nom était *civitas Sumelocennensis*⁵⁾,

³⁾ Voy. Wilmanns *Exempla inscr. lat.* 2256, 2257, 2258, 2259.

⁴⁾ Wilmanns, *Exempla* 2269—2272.

⁵⁾ *ibid.* 2250, 2253.

mais dont le sénat est désigné une fois sous le nom de *ordo saltus Sumelocennensis*, écrit tout au long⁶⁾.

Je ne vois donc aucun motif pour ne pas admettre qu'ici nous ayons l'indication de l'origine du père de Tigrinus et qu'on puisse lire *civitate Saltus Nicerini*, „originaire d'Heidelberg“. Comme je l'ai déjà rappelé, la légion XXII^{me} *Primitiva* a été longtemps stationnée dans la Germanie supérieure et ses recrues étaient levées en partie dans la contrée même. Il est donc probable que l'ancêtre de Tigrinus qui avait reçu le droit de cité était quelqu'un de ces vétérans d'origine gauloise auxquels on avait distribué des terres dans les *agri decumates* et qui avaient formé peu à peu des agglomérations susceptibles d'être constituées en cités. Il est vrai qu'un grand nombre de soldats de cette XXII^{me} légion ont aussi été recrutés dans les environs de Lyon et de Vienne en Dauphiné, et que Genève appartenait au territoire de cette dernière ville. Mais le nom de T. Flavius paraît avoir été fréquent chez les colons militaires des bords du Rhin⁷⁾ et l'inscription suivante⁸⁾ des environs de Francfort présente des analogies trop frappantes avec celle qui nous occupe pour qu'on ne soit pas convaincu de la vraisemblance de mon explication :

IN H. D. D
GENIVM PLATEAE NOVI VI
CI CVM EDICVLA ET ARA
T. FL. SANCTINVS MIL. LEG. XXII
P. AL. . . P. F. IMM. COS. ET PER
PETVVS ET FELIX FRATRES C.
R. ET TAVNENSES EX ORIGI
NE PATRIS T. FL. MATERNI VE
TERANI COH. III. PRAET. PIAE
VINDICIS
ET AVRELIA AMMIAS MATER EORVM
C. R. D. D.
AGRICOLA ET CLEMENTINO COS

Dans cette inscription, datée de l'an 230, nous voyons trois citoyens de Mayence dont le père est originaire de la *civitas Taunensis*, et leur mère, également citoyenne de Mayence⁹⁾, déclarent donner au nouveau *vicus* ou village créé à Hedernheim, sur le territoire de la cité du Taunus¹⁰⁾ une statue du Génie de la place avec une niche (*aedicula*) et un autel. Comme dans l'inscription de Genève toute la famille porte les noms de T. Fl(avius), et les enfants ont pris soin de rappeler l'origine de leur père (*Taunenses origine patris*).

⁶⁾ *ibid.* 2251.

⁷⁾ Brambach *C. Inscr. Rh.* 1524.

⁸⁾ Orelli 181 cf. Henzen p. 27.

⁹⁾ Dans un mémoire lu à la séance de la Société générale d'histoire Suisse du 29 août à Lausanne et qui sera publié dans les Mémoires et Documents de la Suisse romande, j'ai démontré, à propos d'une inscription de Lausanne relative à un *curator civium Romanorum*, que les citoyens de Mayence n'avaient jamais été désignés jusqu'à la fin du troisième siècle autrement que sous le nom de *libres Romani Mogontiaci*. C'est dans ce sens que je comprends ici les mots *C(ives) R(omani)* aux lignes 6 et 7 et *C(ivis) R(omana)* à l'avant-dernière ligne.

¹⁰⁾ Brambach *C. Inscr. Rheni.* 1463.

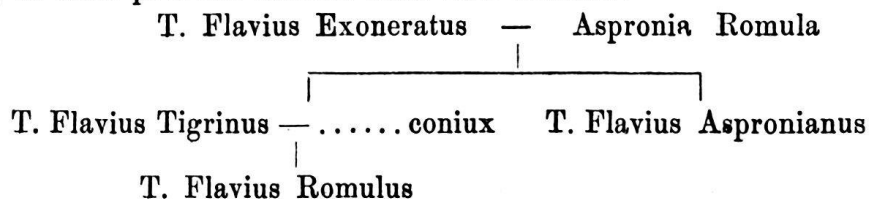
2) La mère de Tigrinus est mentionnée à la ligne 2 du fragment *b*: . . . NIAEROMVLAEMATRI; d'après le nom de son second fils, dont je vais parler je crois pouvoir dire qu'elle s'appelait *Aspronia Romula*.

3) Le frère de Tigrinus; il ne reste de son nom à la fin de la première ligne du fragment *b*, que TFLASPRO . . . et, au commencement de la seconde ligne du fragment *a*, les lettres TRI qui ne peuvent être que la fin du mot *fratri*; d'après le nom de sa mère terminé en NIA, je lis comme surnom *Asproniano*. On pourra trouver assez commode cette façon de procéder en émettant deux hypothèses qui, s'appuient l'une sur l'autre. Mais l'usage de donner au fils un surnom tiré du *gentile* de la mère est si fréquent que cette hypothèse semble toute naturelle. Le nom d'*Aspronius* est inconnu, il est vrai: mais il est aussi régulièrement dérivé d'*Asprius* (Orelli 6413) et d'*Asper* qu'*Apronius* d'*Aprius* (Wilmanns, *Exempla* 2240 comp. 2238) et d'*Aper*.

4) La femme de Tigrinus; les lettres NIVGI à la troisième ligne du fragment *a*. ne peuvent être que la fin de *coniugi*; mais on ne peut songer à rétablir son nom.

5) Le fils de Tigrinus, TFLROA . . . à la deuxième ligne du fragment *a*; la dernière lettre peut être un N ou un M, mais c'est plutôt un M, et il est probable que son surnom était Romulus; par analogie avec celui de sa grand'mère: *Aspronia Romula*.

La famille dont le tombeau renfermait les corps se composait donc de six personnes, et nous pouvons rétablir ainsi leur filiation:



Par quel hasard cette famille, originaire d'Heidelberg, est-elle venue s'établir à Genève? On ne peut émettre à cet égard que des conjectures. L'époque à laquelle elle appartient permet de supposer qu'à sa sortie du service Tigrinus a été engagé par les invasions de plus en plus fréquentes des Alémanes, à partir du milieu du troisième siècle, à émigrer avec les siens dans une contrée plus paisible, et comme la légion XXII^{me} comptait un bon nombre de soldats originaires de la Lyonnaise et de l'Allobrogie, ces derniers peuvent avoir engagé leur camarade à se retirer sur les bords du Léman. La dernière inscription datée portant mention de la légion est de l'an 231 (Brambach *C. I. Rh.* 1034) et la nôtre serait probablement postérieure de peu à cette date¹¹⁾. Tigrinus devait être assez riche, puisqu'il a acheté un terrain et fait construire un tombeau d'une dimension aussi considérable.

D'après ce qui a été dit on peut lire l'inscription à peu près comme suit:

T(ito) Fl(avio) Exon[erato, veterano,] c(ivitate) S(altus) N(icerini), T(ito) Fl(avio) Aspro[niano, fra]tri, T(ito) Fl(avio) Rom[ulo, filio, Aspro]niae Romulae, mat[ri,, co]niugi, T(itus) Fl(avius) Tig[rinus veteran]us mil(es) leg(ionis) XXII, adiutor [off(icii) corn(iculariorum) h(oc) m(onumentum) per]fectum pe[dum. . . . sumptu [s]u[o] sibi p[osuit et sub ascia de]dicav[it].

CH. MOREL.

¹¹⁾ Les premières invasions sérieuses des Alémanes dans les *Agri decumates* datent du règne d'Alexandre Sévère (en 234); ils ne furent repoussés qu'avec peine en 237 par Maximin et depuis lors renouvelèrent très fréquemment leurs incursions.

Die Inschriften von Amsoldingen.

Die in der Krypta der Kirche zu Amsoldingen aufgestellt gewesenen, dort als Pfeiler des Gewölbes verwendeten Steine Nr. 213. 212 a. b. und der Leugenstein Nr. 309 wurden im Laufe des verflossenen Sommers auf Verfügung der Berner Regierung durch die Bemühungen des Conservators der Bernischen antiquarischen Sammlung, Herrn *Edmund von Fellenberg-von Bonstetten*, und unter lebhaftem Interesse des Bernischen historischen Vereins aus ihrer unterirdischen Behausung, wo sie zwischen verfaulenden Aepfeln, Kartoffeln und Kohlstrünken verwitterten, herausgenommen und nach *Thun* transportirt, wo sie jetzt im oberen Gang des dortigen Rathhauses geschmackvoll und der Wissenschaft zugänglich, mit erklärenden Aufschriften versehen, aufgestellt sind. Selbstverständlich hat die Herausnahme der Steine in Amsoldingen selbst, wo sich jetzt auf einmal jeder für diese aus Aventicum stammenden Steine, die er sein Leben lang sich nie angesehen hatte, lebhaft interessirte, manchen Widerspruch gefunden, der jedoch glücklicher Weise besiegt werden konnte. Natürlich musste sich dieser Akt, welcher nun der bisherigen barbarischen Behandlung dieser ehrwürdigen Reste ein Ziel gesetzt hat, auch insofern für die Wissenschaft erspriesslich erweisen, als einige Lesungen jetzt mit grösserer Sicherheit festgestellt werden konnten (cf. Antiquarischer Anzeiger 1875 p. 602). Für den Leugenstein ist nichts nachzutragen; in Nr. 213 steht in der vorletzten Zeile MARIT statt MARIT. In Nr. 212 a. fand man über Zeile 1 auf einem vorspringenden Gesims, das bisher im Boden versteckt gewesen war (denn dieser Theil war auf den Kopf gestellt gewesen) noch die Buchstaben:

D. M.

in grösserer Schrift, als die Inschrift selbst. Ferner stellte sich auch durch das Format heraus, dass in der That 212, a. b. zusammengehören; jedoch ist zwischen a und b kaum mehr als etwa eine Zeile ausgefallen. In Zeile 1 von a ist continuo zu lesen: CAMILL., und in b, Zeile 2 ganz sicher statt Q. ÆMILLIO: CAMILLIO. Endlich ist in Zeile 1 von b nicht [Q]VÆ zu lesen, auch nicht VX, sondern .]VS, woraus sich ergibt, dass dieses der Rest eines Epithetons des Vaters Camillius Polynices war und somit das folgende VIXIT ANN. LX[.] sich nicht auf die Frau des Camillius Polynices, sondern vielmehr auf diesen selbst bezieht. So löst sich auch die Schwierigkeit, dass der Name des bisher als Errichter des Denksteins angesehenen Polynices vorausgestellt ist. Dass bei den Namen von Vater und Sohn ein Casuswechsel eingetreten ist, kann nicht befremden, Angesichts der Instr. Helv. Nr. 5:

V. F. | C. VIRIVS VERVS | OVF. MED. | VI. VIR. IVN | PONTIF. ET DECVR. |
ITEM MANIBVS. FILIORV | SVORVM oder Nr. 11: V. F. M. FLOREIVS etc.
FLAMINIVS ET FLAMINICÆ CONIVGI VINIÆ FVSCÆ, oder der Verbindung von Genitiv und Dativ in Nr. 22.

So begreift man auch, wie so Polynices ein *omnibus honoribus apud suos functus* genannt werden konnte, was bei einem Lebenden doch auffällig war, dagegen von einem Verstorbenen ganz regelrecht gesagt wird, cf. z. B. Inscr. Helv. Nr. 9. 22.

Man hat jetzt die beiden Stücke auf einander gesetzt, dabei aber den nothwendigen Zwischenraum von mindestens einer Zeile auszufüllen vergessen. Vortreffliche Gypsabgüsse, von Custos Jenner angefertigt, befinden sich im Berner Antiquarium.

Ich habe die Steine, sofort nach ihrer Translokation, nach offiziellem Auftrag genau geprüft, wozu mir die Thuner Behörden einige Bauleute zur Verfügung stellten, welche die massiven Stücke in jede beliebige Beleuchtung zu rücken hatten.

Ausser den bisher bekannten Inschriften (das Diis Manibus über Nr. 212 abgerechnet) ist keine weitere zum Vorschein gekommen, dagegen entdeckte man in der Krypta noch ein weiteres römisches Grabmonument, dessen beschriebene Seite jedoch vollständig abgewaschen ist, so dass sich nicht einmal die unten und oben hervorspringenden Leisten mehr erkennen lassen. Auch dieser Stein ist nebst den übrigen unbeschriebenen Säulen der Krypta (drei an der Zahl), die ebenfalls, wie alle übrigen, aus Jurakalk bestehen und aus Avenches stammen, nach Thun translocirt worden.

Bern, September 1876.

Prof. Dr. H. HAGEN.

292.

Eine Thalletzi in Graubünden.

Wie vor einem Jahre (vergl. Anzeiger von 1876, Art. 265), glaube ich auch jetzt in Graubünden einen ganz interessanten Thalverschluss gesehen zu haben, welchen Dr. Arnold Nüscheler in seiner Abhandlung über „die Letzinen in der Schweiz“ nicht aufführt. Derselbe redet nämlich allerdings (pp. 31 und 32) von der Befestigung Porclas (Frauenthor) am Eingange des Lugnetzer Thals. Allein in der einen der beiden grossen Verzweigungen im hintern Theile dieses Flussgebietes, derjenigen des Glenner, am Eingange der Thalsole von Vals, findet sich noch eine Thalletzi vor.

Am südlichen obern Ende der grossartigen vom Valser Rhein durchströmten Schlucht, an deren rechten östlichen Seite der Saumpfad von Peiden und Furth nach Vals hineingeht, kurz nachdem dieser Weg auf der „Hohbrück“ auf die linke Seite hinüber gegangen ist und bei der Kapelle St. Nicolaus durch die gewaltigen Trümmer eines Felssturzes geführt hat, ist die Thalletzi von Vals noch recht wohl erhalten. Ein starker niedriger Thurm, durch dessen Thoröffnung der Thalpfad führt, während ein von der Bergseite her zu erreichender Raum — für den Wächter — das obere Stockwerk einnimmt, nach einer Jahrzahl noch im 18. Jahrhundert hergestellt, ist durch eine Mauer, welche westlich alsbald an der Berglehne emporsteigt, östlich an den ganz nahe fliessenden Valser Rhein hinuntergeht, flankirt gewesen, und von beiden Mauerzügen, besonders von dem ungleich längern ersten, sind grössere Theile noch sehr wohl erhalten. Die Lage dieser Befestigung war vortrefflich gewählt. Denn nachdem man mehr als zwei Stunden lang durch die Schlucht von Furth her gegangen ist, betritt man bei dem Thor die Thalfäche und sieht in kurzer Entfernung vor sich, über den Weiler Campo hin, den Thurm der Kirche St. Peter in Vals-Platz.

Nicht in die Kategorie eigentlicher Letzinen gehörend, doch denselben immerhin nahestehend, sind die Vertheidigungsmittel der deutschen Colonie Obersaxen, welche auf ihrer schönen grünen Thalfäche am Nordabhange des Piz Mundaun gegenüber Waltensburg und dem ähnlich gelegenen Brigels eine so eigenthümliche Sprachinsel

im Oberländer-Romanischen darstellt. Da folgen sich am westlichen obren Ende der Obersaxer Terrasse kurz auf einander die Burgrümmen Saxenstein, Moreck, Heidenberg, Schwarzenstein, welche auch Campell in dieser Reihenfolge aufzählt, wo die steilen Wege vom Rheinthale her, von Zignau (Ringgenberg) und Tavanasa, die Obersaxer Fläche zu betreten beginnen — besonders auffallend tritt diess bei dem Saxensteiner Thurm für den aufwärts Steigenden klar vor die Augen —, dabei Heidenberg und Schwarzenstein noch mit der besondern Aufgabe der Bewachung der Ausmündung des grossen Tobels. Wollten die Dynasten, welche die deutschen Colonisten, nicht zur erstmaligen Besiedelung¹⁾, auf die Obersaxer Terrasse riefen — es sind wohl ohne Frage die Rätünser gewesen, — einen besonders von der obren Seite her befürchteten Angriff durch dieses System fester Thürme abwehren?

M. v. K.

¹⁾ Obersaxen hat um seinen deutschen kirchlichen Mittelpunkt Maierhof einen ganzen Kranz rätisch genannter Orte: Kiraniga, Miraniga, Misanenga, u. s. f.

293.

Zur Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler.

VII. Canton Graubünden.

(Fortsetzung.)

Pitasch (Lugnetz). Das M. 5,⁵⁷ breite und 8,⁶⁰ lange Schiff ist mit einer modernen Flachtonne von Gips bedeckt. Im Osten öffnet sich mit einem rechtwinkelig ausgekanteten Bogen die M. 3,⁸⁵ breite Apsis, in welcher Spuren von alten Wandgemälden. Das Aeussere derselben ist mit einem Rundbogenfrieze, mit Lesen und vorgesetzten Halbsäulen ohne Basen und Kapitäl decorirt. An der Westseite die viereckige Pforte, bekrönt mit einem schmucklosen rundbogigen Tympanon. Daneben der kahle Thurm. **R.** 1875.

Platta an der Lukmanierstrasse. Der Thurm, obwohl die Kirche zu Platta erst in der Mitte des XV. Jahrhunderts errichtet wurde (Theobald, das Bündner Oberland. Chur 1861, S. 137) trägt noch einen völlig romanischen Charakter. Er steht, mit seinem flachen Zeltdache an die tessinischen Campaniles erinnernd, an der S. Seite zwischen Schiff und Chor der modernen Kirche. Der Unterbau ist mit einer hohen viereckigen Blende gegliedert, dann folgen zwei blinde und darüber zwei offene Bögen; im vierten (obersten) Stockwerke endlich je drei von einem Compartimente von breiten Ecklesenen und Rundbogenfriesen umrahmte Rundbogenfenster, diese mit achteckigen, die beiden unteren mit runden Theilsäulchen ohne Basen und Kapitäl. **R.** 1873.

Pleif (Lugnetz.) Der schmucklose Thurm mit seinen gekuppelten Rundbogenfenstern scheint posthum-romanisch zu sein. **R.** 1873.

Pontresina. Kirche S. Maria. Nüscher I. 123. (Vergl. Anz. 1873, S. 413.) Die jetzige Kirche ist wahrscheinlich späteren Datums als der S.-W. in dieselbe eingebaute Thurm. Sie besteht aus einem M. 10,⁶⁰ langen und 8,³⁵ breiten Schiffe und einer halbrunden M. 5,³⁰ breiten, innen und auswendig kahlen Apsis, die sich ohne Vermittelung eines Gurtbogens der Ostseite des ungefähr gleich hohen Langhauses anschliesst. Die Fenster — eines in der Apsis und je zwei an beiden Langseiten des Schiffes — sind modern, viereckig und einfach geschmiegt. Die flache Holzdecke des Langhauses ist ähnlich derjenigen in der Kirche von Bergün mit bunt bemalten Latten gegliedert, die vorwärts und rückwärts an den Schmalseiten und vor den beiden Querbändern durch kleeblattförmige Bögen mit einander verbunden sind. Auf der dem Chore zunächst befindlichen Querlatte sind das Wappen des Gotteshausbundes und das Datum 1497 angebracht. Aussen an der Südseite des Schiffes, wo sich nahe beim Thurm eine ungegliederte spitzbogige Pforte öffnet, Spuren mittelalterlicher Wandmalereien.

Der Thurm hat seinen Zugang vom Schiffe her und ist auswendig zwischen den Fensteretagen mit Rollfriesen gegliedert. Ueber dem Eingang zu dem Friedhofe, welcher die Kirche umgibt, liest man das Datum 1477. **R.** 1874.

Poschiavo. 1) Katholische (Stifts-) Kirche. Stattlicher spätgoth. Bau von einschiffiger Anlage. Der ältere an der Südseite des Langhauses und in gleicher Flucht mit dem östlichen Abschlusse desselben stehende Thurm ist ein ächt italienischer Campanile von ungewöhnlich schlanken Verhältnissen, viereckig, in der untern Hälfte kahl und von wenigen vereinzeltten Oeffnungen durchbrochen. Dann folgen 5 Etagen, von denen die unteren auf jeder Seite mit zwei, die folgende mit drei und die beiden obersten mit 4 gekuppelten Fenstern versehen sind. Nur das oberste Stockwerk, zugleich das höchste, ist auf jeder Seite mit einem Blendcompartimente von breiten Ecklesenen und einem Frieze von gegenseitig sich durchschneidenden Rundbögen gegliedert. Die Fenster sind spitzbogig, ihre breiten Leibungen ungegliedert, und die Zwischenstützen als schmale rechtwinkelige Pfeiler mit abgefasten Ecken gebildet. Alle übrigen Fenster zeigen den Rundbogen; ihre Leibungen sind nach Aussen rechtwinkelig ausgekantet und die Freistützen viereckige Pfeiler, die gleich denen der obern Etage der Kapitäle entbehren. Ein niedriges Zeldach krönt den Thurm. 2) S. Peter ausserhalb der Stadt. Angeblich die älteste Kirche. Das Aeussere des Thurmes und des Schiffes ganz modernisirt. Schmucklose halbrunde Apsis. **R.** 1874.

Reinwald (Hinterrhein). Die „sehr alte Kirche“ (Iwan Tschudi, der Tourist in der Schweiz, S. Gallen 1874, S. 411) ist ein Barockbau aus dem XVII. oder XVIII. Jahrhundert. Nur der an der S.-O.-Ecke des Schiffes angebaute Thurm, dürfte, weil nicht mit dem Letztern bündig, als Rest einer ältern Anlage zu betrachten sein. Kahler viereckiger Bau. Zu oberst auf jeder Seite zwei gekuppelte Rundbogenfenster. Die Zwischenstützen Schieferpfeiler mit roh abgefasten Kanten. **R.** 1875.

Ruis, Vorderrheinthal. 1) Der Thurm der Pfarrkirche ist ein schlanker viereckiger Bau mit einem hohen steinernen Zeldache. Zu unterst einfache Schlitz, dann in 4 Etagen Blendcompartimente von breiten Eckstreifen und Rundbogenfriesen. Die Zahl der Oeffnungen etagenweise zunehmend, vom einfachen Rundbogenfenster bis zu dreien, die von Theilsäulchen mit Würfelkapitälern getrennt und getragen werden. 2) Ein ähnlicher Thurm mit einfacheren Formen steht neben der zwischen Ruis und Schnaus unweit der Landstrasse gelegenen Barockkapelle. **R.** 1873.

Ruschein, Vorderrheinthal. Der an der Nordseite zwischen Schiff und dem spätgoth. Chor der Kirche erbaute Thurm mit einfachen und paarweise gekuppelten Rundbogenfenstern, die zum Theil von Blendcompartimenten mit Kleinbögen umrahmt sind, scheint posthum-romanisch zu sein. **R.** 1873.

Sagens, Vorderrheinthal. Katholische Kirche barock. Der an der Nordseite derselben stehende Thurm in gothischer Zeit nach romanischem System erbaut. Rohe Bruchsteinmauerung. Der Unterbau ist kahl, dann folgt eine sehr hohe, bis fast zum obern Drittheil des Thurmes reichende Blende von Eckstreifen und Spitzbogenfriesen. Diejenigen an der Nordseite mit einem kolossalen, jetzt aber grösstentheils erloschenen Bilde des hl. Christophorus bemalt. Dieselbe Gliederung wiederholt sich an den zwei folgenden aber viel niedrigeren Etagen, zwischen denen jeweilig ein durchbrochener Streifen von schräg gegen einander gestellten Steinen die Stelle von Gurten versieht. Zu oberst ein hölzerner Glockenstuhl mit steilem Spitzhelm. **R.** 1873.

Salux, Oberhalbstein. Der S.-O. am Schiff der spätgoth. Kirche stehende Thurm vielleicht rom. Kahl bis oben, wo an der Westseite zwei gekuppelte Rundbogenfenster auf einer viereckigen schwach abgekanteten Zwischenstütze erhalten sind. Darüber auf jeder Seite ein grosses ungetheiltes Spitzbogenfenster. **R.** 1874.

Samaden, Engadin. 1) S. Peter. Zierliche im Chor und dem Langhaus gewölbte Kirche, laut eingeschriebenen Daten 1491 und 1492 erbaut. Vor der Westfronte zur Linken des Portales ist der Thurm der älteren Kirche stehen geblieben, ein schlanker viereckiger Bau, in der unteren Hälfte kahl, und hierauf in drei Geschossen mit je zwei gekuppelten Rundbogenfenstern versehen. Zu oberst ein hölzerner Glockenstuhl mit niedrigem Zeldache bedeckt. Die Leibungen der Fenster rechtwinkelig profilirt, die Zwischenstützen sind viereckige Pfeiler ohne Basamente und Knäufe. Gesimse und Blenden fehlen. 2) S. Sebastian. Kleine ursprünglich flachgedeckte Kirche. Jetzt ist das einschiffige Langhaus (M. 11,08 : 8,50) mit einer modernen Flachtonne bedeckt. An der Südseite zwei grosse viereckige Fenster. An die Ostseite, ohne Vermittelung eines Gurtbogens sich anschliessend ein M. 5,00 breite halbrunde Apsis. Das Aeussere kahl und ganz modernisirt. Ueber der Westfronte ein einbogiger steinerner Glockenstuhl mit giebelförmiger Bedachung. **R.** 1874.

S. Jörgenberg, Schlossruine im Vorderrheinthal unweit Waltensburg. (Nüscheler I, 72.) Nahe bei Berchfrit, an dessen ursprünglich mit rothen und weissen Rauten bemalter Südseite zwei gekuppelte Rundbogenfenster auf einem mit ornamentirtem Kapitälchen versehenen Theilsäulchen sich öffnen, stand die jetzt bis auf wenige Mauerreste und den zierlichen Campanile zerstörte Schlosskapelle, ein flachgedeckter Raum, im Schiffe M. 11,09 lang und 7,85 breit mit halbrunder M. 4,70 weiter Apsis. Neben derselben, in der N.-O.-Ecke in das Langhaus eingebaut, erhebt sich der schlanke, jetzt obdachlose Thurm, fünf Etagen hoch, die mit Ecklesenen und je zwei Kleinbögen gegliedert und durch Rollfriese von einander getrennt sind. Einfache Rundbogenfenster. **R.** 1873.

Scarl, Scarlthal, Unterengadin. Armseliges Kirchlein mit halbrunder Apsis. Das Schiff mit einer modernen rundbogigen Tonne von Gips bedeckt. Ueber dem westlichen Giebel ein steinerner Glockenstuhl. **R.** 1874.

Scharans, Domleschg. Der an der Südseite des spätgothischen 1490 erbauten Schiffes gelegene Thurm stammt aus romanischer Zeit. Unterbau glatt, dann ein hohes und zwei niedrige Compartimente von Rundbogenfriesen und Ecklesenen. Im ersteren einfache, dann je zwei gekuppelte Rundbogenfenster. Die Leibungen rechtwinkelig ausgekantet, die Theilsäulchen mit Würfelkapitälchen aber ohne Basen. **R.** 1873.

Schleins, Unterengadin. Die weit unterhalb des Bergdorfes auf dem anderen (rechten) Innufer wenig oberhalb Strada gelegene Kirche S. Nicolaus ist heute in ein Bauernhaus verwandelt. An der S.-W.-Ecke des Schiffes, und theilweise in dasselbe hineingebaut, steht der schmucklose roman. Thurm, in den beiden oberen Geschossen mit je zwei gekuppelten Rundbogenfenstern versehen und mit einem niedrigen Zelt-dache bedeckt. Die halbrunde Apsis an der Ostseite ist zum Theil zerstört und jetzt mit einem Satteldache versehen. **R.** 1874. 2) Die im Dorfe Schleins gelegene und mit dem grössten Theile desselben am 6. März 1856 abgebrannte Kirche S. Johann war ebenfalls von einschiffiger Anlage. Das Schiff M. 12,50 : 8,15. Unter einem vor der Mitte der Westfronte stehenden Thurm befand sich der Eingang. Gegenüber an der östlichen Schmalseite eine M. 6,50 weite halbrunde Apsis. Nähere Aufschlüsse fehlen. Grundriss gütigst mitgetheilt von Herrn Architekt Faller in Remüs.

Schmitten, Bez. Albula. S. Lucius (Nüscheler I, 105). Kirchlein mit flachgedecktem Schiff (M. 6,60 : 5,25) und einer halbrunden M. 3,25 weiten Apsis. Inwendig und aussen kahl und ganz modernisirt. **R.** 1874.

Schmitten, Bez. Unter-Landquart (Anz. 1873, S. 414) ist verwechselt mit Gräsch. Der in letzterem Orte isolirt neben der modernen Kirche stehende Thurm augenscheinlich posthum-romanisch. **R.** 1874.

Sedrun, Vorderrheinthal. Der N.-W. am Schiff der barocken Kirche stehende Thurm ist wie die romanischen Campaniles im Bleniothal sehr sorgfältig aus abwechselnd grösseren und kleineren Schichten von Quadern erbaut. Das Erdgeschoss mit Ecklesenen und Kleinbögen auf spitzen Consölen gegliedert. Der Hochbau glatt. Im obersten Stock enthält jede Seite zwei auf einem viereckigen Zwischenpfeilerchen gekuppelte Fenster mit rechtwinkelig profilirten Rundbögen. **R.** 1873.

Seewis, Prätigau. Thurm der spätgoth. Pfarrkirche posthum-romanisch. **R.** 1874.

Seth, Vorderrheinthal. 1) Pfarrkirche S. Lucius modern. Thurm posthum-romanisch. 2) S. Lucius. Einschiffiges Langhaus mit einem (modernen) Flachtonnengewölbe und einer nur wenig niedrigeren, inwendig halbrunden und aussen dreiseitig hintermauerten Apsis. **R.** 1873.

Sils, Domleschg. „Alte Kirche“ S. Cassian (Nüscheler I, 96). Einschiffiges flachgedecktes Langhaus, M. 8,75 lang und 8,35 breit. An der Ostseite ein viereckiger M. 4,43 breiter und 3,43 tiefer Chor, gleich dem Schiffe mit modernen viereckigen Fenstern versehen und mit einem rundbogigen Tonnengewölbe bedeckt, das von dem wenig höheren Langhause durch eine erst in der Kämpferhöhe herauswachsenden Gurte getrennt ist. Das Innere und Aeussere des aus Bruchsteinen errichteten Gebäudes schmucklos. Vor der Westfronte, links (nördlich) von der Thüre, der im Anz. 1873, S. 414, beschriebene Thurm. **R.** 1874.

Sins, Unterengadin. 1) Pfarrkirche spätgoth. Der N.-O.-Ecke des Schiffes vorgebaut steht isolirt neben dem Chore als Rest einer älteren Anlage der stattliche Thurm. Ueber dem kahlen Unterbau folgen, von diesem und von einander durch Rollfriese getrennt, zwei fensterlose Etagen mit einfachen Compartimenten von Eckstreifen und Kleinbögen decorirt. Weiter, ohne Umrahmung aber seitwärts von schmalen und etwas niedrigeren Blendbögen begleitet, zwei über einander befind-

liche Fenstergruppen, bestehend aus je 3 rechtwinkelig gegliederten Rundbögen von Säulchen ohne Kapitäl getragen. Die Bekrönung bildet ein niedriges Zeltdach. 2) S. Peter, Kapelle des Schlosses S. Petersburg (Nüscheler I, 129). Jetzt Ruine. Einschiffiges Langhaus, das ehemals, wie man aus den Ansätzen unter dem westlichen Giebel erkennt, mit einer flachen Holzdielen bedeckt war. M. 13,95 : 9,25. Der einzige Eingang liegt an der Südseite, die mit drei hochliegenden Rundbogenfenstern versehen ist. An der Ostseite öffnet sich mit einem rechtwinkelig ausgekanteten Bogen die halbrunde M. 3,40 tiefe und 5,85 breite Apsis. Ein einfacher Wulst bezeichnet das Auflager der aus Bruchsteinen gewölbten Conche, unter welcher die Mauer von drei ausserordentlich schmalen Rundbogenfensterchen durchbrochen ist. Die Wände des Schiffes sind aus Bruchsteinen gemauert, nur der Chorbogen und die Einfassungen der Fenster und der ebenfalls rundbogigen Thüre bestehen aus regelmässig zugehauenen Tufquadern. Chor und Schiff waren in ihrer ganzen Ausdehnung mit gothischen Malereien ausgestattet, wobei die einzelnen Scenen (an der Westwand erkennt man noch die Darstellung Christi, der von zwei Schergen geleitet wird) in viereckiger Umrahmung unmittelbar über- und nebeneinander gereiht waren. Am besten sind die Malereien in der Leibung des Chorbogens erhalten: im Scheitel die Büste Christi und zu beiden Seiten die der 12 Apostel. An der Nordseite des Schiffes, hart vor dem Chore und von dem Ersteren durch eine kleine Pforte zugänglich, steht der schlanke Thurm. Unten kahl, dann in zwei Etagen mit Blendcompartimenten von Kleinbögen und dazwischen befindlichen Rollfriesen gegliedert, endlich 2 Fenstergeschosse, das untere mit zwei gekuppelten Rundbogenfenstern, das obere mit einem ungetheilten Spitzbogenfenster auf jeder der vier Seiten und wie die unteren begleitet von kleineren und schmälern Blendarcaden. Das niedrige Zeltdach ist aus Balken gezimmert und mit Steinplatten übermauert. R. 1874.

Trons, Vorderrheinthal. Der an der Nordseite zwischen Chor und Schiff der barocken Kirche stehende Thurm, gleich demjenigen von Sedrun, aus sorgfältig zugerichteten Quadern erbaut, stammt aus roman. Zeit. Ueber dem schmucklosen Erdgeschosse folgen je zwei, in der nächsten Etage je eine die ganze Breite einnehmende Blenden von Lesenen und Kleinbögen. Der kahle und wahrscheinlich später errichtete Hochbau hat auf jeder Seite unter den Giebeln, welche den Spitzhelm umgeben, zwei gekuppelte Rundbogenfenster. An der Ostseite ist auch der Unterbau ungegliedert. R. 1873.

Untervatz. Hochgericht der vier Dörfer. Thurm roman.? Ungegliedert viereckig. Zu oberst je 2 auf einer stämmigen Säule ohne Basis und Kapitäl gekuppelte Rundbogenfenster. R. 1875.

Waltensburg, Vorderrheinthal. Kirchthurm posthum-romanisch. R. 1873.

Zillis, Schams. Ueber die Deckengemälde erschienen neue Aufsätze von Chr. Kind in den deutschen Blättern, circa Mai 1874 und in der neuen Alpenpost, Bd. III, Zürich 1876, Nr. 9 u. 10.

Zuz, Unterengadin. 1) Pfarrkirche SS. Lucius und Florin. Spätgothisch. Der an der Südseite des Chores, zwischen diesem und dem Schiffe in unregelmässiger Stellung errichtete Thurm ist ein ungewöhnlich schlanker Bau, dessen untere Hälfte aus der roman. Epoche stammt. Ueber dem hohen und kahlen Unterbau folgen drei Etagen mit kleinen Fensterschlitzern von Kleinbögen und Ecklesenen umrahmt. Darüber auf jeder Seite drei gekuppelte Rundbogenfenster mit rechtwinkelig profilirten Archivolten auf kreisrunden Stützen ohne Basen und Kapitäl, endlich ein (späterer?) ebenfalls ungegliederter Hochbau von 4 Etagen mit einfachen grossen Rundbogenfenstern, worauf sich über 4 Giebeln die schlanke Spitzpyramide erhebt. 2) Kirche S. Sebastian. Jetzt profanirt. Einschiffiges ehemals flachgedecktes Langhaus, M. 7,06 lang, 7,20 breit und 4,40 hoch. Am östlichen Ende der N.- und S.-Wand ein kleines Rundbogenfenster mit viereckiger Ausschrägung. Ein ungegliederter M. 4 hoher und 4,10 weiter Rundbogen von einfach profilirten Gesimsen getragen, bildet den Zugang zu dem M. 4,19 tiefen und 4,45 breiten viereckigen Chore. Er ist mit einem rippenlosen, rundbogigen Kreuzgewölbe bedeckt, das in den Ecken von klumpigen Consolen getragen wird. Jede Seite enthält ein kleines Rundbogenfenster. Am Gewölbe und den Wänden Spuren von Malereien aus dem Ende des XV. oder Anfang XVI. Jahrhunderts. Sonst ist das Innere gleich dem Aeusseren schmucklos bis auf das Westportal, dessen rundbogige Archivolte aussen von einem Schachbrettfries begleitet ist. R. 1874.

In Berücksichtigung der bedeutenden, durch die Beigabe zahlreicher Illustrationen entstehenden Auslagen sieht sich die Redaktion veranlasst, den jährlichen Abonnementspreis um ein ganz Geringes zu erhöhen, und mit dem Jahrgang 1877 Fr. 2. 50 statt Fr. 2. 20 zu berechnen.